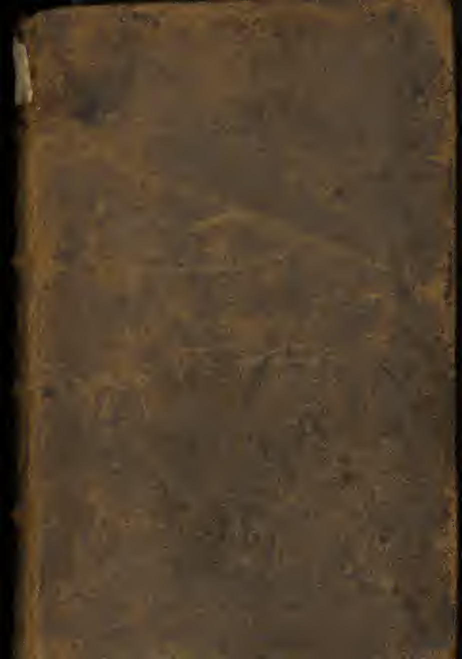




LES EAUX CHAUDES DE LA VILLE D'AIX.

DE LEUR VERTU, à quelles Maladies elles sont utiles ; & de la façon de s'en servir.

Par Monsieur I. S. PITTON, *Docteur Medecin.*

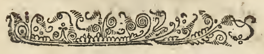
Ingredimur sacros ausus recludere Fontes.





A AIX,
Chez CHARLES DAVID, Imprimeur du Roy, du Clergé & de ladite Ville.

M. DC. LXXVIII.



A MESSIEURS

HONORE' DE RIQUETI Seigneur de Mirabeau & de Beaumond.

JEAN GAUTIER Advocat en Parlement.

MARC-ANTOINE DE DURANTI Sr. de S. Antonin & S. Louis de la Calade.

& BONIFACE DELAPALUD Receveur des Decimes au Diocese d'Aix, Consuls & Assesseur de la Ville d'Aix, Procureurs du Païs de Provence.



ESSIEURS,

LES services tres-importans que vous rendés à nôtre Patrie,

meritent l'estime generale de tous les honestes gens, & obligent les moins zelés pour l'interest du public, d'âvoüer ingenûment qu'il ne faloit pas dans la conjoncture presente, des Consuls moins vigilans, moins sages, & moins prudens que vous l'estes. La Ville d'Aix n'avoit pas accoûtumé de loger de gens de guerre, encores moins de les recevoir en quartier d'Hyver; toutefois elle fut obligée, pour le bien de l'Etat, de donner passage à plus de douze mille hommes, dans le méme temps qu'elle logeoit depuis trois mois deux mille Irlandois.

Un debordement de cette force, étoit capable d'apporter le desordre, & de reduire nos Habitans

en des facheuſes extremités, ſi vos ſoins ne les euſſent prevenuës. Les Charges, MESSIEURS, *ſont comme le pied-deſtal d'une Statuë qui à meſure qu'il l'éleve, en fait auſſi connoître la beauté, ou les deffauts.*

Ainſi le chaperon nous a fait voir en la perſonne de Monſieur le premier Conſul, ce que peut un homme de cabinet, & comme cette loüable & charmante oyſiveté rend les hommes dignes du commandement. Il a mis en pratique ce qu'il y a apris, en faiſant toûjours ceder l'intereſt particulier au bien public, & en employãt tous ſes ſoins pour le repos d'une ville qui l'a bien voulu choiſir pour ſon premier Magiſtrat. Nous l'avons vû agir d'une maniere ſi vigoureuſe, & en

même temps si charmante, qu'il a fait paroître par tout la generosité de son ame, la solidité de son jugement, & la force de son esprit.

Toute la Province étoit convaincuë de la sage conduite de Monsieur l'Assesseur; les affaires des années passées & sa deputation à la Cour, en avoient donné de preuves plus que suffisantes, lors que le chaperon dont nos Citoyens l'on revetu, nous y confirment, & nous font douter, si l'honneur que la charge luy donne est au dessus de celuy qu'elle reçoit de son election.

On peut aussi dire avec verité, que la prudence de Monsieur le second Consul a paru en des occasions, où les plus sages ne l'au-

roient pas été, & qu'il a calmé des desordres & des troubles, qui sans son adresse auroient, peut-étre, excité de grands mouvemens; de sorte, que bien que la charge semble luy étre hereditaire par douze de ses Ayeuls qui l'ont possedée & dans le premier & dans le second rang, ils n'ont toutefois autre avantage que celuy de l'avoir devancé, lors qu'il joüit glorieusement de celuy de les surpasser par sa conduite.

Enfin, Monsieur le dernier Consul sur les soins duquel toute la Police semble resider, a si bien maintenu le bon ordre, que tout valetudinaire qu'il est, il a toûjours regardé sa santé, comme une chose qui luy est beaucoup moins

chere que le bien du Public. Le ſerein quoy que tres-mauvais en nôtre Ville n'a rien eu d'aſſez malin pour le craindre. Les horribles douleurs dont il eſt ſouvent attaqué étants de concert avec les beſoins de nos Citoyens l'ont laiſsé agir, & ſuivant les traces de Monſieur ſon pere qui fût honnoré deux fois de la charge, il s'eſt trouvé par tout, où la preſſente neceſsité des affaires a demandé ſa preſence.

Tout autre que moy, MESSIEURS, *ſuivant le train ordinaire des écrivains eut cherché dans vos familles dequoy remplir une Epitre dedicatoire; mais j'ay bien mieux aymé ne m'attacher qu'à vos ſeules perſonnes, qui*

me fournirõt toûjours une tres-ample matiere de loüanges, si j'ay asses d'adresse pour les faire voir en leur jour. L'union tres-étroite qui a éclaté dans toutes vos actions, fait voir à toute la Province, qu'une bonne annee ne depend pas tant de l'abondance des saisons, que de la bonne conduite de ceux qui ont le maniment des affaires, car les peuples sont persuadez, que ceux qui les gouvernent, sont la cause de leur felicité, ou de leur malheur.

Vous avez toûjours preferé dans les occasions la prudence à la force, étant convaincus, qu'elle le doit emporter même quelque fois par dessus la raison, avec laquelle pourtant elle ne disconvient jamais, & vous n'avez nulement

ignoré.... Qu'en de ſemblables cas
Il ne faut pas toûjours ſe ſervir de ſes forces,
Car la tête ſouvent vaut bien mieux que le bras.

Nul ne doute que l'épée ne ſçauroit agir qu'en fort peu de lieux tout à la fois, mais la negociation politique, qui eſt cette prudence dont je parle, opere par tout en méme temps.

Vous l'avés ſi bien fait paroître, MESSIEURS, *que la Ville d'Aix vous doit tout le repos dont elle a jouy, & que celles des autres Provinces perdent bien ſouvent dans des ſemblables rencontres; pour moy qui ay une inclination toute reſpectuéuſe pour vos Perſonnes, je vous regarde bien moins par la*

qualité de mes Protecteurs, que par celle d'Illustres Magistrats, de qui je tache de porter la memoire jusques dans les siecles à venir; car vous n'ignorés pas que l'étude des belles lettres dicte des lignes qui peuvent toûjours durer, lors que la vanité des hommes taille des marbres qui perissent.

Je grave vos noms sur de l'eau, quoy de moins durable me dirés-vous? Il n'est pas des nôtres, MESSIEURS, *comme de celles des ruisseaux qui coulent toûjours & ne sont jamais les mêmes. Les Romains y ont fondé nôtre Ville, laquelle subsiste depuis plus de dix-huit siecles. Marius un de leurs Consuls les a renduës un témoin tres-fidelle de cette grande victoi-*

re qu'il remporta ſur les Peuples du Septentrion, lors qu'il les fit rougir de leur ſang; & vous me ferés, s'il vous plaît, l'honneur de les recevoir pour une marque ſincere de mes reſpets, & de la forte paſsion avec laquelle je ſuis,

MESSIEURS,

Vôtre tres-humble & tres-obeïſſant Serviteur,

PITTON.

AVANT-PROPOS. A JEAN FRANÇOIS PITTON.

LE Grec, chez Plutarque, disoit de fort bonne grace, que la fumée de son Village étoit toûjours plus claire que le plus beau feu des étrangers; sans doute que la nature luy avoit imprimé pour le lieu de sa Patrie, cet amour secret qui ne meurt iamais dans nos Ames, & qui n'est pas sujet à vieillir, & à s'affoiblir par le temps. Tous les Peuples sont differens en Coûtumes, en Religions, en nouvelles Manieres de s'habiller, de manger, de vivre, & de mourir; mais tous conviennent en ce point d'aimer la Patrie.

Cet aveu general a esté gravé si avant dans mon cœur, qu'il y a produit ce noble sentiment d'avoir osé le premier travailler à l'Histoire de la Ville d'Aix; qu

ſi on la trouve deffecteuſe en quelques endroits, c'eſt moins ma faute que celle du ſiecle, dans lequel nous vivons Vous apprendrez un iour, mon cher fils, qu'on iouït rarement de ce bonheur qu'un Autheur puiſſe librement écrire ſes ſentimens ſur l'Hiſtoire de ſes jours, lors qu'il eſt obligé d'en parler. Vous trouverez parmy mes écrits de memoires fidelles, pour juſtifier ma conduite aprés ma mort, & vous donnerez au Public ce que je ne luy ay osé preſenter pendant ma vie.

Que ſi l'eſtude des belles lettres vous plaît évitez le Mariage ſi vous m'en croyez; c'eſt un écueil contre lequel j'ay briſé. O! que c'eſt une choſe bien embarraſſante qu'une femme? quelle fatigue que les ſoins d'une famille? les occupations domeſtiques empeſchent bien ſouvent les converſations du Parnaſſe, & les entretiens de ces illuſtres morts, auſquels les Sçavans ont de ſi fortes obligations. Ciceron a dit un bon mot là deſſus, qu'il n'avoit pas aſſez de temps pour l'employer aprés ſa femme, & à l'étude de la Philoſophie.

Ne vous chargez pas d'un grand fatras de Livres, ceux que je vous laiſſeray vous

ſuffiront, & quand vous n'en auriez que trois ſeulement, vous n'en ſeriez pas plus pauvre, la Ste. Bible pour apprendre à aimer, à connoiſtre Dieu & à l'adorer. Tacite, pour apprendre à vivre : & le Philoſophe Romain pour apprendre à mourir. J'eſpere que vos jours ſeront plus heureux que les noſtres, je le ſouhaite de tout mon cœur ; car aprés que Louïs le Grand aura achevé d'humilier la fierté de la Maiſon d'Autriche & l'inſolence de ces Republicains Holandois, il délivrera ſon peuple de mille Tyrans qui l'oppriment, & qui l'empêchent même de parler, & de ſe plaindre avec liberté.

Je reviens à mon ſujet pour vous dire, cher enfant, que j'ay promis quelque part de faire une exacte recherche de nos Eaux chaudes, & que j'apporterois tous mes ſoins pour en découvir la ſource, c'eſt une grande entrepriſe, c'eſt une choſe bien difficile, & qui aproche preſque de l'impoſſible, que de faire paſſer des choſes antiques pour des nouveautés, d'autôriſer les nouvelles, de rétablir ce qui n'eſt plus en uſage, de donner de la grace à ce qui a perdu tout ſon luſtre, de mettre en lumiere ce qui eſt dans l'obſcurité, de reveiller l'apetit pour ce qui nous à dégouté

d'affermir ce qui est douteux, & enfin de rendre à châque chose son caractere propre, avec ce qui luy apartient. Ie sçay que nos Eaux sont fort anciennes; qu'on a commencé à les connoistre cent & vingt années avant la naissance de Iesus-Christ, je n'ignore pas que la maniere dont i'en parle ne soit toute nouvelle, & que ie n'aye pas assez de credit pour les autôriser, que mesme on les neglige, & enfin qu'on doute de leur vertu. I'ose toutesfois me flater, que ce discours les pourroit mettre en lumiere, & leur rendre cette estime universelle, qu'elles s'estoient acquises du temps de nos Comtes Catalans, & du regne de nos Roys de Naples.

Ie ne marqueray point precisement l'endroit par ou on pourroit les saperer des Eaux froides, i'ay mes raisons pour cela, & si ie l'avois fait & qu'il prit envie aux Consuls d'y faire travailler, l'experiance m'a fait connoistre que ie suis si malheureux, qu'un autre emporteroit l'avantage d'y estre employé à mon exclusion, car je ne suis pas un homme intrigant ny de party. Ie prefere toûjours ma retraite à la façon de vivre d'aujourd'huy: toutesfois ie fais de temps en temps quelque chose pour justifier mon loisir, ou du

moins

Rivieres entrent dans la Mer, qu'elle n'en regorge pas, qu'elles courent dans leur centre pour en sortir de nouveau, & pour couler de nouveau sur la Terre. C'est l'ordre merveilleux que Dieu a prescrit à la Nature, de faire toutes ses operations dans un continuel mouvement.

Natura motus perpetuante suos.

La Vulgate que la sainte Eglise nous met en main, porte ces propres termes, *Omnia flumina intrant in mare, & mare non redundat, ad locum unde exeunt revertuntur, ut iterum fluant.* Il est de nostre devoir d'en expliquer toutes les parties, & de dire que cette version est si juste, que celle des Septante y est du tout conforme, que les textes Hebraïques, Syriaques, Arabiques & Caldéens, disent la même chose ; & il sera bon de remarquer que l'Ecriture Sainte se sert tantôt du mot qui signifie Ocean pour dire la Mer, & tantôt du terme d'Abîme.

Je ne m'arresteray pas à prouver cette opinion que je fais profession de suivre : car ayant remarqué l'impossibilité des autres, elle demeure établie : il me suffit de la bien expliquer, & de dire d'abord, que ce terme *Omnia* tous, ne doit pas estre pris dans cette rigueur qu'on doive entendre par là, que toutes les Rivieres entrent d'elles-mêmes dans la Mer: car plusieurs se déchargent dans d'autres, comme nostre Durance dans le Rhône, plusieurs percent la Terre pour s'y rendre, quelques-unes remplissent les Lacs, & les Etangs,

pour y courir par des secrets conduits que la sçavante Nature a bâty pour ce dessein. Le Volga de la Moscovie, & quelques autres Rivieres considerables de l'Asie, mêlent leurs eaux à celle de la Mer Caspiene, aujourd'huy de Baruc, & celle-cy les rend à la Mer noire par des canaux soûterreins.

La Mer qui reçoit toutes les eaux qui roulent sur la Terre n'en grossit pas, & n'en devient pas plus large, *& mare non redundat*; Aristote qui n'a pû concevoir cette verité, forme pour s'expliquer un tres mauvais raisonnement dans le second Livre des Meteores *chap.2. text.12.* lorsqu'il dit, que le Soleil par sa chaleur: & par celle qu'il communique à l'air, attire tout autant d'eau de l'Ocean, qu'il y en entre par l'écoulement des Rivieres, & par l'innondation des pluyes.

Le Poëte Lucresse dit quelque chose de plus surprenant, lors qu'il ose avancer, que toute l'eau qui coule dans la Mer n'est qu'une goute en comparaison de toute la vaste étenduë de l'Ocean.

Tamen ad maris omnia summam.
Guttai vix instar erunt unius ad augmen.
Quo minus est mirum, mare non augescere magnum.

Toutefois quoy qu'il puisse dire en ce rencontre, la verité le force d'entrer dans nos sentimens, & d'avouër que si la Mer reçoit les Rivieres, elle les rend à son tour à la Terre, pour couler de nouveau sur sa superficie.

Vt in mare de terris venit humor aquai.
In terras itidem manare ex æquore falso.

Il me reste à expliquer la derniere partie, *ut iterum fluant*, & à faire voir comme l'eau de la Mer sort pour penetrer la Terre,& pour monter jusques au plus haut des Montaignes. L'on peut dire ce me semble, que la Mer poussant ses eaux leur imprime la vertu & la force de courir, de penetrer par tout, & aussi haut qu'elles trouvent de fentes pour s'insinuer, & des ouvertures pour couler. Le Docte Scaliger veut que les eaux de la superficie de l'Ocean pressent celles du fond, qui naturellement coule dans les canaux de la Terre; & il ne faut pas s'étonner si les eaux pressées s'élancent jusques à la cime des plus hautes Montagnes.

Pline veut que ce soit la Terre qui presse la Mer, comme on peut voir dans son Histoire Naturelle Livre second, chap.55. *Ergo totas omnique ex parte aquas vergere in centrum ideoque non decidere, quoniam in interiora minantur; quod ita fortaßis artifex natura credi debet, ut cum terra arida & sicca constare per se sine humore non poßit, nec rursus stare aqua, sine sustinente terra, mutuo complexu junguntur, hàc sinus pandente, illa vero permeante totùm, intrà, extrà, infrà, suprà, venis ut vehiculis discurrentibus, atque etiam in summis iugis erumpente, qua spiritu adacta, & terræ pondere preßa, syphonum modo emicat, tamtumque à periculo decidendi abest, ut in summa quaque & altißima exhiliat, qua ratione manifestum est, quare tot fluminum quotidiano acceßu*

maria non crescunt : Cette opinion a esté suivie par de tres grands hommes, en sainteté & en doctrine. Mais parce qu'il semble que dans tout ce discours des Fontaines, ie me fois toûjours oposé à Aristote & à ses Sectateurs, disons en faveur de l'un & des autres : que

Les eaux poussées bien haut, & trouvans des grandes grottes au sommet des Montagnes, s'y arrestent, d'où les vapeurs s'élevent qui dõnent dans des cavitez superieures, & là reprenent leur premier être, s'unissent en goutes, d'où procedent les petits Ruisseaux qui sont ces Fontaines qu'on voit jaillir sur ces lieux qui semblent percer le nuées : concluons doncques que toutes les eaux soit celles de l'Abîme, s'il y en a un, soit celles des pluyes & des neges, soit celles des vapeurs, tirent leur origine de la Mer, & y retournent par le moyen des Rivieres.

Il y auroit bien de choses encore à dire, & des raisonnemens à faire ; mais comme ie n'ay pas entrepris de traiter la question à fons, je passe à mon veritable sujet ; c'est assez pour moy qui ne croyois pas de faire une si longue navigation, j'ay pris de l'eau ce qui m'a paru necessaire pour mon ouvrage, elle est un élement commun, l'avarice des hommes ayant partagé la terre fort inégalement ; je me trompe, l'eau dont la nature sembloit avoir fait un present public, comme parle Ovide :

Ad publica munera veni.

Est devenuë par le desordre general des Na-

tions, la retraite des Pirates ; & les fontaines & les ruisseaux, le partage des plus Avares & de ces gros Riches, qui croyent que le Monde n'est bâti que pour eux.

CHAPITRE IV.

Les Sources de la Ville d'Aix.

LA Ville d'Aix avoit autrefois de tres-belles Fontaines, les Romains la considerant comme le premier & le plus important établissement qu'ils firent dans cette Province, la voulurent embelir, & la favoriser tout autant qu'ils purent : & sans la rage des Sarasins & la fureur des Barbares, nous admirerions encores aujourd'huy les monumens que la belle antiquité y avoit erigez avec tant de soin, & que j'ay marquez dans l'Histoire de la Ville.

Marius cet Illustre Consul de Rome, campant aux portes d'Aix, aprés avoir emporté cette belle Victoire sur les Troupes barbares du Septentrion, fit dessein de rẽdre nôtre Ville le plus beau témoin, comme il en estoit le plus fidele de sa Valeur ; & pour cet effet il commença de l'embelir par les eaux, en faisant bâtir cet Aqueduc, qui va recevoir une belle source dans la terre de Touques, à trois lieues de chez nous, & celuy qui reçoit les eaux de Saint Antonin.

L'un & l'autre sont détruits & ruinez, que s'il en reste quelques vestiges c'est seulement pour nous marquer qu'ils ont esté: C'est l'ordre des choses de ce monde, étably par son Autheur, que tout perit; & le Poëte Ausone a dit sur un pareil suiet duquel nous traitons:

Sed non perpetuæ sedes sunt fontibus vllis.
Æterni aut manant cursus, mutantur in ævum,
Singula, & inceptum alternat natura tenorem.

Il n'est rien d'éternel, tout perit sur la terre,
On voit tarir les eaux, leur cours à son declin,
La nature en un mot, toutes choses altere,
Et son commancement tend toûjours à la fin.

Nous n'avons auiourd'huy que quelques Sources, dont la plus considerable est celle des *Pinchinas*; elle est si abondantes, qu'elle fait tourner un Moulin fort proche de son origine, & fournit de l'eau à plusieurs autres un peu plus écartez; arrose aussi des Prairies & des Jardins. La partie qu'on à conduite dans la Ville y est divisée en plusieurs fontaines, qui en font un des plus beaux ornemens; mais il faut avoüer que cette Fontaine à peine suffit-elle à un peuple si nombreux que le nostre.

La raison en est la mesme que celle de Pline, pour *Marcia & Virgo*, fontaines si celebres autrefois dans la belle Rome, *quamquam* dit-il mais c'est un *quamquam* qui fachera bien du monde, n'importe il le faut dire puisqu'il est tres veritable, *quamquam utriusque vrbi iam periit voluptas, ambitione & avaritia in villas & suburbia decoquentibus publicam salutem*, adjoûtons un petit mot qui n'estoit pas en usage du temps de mon Autheur, car il ne l'auroit pas oublié, luy qui dit si librement ses sentimens, & qui invective si à propos contre les dereglemens de la vie civille.

Ce mot donques est *& in monasteria*. Ie n'ay nul dessein de blesser la charité, mais ie ne puis me départir avec raison des interests de la patrie, qui par une justice bien reglée sont toûjours preferables à ceux des particuliers. Ie say qu'il y a des maisons, comme celle du Chapître de Saint Sauveur, de Monseigneur son Archevêque, des PP. Iacobins, & Cordeliers Conventuels, celle des Dames Religieuses de Sainte Claire, & quelques autres en petit nombre, que ie ne connois pas (ce que je dis pour éviter toute sorte de réproche) qui ont droit d'avoir des fontaines, parce que les Eaux qui estoient à leur usage particulier ont esté de consert avec la Ville, mêlées dans les aqueducs publics, mais a cela prés la plus part des autres n'ont aucun titre pour les autôriser que celuy de l'usurpation, ou de la lache complaisance des habitans.

L'eau de la Fontaine des *Pinchinas*, est autant excellente dans sa source, qu'elle est mauvaise dans la Ville, par la méchanceté, l'avarice, & la negligence de ceux qui ont le soin de la conduire, & personne n'y prend garde. Hyppocrate dans son Livre de l'air, des eaux, & des lieux, nous a donné des marques pour connoistre & distinguer les bonnes d'avec les mauvaises, car il a crû que cet Element estoit des plus necessaires pour conserver la santé, & on trouve toutes les marques (dont il parle) à la Fontaine des *Pinchinas*. Elle jaillit au pied d'une petite colline dans le gravier poussant ses eaux au Levant de l'Esté, qu'elle reçoit apparemment de la Durance, dont le cours vient de loin & dont les Eaux sont purifiées dans la Terre par où elles passent, évitans les Mines de Platre qui nous sont Septentrionnales, aussi l'eau de cette fontaine est fort legere.

Ce terme de legere doit estre pris dans le sens d'Hippocrate, & nullement au poids de la Balance; nostre Autheur en donne la raison dans ses Aphorismes, *aqua quæ citò calescit & refrigeratur leviſsima*, l'eau qui est plûtôt échauffée, est la plustôt refroidie, est la plus legere, ce qui appartient aussi à la Fontaine de Remusat laquelle est un écoulement tres-depuré de celle des *Pinchinas*, & laquelle coule dans le Iardin de Monsieur le General Lieutaud, qui sans contredit possede toutes les qualités qui forment l'honneste homme.

Outre cette fontaine qui vient du dehors,

nous en avons d'autres dont les ſources ne ſont en nulle autre part que dans l'enceinte de la Ville. La plus abondante eſt *lou Pous das Fontetes, le Puys des petites Fontaines*, elle iaillit un peu bas dans la terre, & communique ſes eaux au Convent des Reverends Peres Cordeliers Conventuels, & au quartier des Taneurs pour la manufacture des Cuirs. Tous les puits de cet endroit des *Fontetes*, ſont peu profonds, & tous ſont faits par des vives ſources, ſi bien qu'on peut dire ce ſemble que tout ce quartier de la Ville, n'eſt bâti que ſur un Lac.

Il y a encores une fontaine fort abondante proche le Monaſtere des Dames Religieuſes Carmelites au commencement du Cours, dont la ſource vient d'un puits qui eſt dernier le Convent des Reverends Peres Prêcheurs, & fort proche des prairies qui ſont à la Porte Saint Loüis; cette eau n'eſt pas ſi bonne que celle des *Pinchinas* ny de *Ramuſat*, elle eſt toutefois la meilleure de tout le quartier d'Orbitelle.

On y voit deux autres fontaines hors la porte des Auguſtins, au devant le Convent des Reverends Peres Carmes Dechauſſez, châcune a ſa ſource differente; la plus élevée prend la ſienne dans le quartier des Cordeliers, la petite & qui coule raiz terre, eſt d'une eau ſi pure & ſi excelente qu'autrefois les Medecins de cette Ville ne ſe ſervoient d'aucune autre eau pour leurs malades, que de celle là, qui leur tenoit lieu de Tiſane, elle

jaillit sous le Maistre Autel de Nostre-Dame de Beauvezet. Et j'ay apris par des actes publics de Ville le grand soin que nos peres prenoient en divers temps, affin qu'elle fut conduite toute pure pour l'utillité des habitans.

On me permettra en cette rencontre sans toutesfois me tirer du respect, de me plaindre de nostre negligence. Il n'y a rien qui contribue davantage à la santé d'une Ville que les bonnes eaux, l'on depense les deniers publics aux decorations ce qui est juste & fait à propos, & personne ne pense à l'utille auquel on prefere le delectable. L'on agrandit les avenuës de la Ville, & il faut par necessité crever les iours du Marché dans la Place où l'on vend les denrées, quelques interests particuliers en empechent l'agrandissement, la fontaine mesme qui y couloit autrefois si utillement est à sec, l'on souffre aujourd'huy que la meilleure eau de la Ville ne soit plus qu'un sale bourbier, & un égout tres-vilain de toutes les immondices du voisinage, l'on à fait bâtir des conduits si peu utiles, &l'on ne veut pas reparer ceux de la fontaine *das Pras*, c'est le nom qu'on donne à la source de laquelle nous parlons, ce qui seroit tres avantageux à la santé de nos habitans.

La fontaine qui coule dans la place proche la Porte Royalle des Augustins, souloit autrefois recevoir toute son eau d'un Puits qui est à cet endroit que nous appellons, *Lou poüent Maureou*, nos peres en departirent par charité

au Convent des Peres Augustins, & ces bons Religieux l'ont toute divertie à leur propre usage, si bien que maintenant la fontaine dont nous parlons, ne reçoit nulle autre eau que de celle *das Pinchenas*. Si cette verité fache ie renvoy les plaintifs aux Archives de la Maison Commune, & à cela prés ie suis bien trompé s'ils osent parler.

Il est bien juste qu'aprés avoir parlé des sources qui coulent sur la terre, nous discourions de celles qui n'ont pas assez de force pour s'y élever, c'est à dire des Eaux des Puis qui ne sont moins bonnes que celles des fontaines, & i'ose dire avec verité que nous en avons de meilleures dans quelques Puits, que celles des Pinchinas prise dans la Ville, ni que celle de la fontaine des Dames Carmelites.

Il y a de deux sortes de Puits, l'une & l'autre ne sont qu'une cavité plus ou moins profonde, que l'art à creusée avec cette seule difference que les unes ne se remplissent que des écoulemens qui viennent d'autour de la fosse, ou de quelques filets d'eau que l'argille retient, & dans les autres l'eau y jaillit à gros boüillons, ou par la fante des Rochers, ou par le sable mouvent.

Nous en avons entre autres, deux de cette dernire façon tres-excellens, & dont les sources ne tarissent iamais quelque secheresse que puisse reigner. Elles sont si bien fesantes qu'on a remarqué souvent que lors d'une grande disete de vin, le petit peuple ne boivant que de ces eaux, n'en estoit nulle-

ment incommodé. Le premier eſt dans la maiſon de Monſieur de Puylobier Gentil-Homme de cette Ville, & le ſecond dans celle de Monſieur Franc Conſeiller du Roy, & ſon Profeſſeur en Medecine, autrefois dit de Monſieur de Calas.

CHAPITRE V.

Des Eaux Chaudes de la Ville d'Aix.

IL n'eſt rien dans le monde, juſques aux plus petits ouvrages de la nature, qui ne rende un fidel témoignage de la Toute puiſſance de Dieu, & de ſa liberalité infinie envers ſes creatures; Mais les Eaux chaudes en portent un viſible caractaire. Elles ſemblent n'être faites que pour le ſeul genre humain & pour ſoulager ſes miſeres, comme a remarqué Pline Liv. 3. Chap. 2. & aprés luy le Poëte Claudian.

Et fragilem noſtris, miſeratus corporis vſum
Telluri medicas fundere juſſit aquas.

Elles enferment dans leur ſein, & y conſervent dans une parfaite union des ennemis irreconciliables, le froid & le chaud, l'humide & le ſec. O! merveille extraordinaire, ô! tour d'adreſſe ſurprenante du Grand Maître de ce vaſte Univers, s'ecrie le ſage Chancellier

de Theodorie Roy des Visigoths· Nous sentons dans les Eaux Minerales, ce mélange tout divin, par lequel ce qui est de plus violent dans la nature entre en comerce avec ce qu'elle a de plus traitable, & par un artifice tout admirable, le feu subsiste dans un element qui luy est opposé; d'ou s'ensuit une union si étroitte, que ces deux choses qui détruisent naturellement tous les êtres, deviennent un remede salutaire à nos maux, & font couler jusques à nous une douce chaleur, pour reparer la santé perduë, & pour les plaisirs de la vie. O! *Magistri semper mirandum ingenium, ut furentis ardores naturæ ita temperet & ad utilitatem humani corporis, ut quod in origine dare poterat mortem doctissimè moderatum, & delectatio em tribuat, & salutem, & calorem venire è decursu rivi, unde usualiter solebat extingui.* Cassiodore Ep. 39.

Quoy qu'il en soit; & que l'usage des eaux soit commun, & que les chaudes n'ayent été faites que pour les hommes, il semble neanmoins que la Providence n'a distribué les eaux minerales, qu'à certeines Provinces choisies, qu'elle a voulu favoriser d'un present tres-singulier. Nôtre Ville l'a receu de cette main liberale, mais par une negligence sans exemple, elle a abandonné ce dont d'autres se croyent fort avantagées, parce que le peuple n'estime jamais ce qu'il voit toûjours, & qui luy est devenu familier, par un frequent usage. *Nemo solem aspicit nisi cum deficit, nemo observat lunam nisi laborantem*, dit

Seneque, nour courons aprés l'or, & il y a des peuples qui le meprisent pour étre commun dans leurs Païs; nous achetons à grand prix les diamants & les pierres precieuses ausquelles, quelques Insulaires du nouveau Monde preferent nos bagatellesde crystal & de verre; tant il est vray de dire que l'homme n'a de l'estime que pour ce qui luy paroît rare, & d'une aquisition difficille.

Nous faisons porter nos malades aux bains de Digne, nous envoyons querir les eaux de Vals, ou nous conseillons de les aller prendre sur les lieux, nos Dames vont à Mayne, & generalement nous méprisons les nôtres qui auroient les mémes vertus que celles de Digne, si elles étoient restituées dans leur premier état, ou du moins de la méme façon, qu'elles couloient du temps de nos Comtes Catalans, lors que ceux de Pirenées, & du Piedmont venoient les boire pour être gueris des écrouëlles & du goitre. Jose dire une verité bien surprenente; c'est qu'à deux lieües de la Ville d'Aix entre deux Villages S. Canat & Rougnes, dans le terroir de celluy là, il y a une source d'eau aussi salutaire que celle de Mayne. Je renvoy les incredules à l'experience, laquelle, comme parle Galien, est le juge souverain des facultés des medicamens. L. 2. de simpl. C. 38.

Mais sans m'arréter plus long temps sur ce discours, je viens à l'origine de nos Eaux Chaudes, que je veux saluer en passant, comme Ausone fit autres fois celles de la Ville de Bourdeaux.

Salve Urbis genius medico potabilis haustu.
leur fourcen'est qu'à deux mousquetades de la Ville, au dessus du Convent de RR. PP. Capucins, entre le chemin de *Puy-Ricard*, & celluy de *Loubassano* le Septentrion nous le communique, leur cours est fort profond & soûtenu par un grand rocher qui sert de base à la colline de S. Eutrope. Dés qu'elles sont à trente pas de la Ville, elles prendroient leur pente vers l'Orient, si le méme rocher en leur coupant chemin, ne les obligeoit d'entrer par la porte de Nôtre Dame.

Comme nous les avons receües, elles se partagent en deux, dont une partie tire vers le couchant, & fait en passant le Puys dit par nos peres *Lou pous caud de la jutarié*, échaufe la plus part de ceux des voisins, & de la ruë des *Trebaux* & se reduit dans le jardin des RR. PP. de l'Observance, où l'on trouve la meilleure & la plus abondante source, qui fait un tres profond bain dans le méme jardin, & un autre dans la maison voisine qui appartient à la Ville, où l'on voit quelque petite, & fort grossiere idée de la façon avec laquelle les anciens Romains batissoient ces lieux publics; tous les environs de ce quartier abondent en sources chaudes pour l'usage des teinteuriers & des Foulons.

Quant à l'autre partie qui n'est guieres moins abondante que la premiere, elle passe devant l'Eglise Metropolitaine de S. Sauveur, où l'on trouve un puys chaud & courant droit au Midi, elle perçe la ruë de Dono-lari, où

elle y fait de Puys chauds, & se rend avec impetuosité aux quatres coings de la ruë des Potiers, aujourd'huy des marchands, où un Rocher qu'on trouve sous terre en fait écarter quelque écoulement, qui autrefois faisoit un beau bain, duquel on en peut voir quelques restes dans la cave d'une maison qu'on appelle le logis du Pale-mail. Le monastere joignant qui est celuy des Dames de Ste. Claire a dans son cloitre, un Puys tres chaud & si abondant qu'on n'a jamais pû le mettre à sec.

Dans la maison du Sr. Bonfillon Marchand, qui fait un des coings dont nous avons parlé; il y a aussi un Puys inexpuisable extremement chaud. Dans nos jours la Ville a pris cette Eau pour la conduire au milieu de la place d'Orbitelle (c'est un quartier de la Ville qui porte ce nom) où elle coule par deux tuyaux, & de quatre qu'on y voit les deux autres sont d'eau froide, si bien que le bassin qui les reçoit est toûjours plein d'eau tiede.

Du méme endroit de ces quatres coings, sortoit autrefois de la Fontaine dite des derniers *Bagniez* ou *la peiro que rajo*. Elle y étoit conduitte par des canaux de brique fort propres & biens faits. Cette pierre qui donnoit de l'eau par deux tuyaux & à deux pieds de terre étoit plantée au milieu de la Ruë & devant une maison qui en fait le haut bout, dans la cave, de laquelle autre fois j'ay vû des restes de bains de marbre blanc. Cette eau aujourd'huy se mêle avec les égous de la Fontaine des *Bagniez*.

La

La Fontaine la plus connue, & la plus abondante en Eau Chaude est celle de la Boucherie. Elle est un peu basse, puis qu'il faut dêcendre six degrés pour y prendre de l'eau. La Source & la Fontaine sont la méme chose, sans qu'on soit obligé de la conduire par des Aqueducs; elle y jaillit; & ce qui est de plus considerable, c'est qu'à un pied de distance de la source chaude il en sort une d'eau froide; ce qui fait le mélange d'une tiedeur fort agreable.

On distingue ordinairement de trois sortes d'Eaux chaudes. Des Tiedes, des Chaudes, & des Boüillantes. Les nôtres sont du premier ordre, elles étoient autrefois du second par le témoignage de Strabon, & de Solin que j'ay raportés dans mon Histoire de la Ville d'Aix. Vn moderne qui a fait un traité de toutes les Sources Minerales qui ont quelque reputation, parle des nôtres en ces termes: *Porro leguntur apud antiquos Authores in Provincia Narbonensi Aquæ Sextiæ, nunc est Aquensis Civitas; ubi aquæ calidæ pluribus ægritudinibus salutares, quamquam has aliqua ex parte mutatas suo tempore asserit Strabo, nec ego novam earum mentionem hodie invenio.* Andreas Baccius med. Roma. Lib. 4. pag. 113.



CHAPITRE VI.

D'où procede la Chaleur des Eaux.

NOUS traitons d'une chose Sacrée en écrivant des Eaux que la Nature échaufe d'elle-méme. C'est de la sorte que les Grecs l'ont entendu lors qu'ils ont appelé les Bains τερμὰ λȣτρὰ ἱερὰ les Bains d'Eau Chaude sont Sacrés ; parce que les Dieux en ont apris l'usage aux hommes, d'autant que la Deesse Minerve fut la premiere de les preparer à Hercule pour le delasser aprés tant de penibles travaux soufferts. Ceux qui disent que le soulfre échaufe les eaux disent aussi que ce mineral êtoit destiné aux Sacrifices.

Et veniat quæ lustret anus, lectumque locumque,

Præferat & tremula sulfur & ora manu Ovide.

Quoy qu'il en soit, j'oseray dire avec plus de raison qu'on peut apeller les Bains Sacrés, parce qu'ils sont pleins de merveilles surprenantes, & qu'on trouve en cet endroit de la nature, une foule de miracles ; car les Bains profitent à tout le corps humain en general, & à chacune de ses parties en détail, soit qu'on s'y baigne, soit qu'on en boive les Eaux, lesquelles agissent par toute l'étendue de leur propre substance, parce que nous appellons

le corps de l'Eau, par l'esprit des mineraux dont elles sont remplies, l'eau chaude s'insinuë dans les membres par les vapeurs qu'elle exhale ; enfin elle s'y attache par la boüe, & par le limon qu'elle charrie. *In nullâ enim parte naturæ majora sunt miracula quam in thermis, &c.* Plinius.

Toutefois ce qui se trouve de plus difficile sur ce sujet, c'est de voir, ce me semble, que d'autant plus que les choses se manifestent à nos sens, d'autant plus elles se cachent à nôtre esprit : C'est un jeu de la nature, pour se moquer de la foiblesse de nôtre raison, ou pour adoucir par cette connoissance exterieure des choses, le déplaisir que nous recevons du peu de lumiere que nous avons, pour penetrer dans leur veritable essence. Les yeux voyent fumer les Eaux, l'odorat y sent les mineraux qui s'y trouvent mêlés, le goût y distingue aussi ce que l'odorat y a trouvé ; l'attouchement les trouve tiedes, chaudes, ou brulantes, & la raison n'a pû encore rien determiner sur la cause de ces effets merveilleux.

Les Philosophes n'agissent point de concert en cette rencontre, leurs sentimens sont partagés. Les Anciens sont obscurs, les Modernes ne defferent nullement à ce que les premiers ont écrit sur cette question. Hipocrate qui dépuis plus de deux mil ans a merité l'estime de tous les Sçavans qui sont venus aprés luy, a établi une chaleur vivifiante dans tous les elemens ; & il dit, dans son Li-

vre des chairs, que dans le premier trouble de tous les E'tres (il entend parler du Cahos) le p us ſubtil de cette chaleur, que les Anciens ont appellé *αἰτὴρ*, prit le haut bout. Cet *Æther*, à proptement parler, eſt ce feu qu'ils ont conſideré dégagé de tous les autres elemens, qu'ils placent dans un lieu particulier, où il ſubſiſte par luy-méme: & le reſte de ce feu elementaire reſte mélangé avec l'air, l'eau, & la terre, qui entretient la plus groſſiere partie, qui ſe manifeſte dans les Eaux, plus ou moins dans les unes que dans les autres.

Democrite ce ſage reveur, & le contemporein d'Hippocrate, a conſideré diverſes montagnes de cendre, & de chaux vive dans les entrailles de la terre, ſur leſquelles l'Eau paſſant, elle devenoit chaude. Termophile Dicliple de Pythagore veut que le Soleil ſoit la cauſe de la chaleur de l'Eau; car, dit-il, ce bel Aſtre du jour, qui n'eſt pas moins le pere de la chaleur, que celuy de la lumiere, penetrant par ſes rayons les parties les plus rares de la terre, échauſe les Eaux qui coulent deſſous. Mileus a empriſonné des vens chauds & toûjours remuans dans les concavités de la terre, qui communiquent leurs ardeurs aux Eaux qu'ils approchent.

Cardan ſemble avoir donné dans le ſens de ce Philoſophe, lors qu'il appelle vapeurs chaudes, tiedes, & enflâmées, ce que ce Sçavant a crû vents. Ie ne veux pas raporter l'opinion de ceux qui diſent que la foudre échauffe les eaux, elle eſt puerile, pour ne dire

pas ridicule. Venons aux Modernes qui se partagent en deux Classes : La premiere est composée de ceux qui établissent un feu actuel dans la terre ; & la seconde comprend ceux qui asseûrent que les Eaux devienent chaudes en passant par les mineraux.

Le R. P. Kirker Jesuite, a si bien étably le sentiment des premiers, qu'il n'y a plus lieu d'en douter ce semble ; il veut que la terre enferme des grandes Fournaises toûjours brûlantes, dans lesquelles le feu est conservé comme dans des étuis, ou dans des coffres ; c'est pour cette raison sans doute, qu'il appelle ces lieux *Pirophilacia*, qui aiment les feux ou qui en sont les reservoirs, proche desquels il y a des grands bassins pleins d'eau qu'il donne à connoistre par ce terme *Hydrophilacia*. Ces eaux sont plus ou moins échauffées, estant plus on moins éloignées de ces feux qu'il dit estre d'une nature semblable à l'elementaire, avec cette seule difference qu'il est attaché à une matiere grossiere : & pour insinuer ses sentimens avec plus de facilité dans l'esprit de ses lecteurs, il a fait faire des veuës figures, comme les Geomettres parlent, de tous ces lieux qu'il fait inserer dans son Livre. Manilius l'avoit prevenu, & Gassendi avoit fait voir l'impossibilité de cette opinion, avant que le Livre du Pere Kirker vit le iour & que ce curieux eût penetré les affreuses cavernes de la terre.

Sunt autem cunctis permista partibus ignes,
Qui gravidas habitant fabricantes fulmina nubes.
Et penetrant terras athnaque minantur Olympo.
Et calidas reddunt ipsis in fontibus undas.

Quoy qu'il en soit, i'ose demander avec nostre incomparable Philosophe de Provence, commẽt ce feu peut-il durer dans des lieux soûterrains; parce qu'il est naturellement suffoqué, là où il n'y a point d'air? comment peut-il demeurer hors de son centre, & forcer son inclination violente qui est de monter en haut? quelle violence ne souffre-t'il pas? L'on demeure d'accord que dans la nature il n'y a rien de violent, & de toûjours durable. D'où prend-il sa nourriture pour subsister, & pour échaufer toûjours également la mesme eau?

Ie ne nie nullement qu'il n'y aye un feu au centre de la terre, qui est l'instrument eternel de la Iustice de Dieu, punissant les crimes des hommes, & que ce mesme Dieu y conserve par des merveilleux mais veritables moyens que l'esprit humain ne peut concevoir; mais à celuy-là prés, i'ose asseurer, que dans la Terre, il n'y a qu'une simple chaleur, qu'on ne peut pas proprement appeller feu. Laquelle est le principe actif, comme l'eau est le pasif, de toutes les riches productions de la nature. Nous expliquerons de quelle façon cette chaleur échaufe les fontaines, lorsque nous établirons nostre opi-

nion ; paſſons maintenant à la ſeconde qui eſt celle de ceux qui diſent que les eaux s'échaufent lorſqu'elles paſſent par des mineraux.

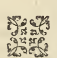
Il ſemble que les Alemans ſont plus attachez à ce ſentiment qu'aucune Nation ; car diſent-ils les eaux paſſent par les Terres Metalliques, elles en empruntent les qualités, & paſſant par le Soufre, par le Bitume, & par ſemblables mixtes en emportent non ſeulement les qualites, mais auſſi elles y ſont échaufées. Cette opinion eſt tres-veritable quant à ſa premiere partie, quoy qu'elle aye beſoin de quelque diſtinction pour une plus facile intelligence ; mais nous en nions la derniere.

Il y a fort long-temps qu'Hippocrate leur a montré dans ſon Livre de l'Air, des Eaux & des Lieux, que par tout où il y a des Eaux chaudes, il s'y trouve des mines ou de Fer, ou d'Or, ou d'Argēt, ou de Soufre, ou d'Alun, ou de Bitume, ou de Nitre; & i'oſe ajoûter le plâtre. Ces novateurs attribuē t au ſoufre, & au bitume la chaleur des fontaines ; à quoy ie répons qu'on n'a pas encores obſervé que ces mineraux puiſſent produire quelque chaleur actuelle, que premierement ils ne ſoient échaufés eux mêmes, encores moins par puiſſance comme on parle dans l'Ecôle, ce que ie prouve par deux experiences dont on ne peut pas diſconvenir.

Il y a une Fontaine à Montfuron Village de cette Province, laquelle jaillit deux fois gros comme le bras, au reſte ſi ſouffrée, que

si l'on y fait tremper un jonc sec, & aprés l'avoir retiré on l'approche du feu, il s'y prend tout de méme qu'à une alumette : Ce qui fait voir que cette eau est toute pleine de souffre & elle n'est pourtant nullement chaude.

Proche de Pezenas Ville de Languedoc, à trois ou quatre heures du chemin joignant une Abaye de Moines de Cisteaux, j'ay autrefois vû dans un fort petit antre, un trou profond de deux pieds, d'où sort un filet d'eau tres-pure & tres-froide, sur laquelle on cueille le bitume, qui sent au souffre, & répend son odeur par toute la caverne. Les Habitans du lieu appellent cette liqueur, huile de pierre, *Oli pretroli*; il me sera permis de conclurre par ces deux experiences, que ni le souffre, ni le bitume n'échauffent nullement les eaux, s'ils ne s'y mêlent de la maniere que nous expliquerons, aprés nous estre promenez dans le grand chemin de l'Histoire, pour éviter les détours embarrassans de la Philosophie.



CHAPITRE VII.

De divers Vesuves qu'on trouve par toute la terre, & pourquoy ils sont tous proche de la Mer?

LEs Volcans qu'on voit par toute la terre connuë, & que Tertulien & Minutius Felix appellent les portes de l'enfer, semblent établir fortement l'opinion des feux soûterreins, car enfin ces grandes Montagnes ne feroient pas couler de leurs soûmets affreux, des Rivieres de flâme, elles ne couvriroient pas les lieux voisins de cendres, si quelque feu qui semble assoûpy ne se prenoit de temps en temps aux matieres combustibles, qui s'amassent dans les cavitez de ces lieux. La Sicile, & le Royaume de Naples n'en ressentent que trop souvent les funestes accidens : les Histoires nous en font foy, & les curieux qui ont voyagé, nous asûrent qu'il y a des Volcans par toutes les parties de ce bas Monde.

Les Lapons qui sont des peuples fort reculez dans le Septentrion, ont des Volcans au raport d'Olaus. L'Islande a le Mont Hecla qui brûle. La Groenlande en a un autre, au pied duquel il y a un Monastere de Relieux de l'Ordre sacré de Saint Dominique, bâti de pierres ponces, qui en même temps

qu'elles sont arrosées d'un peu d'eau, s'attachent les unes contre les autres, comme si on y avoit mis du ciment. Ces bons Solitaires ne se servent que de l'eau d'une source extrêmement chaude, laquelle jaillit au pied de la Montagne & arrose leur jardin, dans lequel on cueille de tres-belles fleurs, & de tres-bons fruits, dont les autres de la même Isle sont privez, parce qu'ils manquent de ce secours, c'est dequoy l'Historien Zenetus, & ceux qui ont écrit de la Groenlande nous asseûrent.

On trouve des Volcans dans toutes les parties de l'Asie, la Perse, l'Indostan, le Royaume de Cambaye, de Tibet, ont les leurs: Il y a dans la Chine une Province que ceux du Pays nomment Xansi, qui avoisine par le couchant celle de Pechin, & par le Septentrion cette prodigieuse muraille qui separe ce Royaume de la Tartarie. Les habitans de cette Province creusent des puits, qu'ils couvrent par des petites voutes de pierres, & laissent au-dessus quelques ouvertures, pour y ranger les pots de terre, dans lesquels ils preparent ce qu'ils veulent manger, c'est quelque chose semblable à peu prés aux potagers que nous bâtissons dans les cuisines. Il y a dans le Royaume du Japon une Fontaine si brûlante, que l'an mil six cens trente-six les Idolatres s'en servoient pour persecuter les Chrétiens, comme d'un Instrument de suplice tres cruel, pour les obliger de renier la Foy de Jesus-Christ; car il ne faloit que

tremper un membre de ces Illustres Martyrs dans cette Fontaine, pour le dépoüiller de sa chair jusques aux os. Il y a un Vesuve dans le même Royaume, qui éclaire vingt-cinq lieuës de Pays pendant la nuit, au raport du Reverend Pere Martin Martini Jesuite, dans son Atlas de la Chine. Le Pic qui est une Montagne sur le bord de la Mer, dans l'Isle Timor, éclaire trois cens milles. Dans Java la grande, aujourd'huy Batavie ou nouvelle Holande, proche la Ville Panarucan, un Vesuve en l'année mil cinq cens huitante-six, brûla plus de dix mil personnes. La fameuse Isle de Sumatra n'est pas sans un Volcan. L'Afrique en a huit, & ses Isles Terceres à peine sont elles habitables, à cause du feu qui en sort quelquefois avec tant de furie, que le vingt-six du mois de Juin de l'année mil six cens trente-huit, le feu du Mont Saint Michel, étouffa tous les poissons de la Mer qui entoure l'Isle; l'odeur du souffre se répandit à vingt-quatre milles, & ce qui est de plus surprenant, c'est qu'on vit sortir du fond de la Mer une nouvelle Isle qui s'élargit pendant quatorze jours dans l'étenduë de cinq milles.

Ce ne seroit iamais fait si je voulois décrire icy toutes les Montagnes qui jettent du feu. L'Amerique peut estre appellée l'endroit du monde, où cét élement regne avec plus d'empire; parce que les Vesuves y sont tres-frequens. Les Monts que les Espagnols appellent *Cordileros*, vomirent tant de flâmes que

tout un Royaume de ce Pays en mil six cens quarante-cinq fut en danger de perir. Le Perou a six Vesuves, & l'on en conte cinq dans la partie Australe de ce grand continent, qui sans doute sont accompagnés de quelques autres qu'on ne connoît pas encores.

Il sera bon de remarquer que toutes les Montagnes qui donnent du feu sont sur le bord de la Mer ou dans des Isles, il est tres-difficile d'en donner la raison; j'oseray pourtant dire que la Mer est percée dans son fond comme un crible, & que son eau s'écoule par ces trous par toute la terre. Cette même eau charrie son sel; & les ordures dont elle est remplie, qui sont la matiere prochaine, comme parle l'Ecôle, du Bitume : Ce sel est composé de deux substances differentes, dont une est huilleuse, & l'autre aqueuse; celle-là s'attachant à la partie souffrée de la terre, produit toûjours de nouveau souffre le veritable aliment du feu; & celle-cy s'unissant au suc qui luy est semblable, produit le Mercure; & trouvant aussi diverses dispositions dans la terre, y engendre le Nitre, le Vitriol, l'Alun, qui estans épessis, recuits & endurcis, se changent en Metaux : & enfin les parties les plus subtilles de ce sel; & qui s'élevent jusques à la superficie de la terre, y sont converties par la force de sa propre chaleur, par celle du Soleil, & par l'influence des Astres, en tout ce qui l'enrichit, & fait la nourriture de ses habitans.

Hypocrate, ce grand homme qu'on pour-

roit appeller à plus juste tître qu'Aristote, le Genie de la Nature, a depuis plusieurs siecles étably la derniere partie de mon raisonnement, lorsqu'il dit dans le livre de la nature humaine, & qu'il le repete dans celuy de la nature de l'enfant, que la terre abonde en toute sorte de sucs capables d'estre convertis en alimens, καὶ ὀξὺ un suc aigre, καὶ πικρὸν un amer; καὶ γλυκὺ un doux, καὶ ἁλμυρὸν un salé, καὶ παντεῖν un mêlágé, & qui les comprend tous: il asûre la méme chose dans la quatriéme des maladies, lors qu'il cherche la cause pourquoy une plante naît plustost en un lieu qu'en un autre.

Comme nous venons détablir dans la terre la matiere du feu, tachons de faire voir de quelle maniere il se prend aux matieres combustibles, & comme elles s'enflament. Il faut sçavoir que l'eau de la Mer passant par des Canaux fort étroits se subtilise de telle maniere qu'elle devient presque air ou vent, qui s'insinuë dans les cavernes, où les matieres souffrées, bitumineuses, & nitreuses sont enfermées, où ce vent les remuë & les agite. Pour lors celles, qui ont plus de rapport les unes aux autres s'unissent pour resister à ce vent humide & vapoureux leur commun ennemi

Dans ce combat, car tout mouvement excite la chaleur, les plus combustibles s'enflament; & les Nitreuses fuyant le feu, s'élancent de toutes parts: de là vient que les premieres se rarefiant, les secondes se d'éta-

chant, & les unes & les autres ne pouvant plus estre contenuës dans le mesme espace qui les enfermoit; rompent leurs liens, crevent leurs prisons, convertissent l'air voisin en flâmes, & font des efforts si horribles, qu'elles soûlevent les Montagnes, iusques à ce que s'estans faites un libre chemin dans les airs, elles courent par les Campagnes, les couvrent de cendres, brûlent les Villes, ravagent les Provinces entieres, submergent les isles, en font naître des nouvelles, & entrênant par tout le desordre & la desolation, donnent de la terreur & de l'épouvante aux cœurs les plus intrepides, étouffent les curieux qui s'en approchent de trop prés, comme il arriva au grand Interprete de la nature, Pline second.

Vidimus undantem ruptis fornacibus æthnam
Ignivomosque globos, liquefactaque voluere saxa.

Les cendres & la suye qui retombent dans le mesme lieu d'où elles estoient sorties y demeurent en repos, attendant qu'un nouveau sel les aye refaites, un nouveau vent les aye agitées, & que de nouvelles vapeurs de souffre & de bitume se soient unies à elles pour faire de nouvelles flâmes, & pour causer enfin de nouveaux desordres.

Omnia continuo rapidos voluuntur in axes,
Natura motus perpetuante suos.

Deux démonſtrations ſeront aſſez capables de prouver ce que nous avons dit de l'eau de la Mer qui ſe rarefie, & des ſels qui ſe renouvellent. Les laboratoires chimiques ſe ſervent d'un inſtrument qu'on appelle *Eolipide*, il eſt creux & fait comme une poire un peu longue, lequel on remplit d'eau, aprés il le faut mettre ſur des charbons allumés, & en meſme temps que cette poire de cuivre eſt échaufée, l'eau ſort par un petit trou en ventcoulis.

Quand à la ſeconde démonſtration il faut ſe ſouvenir de ce que les Chimiques diſent *Colcotar caput mortuum vitrioli*; ce qui n'eſt rien autre que les reſtes du vitriol qu'on trouve au fonds d'une cornuée aprés qu'on en a pouſſé tous les eſprits & toute l'humidité qui ſe trouve enfermée dans ce mineral, ce *Colcotar*, qui eſt ſans odeur, ſans couleur de vitriol, & ſans ſaveur, devient un nouveau vitriol dans peu de temps, laiſſé dans un grenier où les vents puiſſent couler; d'où on peut conclure ce me ſemble par tout ce diſcours, que non ſeulement la Mer fournit la matiere des incendies, qu'elle les allume; mais encores que les ſels s'uniſſent dans la terre, dans les airs, & dans les eaux.

CHAPITRE VIII.

Nostre Opinion touchant la chaleur des Eaux.

TOus les volcans n'echaufent pas les eaux, puisque le feu de ceux-là n'est pas perpetuels, & que la chaleur de celles-cy est toûiours la mesme depuis tant de siecles : ceux-là ne sauroient fondre les neges des plus hautes parties, ou des plus basses des Montanes, d'où ils lancent leurs flâmes : celles-cy jaillissent tres-froides du pied de divers Volcans : & pour ne m'êtendre trop sur cette matiere, ie me contenteray de marquer un seul endroit de l'Histoire naturelle, laissant la liberté à mon Lecteur de se servir des belles connoissances qu'il s'est acquises par la Lecture des bons Livres.

Olearius dans son voyage de Perse nous asseure que l'Isle de Ternate est la plus grande des Moluques, & que dans son milieu il y a une Montagne couverte de Palmiers & d'autres arbres, ayant à la cime une ouverture si profonde qu'elle semble descendre jusques au centre de la terre, d'où sort une forte odeur de soufre, & par intervales des flâmes. Cette Montagne est toute verdoyante jusques

ques à deux tiers de sa hauteur, mais en montant plus haut on y sent une chaleur insupportable : au soûmet, on y ioüit d'un air fort doux & fort agreable, sans aucun brouillard, & l'on y trouve une fontaine dont l'eau est si froide qu'on ne sçauroit la boire que goutte à goutte ; il y a de plus un lac entouré d'arbres dans lequel on pêche de gros Lezards blus & dorés fort bons à manger. Si doncques les eaux ne sont pas échaufées par les feux soûterrains, comme ie pourrois prouver par plusieurs semblables exemples, cherchons une autre cause de la chaleur de nos bains.

Nous avons fait voir que la terre a une chaleur répenduë par toutes ses parties, qui est l'instrumēt, par lequel elle produit tāt de choses differentes, & sans lequel elle seroit tout-à-fait sterile ; c'est cette chaleur qui agissant continuellement fait éclore des vapeurs, ou pour user des termes des novateurs, fait élever les sels volatils des metaux & des mineraux, qui se trouvent enfermez dans le sein de ce dur élement, qui penetrant les lieux où les eaux s'assemblent pour couler, s'y mêlent & leur impriment leurs qualitez : Ainsi nous voyons & nous goûtons des eaux vitrioliques, des nitreuses, des ameres, des aigres, des souffrées, des alumineuses, des bitumineuses, & semblables.

Que s'il arrive qu'il y aye dans ces eaux un concours de divers sels de differentes especes, alors ces esprits vaporeux s'entrechoquent, &

en se debatant ils échauffent les Eaux plus ou moins selon les forces de l'agent & la resistance du patient, mais s'étant unis d'une parfaitte amitié, ils font une aliance indissoluble, ils coulent ensemble jusques à la superficie de la terre pour nous communiquer leur vertu.

On peut expliquer cecy d'une autre maniere, & dire que lors que l'Eau coule dessus une terre remplie & grosse, s'il m'est permis d'user de ce terme, de ces divers sels, elle les delaye, en les fondant elle les remuë, & en les remuans elle les échaufe; si bien que nul feu souterrain n'échaufant nos Bains, il faut attribuër cét effet merveilleux aux esprits des mineraux qui sont dans nôtre terroir, & sur tous au souffre, au nitre, au bitume & au plâtre, car l'experience nous fait connoistre qu'en prenant une piece de plâtre sans avoir passé par le feu, & la laissant tremper quelque temps dans l'Eau elle l'échauffe. Si nous avions un vesuve sous nos pieds il auroit fait quelque éclat depuis tant de siecles que nos Eaux sont chaudes, ce que nous n'avons pas apris jusques aujourd'huy.

L'art nous fait voir à découvert ce que la terre nous cache. Prenés par exemple, ce qu'on appelle esprit de Vitriol & Huille de Tartre, l'attouchement & la main trouvent ces deux liqueurs froides, cependant si on les mêle elles deviennent extrememement chaudes: Versés de la même Huille de Tartre sur de l'Eau forte qui aura dissous le fer, elle s'enflamera,

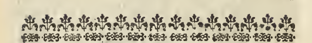
ce qui arrive aussi dans la mistion qu'on fait du beurre d'Antimoine avec l'esprit du selnitre.

Sur ces experiences que nous devons à nos jours, jose asseurer que semblables esprits se rencontrans dans les Eaux qui coulent sous la terre s'échauffent & s'alterent d'une maniére, tre-difficille à concevoir, mais tres-veritable, & nul homme de bon sens ne me niera jamais, que la nature n'oppere toûjours plus parfaitement que l'art, qui ne peut l'imiter que fort imparfaitement en plusieurs rencontres. Ajoûtons ce que le hazard fit connoitre à un curieux Provençal qui ne cherchoit rien moins que de l'Eau.

Henry du Rochas Gentil-homme de ce Païs dans le traité qu'il a fait des Eaux souffrées, & qui a été traduit en Latin pour être inseré dans un ouvrage ramassé de divers Auteurs qui porte pour tiltre *Theatrum Chimicum.* Ce du Rochas âvoue de bonne foy, qu'il étoit dans ce sentiment, qu'il y avoit des feux souterains qui échauffoient les Eaux, mais qu'il en revint un jour par hazard lors qu'étant à la chasse sur la moutagne de Pleinissel d'où sort la Riviere du Pô il trouva une source d'Eau Chaude.

Sa curiosité l'obligea de faire ouvrir la terre, pour en chercher l'origine il fit creuser un fossé de trois heures de chemin, & dès qu'il fut arrivé à l'endroit le plus chand, il prit garde que l'Eau venoit de plus loing, ce qui l'obligea de faire continüer le travail jusques

à ce qu'il fusse arrivé à sa veritable source, où il remarqua que l'Eau y étoit tres-froide, si bien que revenant sur ses pas, pour remarquer l'endroit où l'Eau commençoit à s'échaufer & l'ayant trouvé, il ramassa une assés grande quantité de cette terre par-dessus laquelle l'Eau couloit, qu'il distila, & il en receut une liqueur semblable à l'huile de souffre. Il fit la même chose de l'Eau chaude qui ne laissa au fond de l'alembic qu'un sel insipide; telement que cet évenement inopiné commença de le faire raisoner de cette sorte. L'esprit des matieres souffrées qui se rencontrent dans la terre sur laquelle l'Eau coule, se mêlant avec le sel insipide de la même Eau s'échauffent & cõmuniquent à l'Eau la chaleur qu'ils ont acquise en s'entrechoquant : L'esprit du souffre est un tres-puissant agent. Versé sur la croye, il la change en Alun, s'il passe dans une mine de fer il la convertit en Vitriol commun, si dans une d'airein en Vitriol blanc.



CHAPITRE VIII.

Preuve de ce que dessus, & réponse aux Objections.

IL sera bon de se souvenir, pour donner un plus grand jour à ce sentiment, qu'aprés qu'Hypocrate a dit que le feu avoit pris le premier lieu dans le trouble des choses, il asseure qu'il resta beaucoup de chaleur dans la terre. Cette chaleur s'attacha aux atomes du souffre, par tout où elle en trouva, & unis receurent dans leur commerce les salins, avec lesquels ils ne firent, ce semble, qu'un seul corps, châcun toutefois gardant ses proprietés; ainsi depuis ils demeurent en paix jusques à ce que quelque humidité ou vapeur humide & rarefiée tâche à les desunir, & pour lors il se troublent, ils s'irritent, ils s'échauffent & enflament leur dissolvant: Tachons de rendre cette proposition sensible par deux exemples familiers.

Le grain de bled a un germe dans lequel reside la vie vegetable de toute la plante qui consiste en un peu de chaleur enfermée dans

un corps de sel. Le Laboreur jette ce grain en terre & le couvre, l'humidité qui se trouve dans cette terre fait enfler le grain, dissout son sel, & cette chaleur enfermée ne pouvant souffrir l'humidité qui la veut détruire, elle s'irrite, se remuë, elle éclate & pousse en dehors son germe, qui étant au large attire ce qui luy est necessaire pour sa nourriture, & ce qu'il peut seulement changer en sa propre substance pour en suite s'étandre en racines, pour monter en chalemeau, pour se couvrir de feuïlles, & enfin pour se couroner de grains. Que si la terre manque d'humidité, & que les ardeurs de l'Esté où les secheresses de l'Automne l'ayent comme recuite, pour lors le Laboureur perd ses peines, ses guerés, & sa semence s'il n'attend de jetter son grain en terre aprés la pluye ou aprés que quelques vens frais l'ont temperée.

Quand on verseroit toute l'eau de la Mer sur une pierre de chaux elle restera toûjours la méme, mais dés qu'elle a passé par le feu, si on la jette dans l'Eau, elle s'enflâme, elle creve, elle petille, elle fume, elle échauffe l'Eau, & pourquoy? C'est que dans la pierre cruë le sel est parfaitement uni au souffre, & dans la cuite il est un peu détaché par la rarefaction que le feu y a introduite, ce qui facilite la penetration de l'Eau, & luy donne le moyen de s'insinüer plus aisement dans la chaux. De méme si je l'ose dire l'Eau passant par dessus cette terre qui abonde en ces petits

corps petris de souffre, de sel nitre & de chaux, les desunit & les rarefie en une substance si tenuë qu'ils s'unissent à elle & luy communiquent leur qualités.

On peut me faire une tres-forte Objection, & me demander pourquoy & par quelle cause ces Eaux conservent leur chaleur jusques au sortir de la terre: Car aprés tout les exemples tirés du beurre d'Antimoine, & de l'huille de Tartre, de l'Esprit du vin, de l'Eau forte & de la chaux sont veritables, mais dés que l'ebulition qui provient du mélange a cessé, en méme temps ces mistes devienent froids à l'attouchement comme au paravant, & aprés que la chaux à fait bouïllir l'Eau elle reprend sa qualité froide, quoy qu'elle reserve celle de dessecher qui luy a été communiquée par la chaux.

Je répons de la même façon, que ceux qui veulent des feux actuels sous la terre pour échaufer les Eaux quand on leur dit; en France, en Espagne, en Alemagne, dans les Alpes, & les Pyrenées, il n'y a nulle apparence de vesuves, & il y a un grand nombre de sources chaudes. Ces Eaux, disent'ils, viennent de fort loing & la terre conserve leur Chaleur & les maintient chaudes jusques à ce quelles en sortent, ce qu'on peut prouver, car dés qu'elles sont hors de la terre & expo-

fées à l'air, elles perdent la chaleur qui les accompagnoit.

Je fortifie cette réponse par deux exemples connus de tout le monde. Le charbon allumé conserve son feu s'il est couvert de cendres, & le pert fort facillement exposé au grand air. Les Dames qui veulent avoir les pieds chaux pandent l'Hyvert, enferment les charbons ardens dans des couvois (qui sont comme des petites cassetes quarrées & percées au dessus que nous appellons Banquettes) mais comme les plus delicates se sont aperçuës que la vapeur du charbon les incommodoit en leur faisant monter des rogeurs au visage, elles se sont avisées d'enfermer de l'Eau boüillante dans des couvois d'airein qui en conservent la chaleur pendant six heures entieres, ce qui est d'un tres-bon usage durant l'Hyvert que les Dames voyagent en litiere, ou en carosse.

De même les Eaux minerales conservent la chaleur tant qu'elles coulent sur la terre, & la perdent fort peu de temps aprés qu'elles en sont dehors, gardans neanmoins les qualités & les impressions des mineraux, ausquelles elles sont unies. Ne pourrions-nous pas dire aussi que ces Eaux trouvent dans leur course, & des sels, & des esprits qui les échauffent, ou qui du moins entretiennent la chaleur qu'elles avoient acquises.

Finissons ces questions des Eaux en disant que tout est problematique dans ce bas monde, que les philosophes ces Sages clair-voyans n'ont rien d'asseuré dans leurs principes, je ne sçay si c'est un deffaut de lumiere ou un excés de vanité; tout est problematique encores une fois, il n'y a qu'une seule verité qui est en Dieu. A cela prés il faut nous consoler dans nos ignorences, & dire avec Scaliger, *Etiam sapientis est quadam cum constantia nescire velle.* Enfin si quelque critique traite mes sentimens d'idée de Platon je ne m'en mets nullement en peine, au contraire je luy rend graces de ce qu'il me compare à un si grand homme.

Et s'il a la bonté de me faire connoistre mes fautes, je feray toûjours prest de les corriger moy-méme sans donner la peine aux autres de me rendre ce bon office. Hipocrate nous avertit quelque part dans ses epidemiques, de la fausse observation qu'il avoit fait des futures de la tête, & un de ses Diciples qu'on a surnomé l'Hippocrate Latin, nous dit sur ce sujet. *à futuris se deceptum Hippocrates memoria prodidit; more scilicet magnorum virorum, & fiduciam magnarum rerum habentium: nam levia ingenia quia nihil habent, nihil sibi detrahunt magno ingenio, multaque nihilominus habituro convenit etiam simplex veri erroris confessio; præcipuè in eo ministerio quod utilitati pu-*

blica traditur ne qui decipiantur, eadem ratione qua quis deceptus est. Celsus de re med. L. 8. C. 4.

Fin du Livre premier.





LIVRE SECOND DES FONTAINES DE LA VILLE D'AIX.

CHAPITRE I.

Les moyens dont je me suis servi pour trouver les Mineraux, qui sont dans nos Eaux Chaudes.

IL y a quelque temps qu'un amy me fit souvenir, que j'avois promis de travailler sur les Eaux Chaudes de la Ville d'Aix, lors que je fis present au public de l'Histoire de son Eglise, & comme c'est un homme auquel j'ay de tres-fortes obligations, & à qui je ne puis rien refuser, je

l'asseuray que je me disposerois à commencer tout de bon cet ouvrage; en effet quelques jours aprés je mis la main à l'œuvre, mais je ne me servis nullement des regles que ceux qui nous apprenent le discernement qu'il faut faire des Eaux minerales nous prescrivent. J'eus recours à l'experience qui seule est la regle asseurée d'un Art & qui vaut plus que le meilleur raisonnement du monde.

Ie mis des petits brins de Thin, & de Rômarin tout autour des Bains, & dans le conduit par lequel l'eau coule, qui dans quelques jours furent chargés d'une poussiere tirant sur le jaune qui secouée sur les charbons ardans prend feu comme le soufre, & qui a la couleur de sa flame, & l'odeur de sa fumée, l'experiance réussit mieux pendant un Hiver sec que pendant l'Esté.

On peut pareillement prendre de l'eau des Bains, en remplir un vase de bois de saule, la laisser pourrir jusques à ce qu'une petite peau graisseuse qui sent au bitume surnage par dessus. Si l'on prend une goutte de cette huille pour la verser sur une eau exposée au Soleil, les rayons de cet bel Astre y peignent un Arc-en-Ciel tout à fait admirable, & dont i'ose dire que les couleurs sont plus vives que celles que nous voyons dans l'air en temps de pluye.

Mais sans prendre tant de soins, que ceux qui seront incredules pour ces experiances mettent la tête dans le conduit de nos sources chaudes, & ils auront l'odorat bien bou-

ché, s'ils n'y ſentent le ſoufre & le bitume. Enfin ſi l'on diſtile nos eaux, la terre qui reſte au fond de l'Alembic, donnera un ſel comme nitreux ; ce qui reuſſit mieux ſi à la place de l'eau on prend la bouë & le limon gras qu'on y trouve, ou ſans faire tant de façon il n'y a qu'à raiſonner ſur cet effet des Eaux Chaudes de nôtre Ville, qui eſt de blanchir merveilleuſement les Toilles & les Draps. Tachons de rendre cette propoſition ſenſible.

Ceux qui font le Savon, font en premier lieu une licive avec l'eau, la chaud vive & les cendres de l'herbe Kali (nous l'appellons *ſaudo, ſalicot*, en François fleur de Chriſtal, parce que cette cendre eſt tres-propre pour faire des Verres fins) cette licive eſt ſi violente que j'ay veu lorſque j'exerçois la Medecine à Saint Chamas, Village de cette Province, qu'un petit enfant y ayant trempé par mégarde ſa main il y laiſſa la peau, comme s'il eût empoigné des charbons ardens: Et une fille du même lieu perdit l'œil gauche, dans lequel par hazard on avoit jetté une goutte de cette licive.

C'eſt de cette eau brulante qu'on nourrit (c'eſt le terme de l'art) l'huile boüillante juſques à ce qu'elle s'épaiſſiſſe & qu'elle refuſe une nouvelle licive, on continuë de cuire l'huille avec une methode ſemblable à celle dont les Appoticaires ſe ſervent lorſqu'ils travaillent à leurs emplâtres. cette cuite fait évaporer toute l'humidité, & l'huile ne retient que les ſels adoucis de la chaux vive

& du Kali que quelques uns estiment la seconde espece d'Antille de Dioscoride, & les autres l'Halymus de Pline.

J'en ay veu au bord de l'Estang de Saint Chamas de deux sortes ; la premiere est toûjours verte ; & la seconde devient un peu rouge. Ceux du Martigues Ville de ce Païs, sement cette plante le long des canaux de leurs Bourdigues ; & ceux de l'illustre Ville d'Arles au bout de leur Camargue, pour adoucir les terres que la Mer laisse en se retirant ; & que les eaux du Rhône couvrent de limon, en les inondant ; parce que cette plante attire tout le sel de la terre, & l'adoucit d'une telle maniere, qu'elle la rend propre de porter de bon paturage, & à la fin d'excelent bled.

Revenons de ce petit détour, ne perdons pas de veuë nos eaux douces pour sejourner plus long-temps sur le bord des salées, & achevons de dire que l'huile unie à ces deux sels ne fait plus qu'un seul corps, que nous disons Savon, avec lequel nous blanchissons les laines & les toilles, ce que les femmes & les Foulons pratiquent tous les jours, sans sçavoir comment cela se fait. Lorsqu'on blanchit avec du Savon, il en faut frotter le Linge ou le Drap, aprés le tremper dans l'eau ; l'huile s'attache aux saletés de ce qu'on lave, le Sel Kali fort detersif uni à l'huile par celuy de la Chaux, qui est plus doux, & detrempé par l'eau, le rendant fluide & propre à couler, pour lors il entraine l'huile, le Sel de

la Chaux & tout ce à quoy ils s'estoient attachés, & ainsi les linges & les laines restent pures & nettes.

Le Savon & nos Eaux chaudes me remettent dans la pensée d'aprendre un secret au beau sexe pour blanchir leur visage, les les mains, & les dentelles. La poudre de Soufre dont je viens de parler est propre à ces usages, & il ne faut nullement aprehender son odeur violente & desagreable; ce qui se fait par le parfum qui est toûjours meilleur que celuy dont les Neapolitains se servent fait avec le soufre, qu'ils appellent vierge qui n'est que celle de fleur de Souffre que la nature repousse d'elle mesme sur la Campagne qui est entre Naples & Puzzoli, & d'une maniere plus fine & plus étudiée que celle dont les Chimiques se servent.

Les curieux qui voudront sçavoir toutes les diverses manieres de connoistre & de separer les Eaux Mineralles, n'ont qu'à lire le sixiéme Livre d'André Libavius divisé en deux Parties: & qui porte pour titre *de judicio Aquarum Mineralium*; ou ce que George Agricola en a écrit dans son Livre *de eorum quæ effluunt è terra*.

CHAPITRE II.

Du Souffre, du Bitume, & du Sel-Nitre.

COmmançons l'Hiſtoire de nos Mineraux par celle du Soufre, & par l'autôrité du grand Pline Livre 35. Chapit. 15. qui aſſeure que ce Mineral eſt d'une merveilleuſe nature, & qu'il ſert à la religion, à la ſanté & à échaufer les Eaux. *Habet & in religionibus locum, ſentitur vis eius in aquis ferventibus*, & il remarque dans cet endroit que le ſoufre eſt un remede excellent contre la morſure des Serpens.

Pourrions-nous pas de cet effet tout admirable, donner la raiſon pourquoy les Eſcorpions qu'on trouve dans la Ville d'Aix, & dans ſon Terroir, ne ſont point venimeux, parceque les vapeurs ſoufrées de nos caves fixent & tuent le venin que ces animaux portent dans la queuë; ou que rarefians les corps de ces inſectes hideux, tout ce qui eſt de malin en eux s'evapore. Nos habitans ſanctifient leurs penſées ſur ce ſujet, & croyent que nous ſommes obligés aux prieres de Saint Maximin nôtre premier Archevêque, de cette grace, qui n'eſt qu'un pur effet

de

de la nature, c'est à dire de cette obeissante Servante si soûmise aux ordres de Dieu, qu'elle ne les a jamais trangressez depuis le commencement des Siecles.

Le Soufre est un mineral qu'on peut appeller l'huille ou la graisse de la terre épessie par une chaleur moderée; c'est un present que Dieu a fait aux hommes d'où les Grecs l'ont nommé θεῖον tout divin. Le Docte Fernel dit là dessus Livre quatriéme Chapitre troisiéme de sa Phisiologie. *Sulfur quicumque naturas metallorum perscrutantur, terræ adipem vel oleum appellant, quod moderato calore cogitur atque concrescit.* George Agricola est du mesme sentiment duquel toutesfois il s'explique en d'autres termes. *Sulfur est pinguedo terræ quam vis caloris ex ipsa expressit.*

En voila assez pour un Abregé; les curieux qui en voudront aprendre davantage consulteront l'Autheur que ie viens de citer. Et s'ils y veulent ajoûter Albert le Grand Livre quatriéme des Mineraux, Chapitre premier, & Bernard Cæsius Iesuite, ils s'en instruiront abondemment. J'ajoûte par ocasion que les Chimiques croyent que le Soufre est le pere des Mineraux, & que le Mercure en est la mere; ne voila pas un beau mariage pour engendrer des enfans si durs; & si peu traitables qui font tous les desordres & tous les meurtres de la terre.

Il y a plusieurs sortes de souffre que ie passe, & qu'on peut voir chez les Autheurs qui en parlent. Les qualitez de ce mineral, sont

d'estre chaud & sec au troisiéme degré; ceux qui l'ont porté jusques au quatrieme, ne l'ont pas connu ; car il seroit un venin tres-dangereux, & nous n'oserions le donner à nos malades. Les vertus du souffre sont admirables, mais je ne m'arresteray point à les décrire; car si ceux qui liront cet Ouvrage ne pratiquent pas la Medecine, ils n'ont que faire de les sçavoir ; & ceux qui l'exercent en sçavent autant ou plus que moy, pour les avoir remarquées dans Pline, Dioscoride, & dans les Modernes, parmy lesquels le seul Fernel nous doit suffire.

Le souffre, dit-il, échauffe, il attire du centre à la circonference, il dissipe & nétoye. Estant mêlé avec la salive, ou avec vieille huille, ou miel, ou urine, il est propre contre la morsure des Serpens; & si l'on en fait un onguent avec la Therebentine il guerit la gàle, & les diverses sortes de lepres. *Sulfur calefacit, trahit à profundo, discutit, tergit, saliva, vel lotio, vel vetere oleo, vel melle subactum ictibus venenatis prodest, psoras, lichenes, lepras cum terebinthina tergendo, & dissipando persanat.*

Tout suc gras & huileux qui sort de la terre, & qu'on trouve parmy les eaux, est ce qu'on appelle Bitume; c'est un mineral fort approchant du souffre, qui prend facilement feu, & que les Naturalistes considerent de plusieurs especes; mais comme nous n'en avons dans nos eaux que d'une seule sorte, c'est aussi d'elle seule que je pretens de parler: & que les Grecs nomment ἄσφαλτον, qui signifie

aussi ce fameux Lac de Iudée, qui est la memoire eternelle de l'epouvantable châtiment des Sodomites ; & qu'on appelle aujourd'huy Mer-morte.

La couleur de ce Bitume est noire & éclatante, & lorsque Galien en parle, il dit que le Bitume est une de ces choses qu'on trouve dans la Mer, ou dans une eau approchante de ses qualitez ; & je diray en passant que Galien n'a pas parlé de toutes les especes de Bitume qu'il n'a pas connuës, mais seulement de celle de la Judée, à laquelle le Bitume mêlé à nos eaux chaudes a du raport. Le Bitume du Lac de la Judée, surnage comme l'écume sur l'eau ; mais dés qu'il en est dehors, il devient plus dur que la poix, on le ramasse sur les eaux. Pline, *Lib. 35. cap 15.* veut qu'il soit resté insensiblement sur le bord, & proche la terre ; il ajoûte, qu'il s'attache aux Rozeaux où on le prend.

George Agricola s'est trompé ce me semble, lors qu'il dit que les oyseaux qui nagent sur la Mer morte, le cueillent avec leurs aîles : car les Autheurs qui ont écrit du Lac de Iudée nous asfûrent, que nul poisson, ni nul oyseau n'y peuvent vivre, & j'ay leu en quelque part, que c'est par cette raison, & parce qu'il n'est jamais agité par les vents qu'on l'appelle Mer-morte.

Nous pouvons dire que le Bitume est un grand interessé qui n'agit que par luy même ; car ne pouvant sortir de la terre à cause de sa viscosité & pesanteur ; il emprunte le

secours des eaux qui le poussent, mais elles ne moderent nullement sa chaleur, & sa secheresse, que Galien & Avicenne ont portés jusques au troisiéme degré, comme parlent les Medecins, qui distinguent les qualitez des choses par quatre dégrés, & les Philosophes par huit : Toutefois Galien est fort irresolu dans ses sentimens ; car tantôt il le fait tres-chaud, & tantôt il ne veut pas qu'il passe le second degré de chaleur & de secheresse ; ce que plusieurs tant Anciens que Modernes ont fortement étably à son exemple.

Il me reste à parler du Nitre, qui abonde le plus dans nos eaux, & qui est un sel qui prend son nom d'une Province d'Egypte, d'où autrefois on l'apportoit : quelques-uns disent que c'est de sa qualité qui est de purger & de nettoyer les draps, & pretendent de le prouver par un mot Grec, d'où ils tirent son ethimologie, παρὰ τὸ νίζειν ἢ νιπτειν.

Laissons tous ces rechercheurs de noms, & toutes les questions qu'on peut faire sur ce mineral ; toutefois n'oublions pas de dire que le Nitre est un sel fort semblable à celuy de la mer, à la seule difference qu'il est plus amer, & beaucoup plus astringent, plus chaud & plus subtil ; son temperemment aussi est d'être chaud & sec jusques au commancement du troisiéme degré. Pline *lib.* 31. *c.* 10. Dioscoride *lib.* 5. *c.* 8. & George Agricola *c* 84 sont les Autheurs chez qui j'envoy mes Lecteurs pour s'éclaircir de toutes les questions qu'on fait sur ce mineral.

CHAPITRE III.

Des vertus de nos Eaux Minerales.

LEs Eaux Minerales estoient fort peu en usage parmy les Anciens, à peine en trouve-t'on un bon témoignage chez Hippocrate, il n'en écrit qu'en general dans son Livre de l'Air, des eaux, & des lieux où il les défend pour le boire ordinaire. Dans son second de la Diete, il nous dit que le bain d'eau salée échauffe & desseche, (quoy que à proprement parler, elle ne doive pas estre comprise dans l'ordre des Eaux Minerales;) & enfin dans le cinquiéme des maladies vulgaires, *Malade IX.* il raconte l'Histoire de cet Athenien qui fut attaqué d'une demengeaison par tout le corps, qui luy rendit la peau si peu traitable, & si épaisse qu'on ne la pouvoit prendre par aucun endroit. Ce malade fut à Melo par l'avis des Medecins, où s'éstant baigné dans les eaux souffrées, il en revint guery de ses incommoditez, mais il tomba dans l'hydropisie, dont il mourut.

Galien qui n'a iamais laissé passer la moindre occasion de parler des remedes simples, & des composés, n'a jamais fait aussi un discours tout entier des eaux minerales, luy qui fait des Chapitres bien longs & quelquesfois

bien ennuyans des choses de moindre importance, sans doute qu'il en a usé de la sorte, parce qu'elles étoient fort rares dans sa Patrie, comme il nous en assure dans le sixiéme de la santé, *ch.9.*

Mais que nous importe-t-il de sçavoir si Hippocrate & Galien, ou les autres Medecins ont connu les eaux minerales, comme si la raison & l'experience de tant de siecles, n'avoient pas assez de force, & assez d'autorité pour nous persuader de leur usage, sans avoir besoin du credit des Anciens. N'est-il pas vray que les Medecins Grecs disent que pour conserver la santé, il faut se servir de ces quatre choses, qu'ils distinguent par ces quatre termes : *προσφερόμενα, κενούμενα, ποιούμενα, καὶ ἔξωθεν προσπίπτοντα.* Les Doctes voyent sans peine que les Bains sont compris dans ces dernieres paroles ; puis qu'ils sont dans l'ordre des choses qui viennent du dehors ; c'est pourquoy sans nous arrester à tant de recherches, commançons à declarer les vertus de nos Eaux chaudes.

Elles sont plus propres pour le Bain que pour boire, car le Soufre lache souvent l'estomach, & le renverse. Le Bitume remplit la tête de vapeurs, ce qui pourtant n'est pas à apprehender beaucoup à nos Eaux, dans lesquelles le Sel-Nitre abonde, qui le fait passer promptement par les vrines ou par les seles. Les autres Mineraux, comme encore celuy cy n'y sont melez que par leurs

esprits, ou parties les plus subtiles, c'est la raison pour laquelle nos Eaux ne sejournent pas long-temps dans les entrailles, car elles sont penetrantes & rares, ce qu'on peut remarquer tous les jours par l'usage auquel nous nous en servons, qui est d'y faire cuire les legumes, afin qu'ils devienent plus mols, de plus facile digestion, & qu'ils fassent moins de peine à l'estomach.

Il faut s'abstenir de l'usage de nos Bains, lors d'une maladie, qui provient d'une intemperie chaude de tout le corps, ou de quelqu'une de ses parties. Galien *Lib 1. à Glau. c. 9.* a remarqué que le simple Bain d'eau chaude fit tomber un malade atteint de la fiévre tierce dans une si grande secheresse qu'il mourut tabide : & il nous asfûre dans un autre endroit que les eaux dans lesquelles on trouve du Souffre, du Bitume & du Sel-Nitre sont nuisibles à ceux qui sont attaqués de quelque fiévre causée de pourriture. J'ay leu en quelque part dans le même écrivain qu'on ne doit point laver les tétes chaudes avec des eaux semblables aux nostres. Mais bien en fomanter les estomachs debiles, ce qu'il faut entendre à l'égard de ceux qu'une intemperie froide afoiblit.

Nos eaux sont meilleures à boire que celles de Digne dans la haute Provence, parce qu'elles sont moins bitumineuses & moins souffrées ; elles sont dans l'ordre de ces remedes que nous appellons purgatifs universels ; toutefois ce qui est de plus admirable en el-

les, c'est que leurs effets paroissent miraculeux contre les palpitations du cœur, & contre ces vapeurs qui se glissans entre deux peaux y causent divers mouvemens. Elles ne sont pas moins utiles lors qu'on les boit, contre les convulsions & contre les goutes, grampes.

Il y a bien des gens qui souffrent de ces horribles douleurs causées par une vapeur noire, qui s'elevant de la rate penetre la chair des muscles, les fait enfler & les endurcit pour un temps, perce les nerfs & leur cause des mouvements convulsifs, donne quelque fois dans le cœur pour y mettre le desordre, & pour causer un dereglement universel dans les veines par des mouvemens irreguliers, & par un pouls intermitant, l'unique soulagement & le plus assuré remede à tant de maux, ne sont autre que nos Eaux, & leurs semblables prises avec methode.

Hippocrate nous aprend que les serositez d'un sang melancolique, & tout ce qui en provient acquierent en se corrompant, un venin plus dangereux qu'aucun poison ; si doncques ses serositez accompagnent ces vapeurs grossieres & malignes, & qu'elles y soient en qualité, elles causent en pareilles rencontres, la mort en étouffant les esprits vitaux, car il y a une tres-grande communication de la rate au cœur, par les arteres. Que si ces vapeurs montent jusques au cerveau, elles y engendrent cette effroyable maladie de l'Epilepsie,

qu'Hypocrate, ce me semble appele quelque part, maladie de melancholie, & pour lors en la traitant, on doit avoir un tres-grand soin de la rate, aquoy nos Eaux sont tres-propres soit qu'elles soient bues, soit qu'on s'en fomante, ou qu'on s'y baigne, ce qu'on peut aussi dire de cette maladie qui est à la mode, s'il m'est permis d'user de ce terme; & qu'on appelle à Paris & par toute la France le mal des vapeurs, car il est vray de l'asseurer que Dieu tout bon envers le Genre humain, n'a point fait de remede meilleur pour les maladies du bas ventre que celuy des Eaux Minerales, lesquelles sont toûjours d'un secours plus asseuré que toutes ces boites de parfun qu'on envoit querir à Rome, elles ne peuvent que fortifier le cerveau, mais jamais chasser les vapeurs qui l'infectent.

Pour donner quelque idée de la maniere que cela se fait, il sera bon de se ressouvenir, que nous avons dit qu'il y a du Nitre dans nos Eaux, & qu'il y étoit mêlé par ses esprits, qui etants plus actifs que ceux du sel commun, operent avec plus de force, penetrent avec plus de promptitude les parties internes comme le foye, la rate, & celle que les Medecins appellent *Pancreas*; c'est à dire toutes chairs, dans laquelle nos Novateurs établissent la cause de presque tous nos maux, & dans laquelle aussi ils trouvent ce suc qu'ils noment Pancreatique, qui comme un levain universel fait toutes les fermations necessaires pour nourrir les parties du corps, & pour conserver la vie.

Ce sel Nitre encores une fois débouche les conduits, netoye les embarras des veines jusques des moindres, rarefie les vapeurs malignes, tempere ce suc pancratique, l'adoucit, & le regle; lave cét endroit du corps dans lequel s'engendre l'animal le plus fier qu'enfante la nature, fait concevoir les femmes, pourveu qu'elles n'ayent de ces mauvaises conformations telles que les décrit nôtre Hyppocrate. *De natura muliebri.*

C'est un grand secours que celuy de nos eaux pour les femmes qui sont sujetes à faire de Fausses-couches : car le Souffre desseche, le Bitume fortifie, & le Nitre apporte la fecondité. Les Naturalistes remarquent que les femmes d'Egypte, sont extraordinairement fecondes, quoy que dans un climat fort chaud, par la raison qu'elles boivent de l'eau du Nil, qui est fort nitreuse. Ce mineral que nous avons si souvent appellé Nitre, rend nos eaux excellentes pour diverses maladies des yeux; car l'on observe tous les jours que ceux qui sont occupez à tirer le Nitre de la terre, ne sont point sujets aux fluxions, sur les yeux.

Les hydropiques, lors que leur mal n'est pas causé par une secheresse du foye, & ceux qui grossissent trouveront du soulagement dans nos eaux de quelque façon qu'ils les considerent; car elles provoquent les urines, Ceux du Pied-mont & ceux des Pyrenees venoient autrefois les boire, pour guerir du Goitre & des Ecrouëlles : Elles poussent le

fable, & par ce moyen elles empêchent la generation de la pierre, ou dans les reins, ou dans la vessie; fortifient les nerfs; elles donnent un tres grand soulagement à ceux qui sont durs d'oreilles, & en détergent le pus qui s'y amasse.

Le Souffre rend nos eaux diaphoretiques, c'est un terme de l'Ecole, qui signifie faire sortir les humeurs par les sueurs: Ce mineral est aussi la cause principale qu'elles appaisent les coliques, à la reserve de celle qu'une inflâmation dans les reins pût causer; car en ce cas & semblables il faut s'en abstenir. C'est un grand remede que les eaux de nos Sources chaudes pour guerir les fluxions froides qui tombent sur les nerfs.

Il y a quelques années qu'un manœuvre servant les Massons qui travailloient à reparer la cave des bains de l'Observance, fut attaqué d'une si grande foiblesse à un bras qu'il ne pouvoit nullement s'en servir, il eut la patience pendant quinze jours de tremper son bras dans l'eau une heure durant, & il fut guery, ce qui arriva pendant les plus grandes rigueurs de l'Hyver. Les Maladies que l'Ecole appelle *Subcutanées* & *Ædemateuses*, les femmes sujetes aux flux blancs, aux douleurs de la mere qui proviennent des vents, ou des humeurs froides qui causent la sterilité, en sont preservées & gueries par le moyen de nos eaux.

Il est vray que le Bitume nuit à la tête, & étourdit un peu les sens, c'est toute l'objec-

tion qu'on me pourroit faire pour détruire l'usage de nos eaux, à quoy je repons que ce mineral n'y étant mêlé que par ses parties les plus subtiles, il n'en faut pas apprehender de fâcheux accidens; ceux qui auront le cerveau foible pourront s'abstenir de boire nos eaux, & se contenter de se faire laver la tête; car par ce moyen ils remedieront à leurs maux, & à leurs migraines sans danger. Enfin outre que les eaux bitumineuses participent aux qualitez que nous avons remarquées dans le Souffre, elles amolissent les parties endurcies.

CHAPITRE IIII.

Quelle des deux Eaux est la meilleure, ou celle des bains de l'Observance, ou celle de la Fontaine des Bagniés?

CETTE Question fut agitée au commancement de ce siecle, lors qu'un étranger Pied-Montois qu'on appelloit le Sieur de Castelmont Medecin Spagirique vint habiter en cette Ville, & comme la nouveauté, plait toûjours, celuy-cy s'acredita parmy la populace, & même parmy quelques Advocats, le sçavoir desquels luy servit beau-

coup pour composer de petits libelles, dont les pages entieres ne sont remplies, que d'injures, & d'invectives dépourveües de bonnes raisons, & farcies des loüanges de la Chimie & de Paracelse, ce qui ne faisoit point la question.

Le nouveau venu fut accredité dans fort peu de temps, & ceux qui pour lors gouvernoient la Ville, luy confierent le soin de separer les Eaux chaudes d'avec les froides, & comme il faisoit acroire que l'eau de la fontaine des Bagniez estoit la meilleure, ce fut par cet endroit qu'il tacha de venir about de son dessein; mais il y reussit si mal qu'aprés quelque mois de travail, il fut contraint de l'abandonner.

Castelmont assuroit que nos Eaux estoient capables de guerir toutes les maladies desquelles il faisoit le denombrement, mais en mesme temps il faisoit paroistre le peu d'experiance qu'il avoit dans la medecine, sur tout lors qu'il dit que le Bain de nos Eaux chaudes peut guerir la fievre tierce, & la fievre ethique; outre que cette proposition choque la raison, & le bon sens, il n'y a qu'à dire qu'un remede qui échaufe & desseche ne peut pas guerir une maladie dont la nature ne consiste qu'en un excez de chaleur & de secheresse. Il assure ensuite que nos Eaux sont salutaires pour toutes nos douleurs des reins; mais si ces maux proviennent de l'inflamation de la partie, comment pourront-elles y apporter le remede necessaire?

Nous avions deux grands Medecins, du temps que Castelmont dogmatisoit dans la Ville d'Aix, l'un & l'autre Professeurs Royaux dans l'Université dont les sçavans écrits qu'ils ont laissez à la posterité font les éloges. Le premier s'appelloit Iacques Fontaine, & le second Antoine Merindol; celuy-là estoit d'une humeur un peu revesche & melancolique, ce que ses piquans écrits contre Castelmont font assez paroître; & celuy-cy estoit affable, doux, honneste, bien fait de sa personne & de son esprit, & en un mot un Medecin de cœur, aussi avoit il l'honneur de servir par quartier Louys XIII. Roy de France.

Ces deux sçavans hommes furent comme forcés d'entrer en dispute contre Castelmont pour reprimer son insolence, & la liberté qu'il se donnoit de mepriser l'ancienne Medecine. Fontaine le pressa de prés, & Merindol fit voir son peu de sçavoir, & ses erreurs grossieres dans l'Apologie qu'il fit en faveur des Bains de l'Observance, dont Castelmont pretendoit d'obscurcir la reputation.

Pour declarer avec sincerité ce que j'en pense, je dis d'abord que Merindol & Castelmont ont disconvenu plûtôt, ce me semble, par une pique d'honneur, que pour l'amour de la verité; car celuy-là veut que les eaux des bains l'emportent pour toutes sortes d'usages par-dessus celles des Bagniez: & celuy-cy, au contraire, prefere en toutes ma-

nieres celles-cy à celles-là.

Il faut sans doute apporter quelque temperemment à leur dispute, & user de quelque distinction, & il faut dire que l'eau des Bains est d'un meilleur usage pour s'y laver, parce qu'elle est plus chaude & plus penetrante; & que celle de la Fontaine est la meilleure à boire, d'autant qu'elle est plus temperée; car il y a moins de Bitume, & davantage de Sel-nitre.

Merindol a crû qu'il y avoit de l'Alun dans nos eaux; je l'ay dit aussi dans mon Histoire de la Ville d'Aix, lorsque j'ay parlé en passant des Bains; mais l'experience m'a fait voir, & les Teinturiers m'ont apris, que si nos eaux estoient Alumineuses elles leur seroient inutiles pour certaines couleurs que l'Alun altere & détruit comme celle du gris-de-lin.

Quant à Castelmont qui vouloit bâtir de nouveaux Bains dans le quartier de la Boucherie où est la Fontaine des Bagniés, il cherchoit plûtôt à remplir sa bourse par la longuer & la difficulté du travail, qu'à vuider & purifier nos Eaux, il faut âvouër que ce Docteur Spargirique estoit peu versé aux preceptes que Vitruve a donnés pour la bastisse de semblables lieux.

La pureté de l'air qui est la principale cause de la bonne santé est toûjours plus grande du côté de l'Observance que de la boucherie, où les ordures & les saletés du lieu l'infectent; la situation en est plus commode

& plus avantageuse. Il y a long-temps que Constantion Livre 2. Chapitre 2. dans son traité de l'Agriculture a decidé la question lors qu'il dit, *at vero balnea vice versa facere oportet, non ut ad Boream & Septentrionem aspectum vertant, sed ad occasum Hybernum, aut ad Meridiem, sint autem hæc ampla & purum aërem suscipientia, etenim sterquiliniis, & cœno fatentibus locis in vicinia existentibus, purus aër non ingreditur.*

Si le zele de la santé publique échauffoit tant soit peu le cœur & la volonté de mes Citoyens, nous trouverions de moyens de bâtir à peu de frais des Bains au large, & de les rendre plus Chauds qu'ils ne sont; ce qui est bien plus facile de faire aux étuves qu'à la fontaine des Bagniés, où à mon avis on ne pourra peut-être jamais reussir, non seulement parce qu'il faut vaincre des difficultez presque insurmontables, mais aussi parce qu'il faudroit détruire plusieurs maisons, & ruiner plusieurs caves en separant les Eaux froides d'avec les chaudes. Au contraire il n'y a rien de si aisé que de reparer ceux de l'Observance, en se servant de ce large vuide où les femmes lavent, & en abatant la maison qui tourne du costé des murailles de la Ville, mais la saison est si mauvaise & les deniers publics si épuisés que tout ce que nous pouvons faire, c'est de soûhaiter que nos neveux soient plus heureux que nous, & qu'ils puissent mettre en pratique ce que j'écrits. Je me console dans cette esperance du

du déplaisir que je reçois de ne pouvoir faire cet ouvrage si avantageux pour nos habitans, & pour nos voisins.

CHAPITRE V.

Du temps dans lequel on peut vser des Eaux Minerales.

ON ne reçoit aujourd'huy que de fort petits avantages des Eaux Minerales, ce remede si salutaire est pres-que inutile dans nos jours à cause du peu de soin que nous aportons lors qu'il s'en faut servir ; on neglige bien des choses qu'il faudroit observer avec exactitude avant que de les boire, & avant que de s'y baigner, & il y a tant de choses à faire qu'à peine trouve-t-on des malades qui s'y veüillent assujetir.

L'une des principales circonstances, est de considerer les Saisons de l'année, les parties du jour, l'âge, le temperement de ceux qui s'en doivent servir, les maux dont ils sont affligez, & enfin il est de la derniere necessité de consulter les Astres & les vents; soit pour sçavoir si les Eaux seront profitables on non ; soit pour apprendre aussi en quels jours il faut commencer, ou finir de les prendre.

Je ne pretens pas raisonner sur les mouve-

mens des Cieux, pour faire des predictions; mais ie diray seulement, qu'on ne doute plus que ces Globes Celestes n'agissent puissemment sur tous les corps sublunaires par leurs mouvemens, par leur lumiere, & par des secretes influances, c'est à dire par les causes qui marquent nostre ignorance, que les Eaux ne soient soûmises à leur empire, & que laplus part de leurs mouvemens ne dépendent de ceux de la Lune, J'ose doncques avancer qu'on ne peut se passer d'étudier serieusement, les divers regards, & les diverses oppositions de ce luminaire qui preside à la nuit, & qui en rend les tenebres moins facheuses & moins incommodes.

Ce fondement établi comme incontestable; je dis que ceux qui veulent se servir des Bains par la seule necessité de netoyer la peau, & laver le corps, il leur suffit de prendre garde aux jours que la Lune se trouvera dans les Signes des Poissons, ou de la Balance, & qu'elle sera favorablement regardée par Venus. Que s'il faut user du Bain pour recouvrer la santé, il est absolument necessaire de prendre de plus iustes mesures.

Lors qu'on veut dessecher les humeurs qui abondent & nuisent; on doit choisir le temps que la Lune est dans un Signe tout de feu, & sous l'aspect du Soleil, ou de Mars; au contraire si l'on veut humecter un corps qui se desseche on choisira les jours de la conjonction de la Lune, avec les Signes humides, & les aspects de Iupiter, ou de Mer-

cure, & generalement il fera bon de ſçavoir que la Lune parmi les Signes Terreſtres, & enviſagée par Mars, ou par Saturne, n'a que des influances malignes pour ceux qui veulent prendre les Bains.

Les Saiſons ne ſont pas d'une moindre conſideration, nous experimentons qu'elles alterent nos corps, diſons doncques que l'Hiver n'eſt nullement propre pour prendre les Bains, ni pour boire les Eaux Minerales; d'autant que les humeurs qui incommodent la ſanté ſont trop concentrées dans le corps pour en eſtre tirées par les ſueurs, elles ſont auſſi trop epeſſes, trop gluantes, & moins capables d'eſtre fonduées; outre que les Bains ouvrant les portes donne un plus facile accez à l'air, & au froid, de penetrer, ce qui eſt toûjours accompagné d'un danger évident qui pût incomoder les parties internes.

L'Eſté au contraire eſt fort propre pour uſer des Eaux, ce qui toutefois merite d'eſtre expliqué, & de dire qu'on n'y doit pas comprendre cette partie de la Saiſon, pendant laquelle la canicule roule ſur nos têtes, car nos corps en ce temps là ſont trop chauds & trop ſecs; les Eaux Minerales comme les noſtres échaufent & deſſechent, & par ainſi elles augmenteroient ces diſpoſitions malfaiſantes, & causeroient la fievre, puiſque les humeurs ſont comme recuites dans nos corps par l'ardeur de la Saiſon. Que s'il arrive que l'Eſté ſoit grandement tempe-

ré, pour lors on pourra prendre les Eaux.

La meilleure des Soisons est celle du Printemps, & de sa partie qui avoisine l'Esté; car si un Medecin par l'aveu universel des Sages n'est rien plus qu'un agent fidelle de la nature, il doit non seulement suivre & seconder ses mouvemens, mais de plus les aider autant qu'il luy est possible, & s'il est vray de dire que dans la belle Saison les humeurs commancent à sortir en dehors, il sera aussi vray d'assurer que le Medecin doit tacher de faire la mesme chose par ses remedes.

Ie pourrois apporter mille raisons puisées dans la Doctrine d'Hippocrate, de Galien, & des meilleurs & premiers Maistres de nôtre Art, si ce que je viens d'établir avoit besoin de preuves, il me faut passer à l'Automne, en disant que dans son commencement elle est encores propre pour prendre les Eaux & qu'en cette rencontre ce n'est pas les jours, & les mois qu'il faut tant seulement observer, mais qu'il faut aussi y adjoûter le temperement de l'air.

Les vents ne sont pas de moindre considération n'y a negliger ces grands Balays qui netoyent les Cieux, & purgent l'air de ses malignitez, quelque fois aussi ils les infectent, ils predisent avec les pluyes l'utilité, ou l'inutilité des Bains. Il faut éviter d'aller à la Riviere lors qu'ils soufflent, & il ne faut pas se baigner qu'aprés que les vapeurs élevées pendant la nuit, & qui troublent

l'air sont dissipées.

Si l'année est divisée en quatre Saisons, les jours ont pareillement quatre parties, celle du Matin, du Midy, du Soir, & de la Nuit: De ces quatre on ne peut raisonnablement choisir que le Matin ou le Soir, & celuy là est toûjours meilleur que celuy-cy. J'entens par le Matin deux heures plus ou moins, d'aprés que le Soleil a purgé l'air de toutes les mauvaises vapeurs de la Nuit. Car outre que les forces ont esté reparées par le sommeil, la digestion est achévée, & le ventre a vuidé ses excremens.

L'âge, le sexe, le temperemment du malade, & la cause de son mal sont des circonstances toutes particulieres, & qu'il ne faut nullement negliger. Les enfans jusques à ce qu'ils ayent atteint neuf ou dix ans ne sont pas assez robustes, non plus que les Vieillards, pour souffrir les Eaux Minerales, les femmes moins que les hommes. Et en un mot que le Medecin qui conseille l'usage des Eaux Minerales, fasse de serieuses reflexions, non seulement sur le temperemment, l'âge & le sexe comme nous venons de dire, mais encores sur l'habitude du corps, sur les forces du malade, sur la coûtume du Païs, & sur d'autres choses qu'un écrivain ne peut pas prevoir, & qui dépendent du bon sens de ceux qui conduisent les malades.

Lors que je prenois les bains à la Riviere plûtôt pour le plaisir que pour la necessité, & qu'au sortir de l'eau nous trouvions la table

couverte, l'on me faisoit en ce temps deux questions, La premiere si l'on pouvoit souper au sortir du Bain : La seconde s'il y faloit demeurer en repos & sans s'y mouvoir, & il me souvient d'avoir trouvé une personne si scrupuleuse, s'il m'est permis d'user de ce terme, qu'elle ne vouloit pas rire ni dire une seule parolle.

Je répons à la premiere, n'agissant plus en homme de plaisir, mais en Medecin, qu'on ne doit nullement soupper au sortir du Bain, mais attendre pour le moins l'espace d'une heure, pour eviter les cruditez de l'estomach; car le Bain attire la chaleur en dehors, & le manger en dedans, si bien qu'il se fait deux mouvemens contraires immediatement l'un aprés l'autre, par lesquels la nature souffre toûjours quelque violance, & l'estomach s'affoiblit.

Pour la seconde je dis que ceux qui vont à la Riviere, & qui se plongeans dans l'eau ressentent quelques frissons, doivent dis-je faire quelques petits mouvements aprés lesquels ils peuvent se tenir en repos; & qui doute qu'on ne puisse rire & parler dans le bain le tout avec moderation? dans le Bain d'Eaux chaudes il y faut estre en repos, & par tout l'honnête conversation n'est point defenduë, mais il ne sera que mieux d'eviter celle des femmes : car quelle folie, ou quelle fureur de se mettre au hazard de perdre la vie de l'Ame lors qu'on travaille à établir la santé du corps, & d'allumer la

concupiſcence de la chair, lors qu'on veut rafraîchir le ſang dans les veines?

CHAPITRE VI.

De pluſieurs choſes qu'il faut obſerver en prenant les Eaux Minerales.

L'Ordre eſt ſans doute la plus belle choſe du Monde ; Dieu qui en eſt le Principe & l'Autheur, l'a ſi fortement imprimé dans la Nature, qu'elle ſouffre d'étranges convulſions, s'il m'eſt permis d'uſer de ce terme, quand elle ne le peut garder : Mais, choſe étrange ! le deſordre le plus ſouvent ne ſe trouve que parmy les Hommes, qui ſelon leurs divers caprices, font preceder ce qui devroit ſuivre, & mettent dans le dernier rang ce qui devroit tenir le premier lieu.

Doncques, pour ne tomber dans de ſemblables manquemens, & pour éviter bien de fautes qu'on commet pendant l'uſage des Eaux Minerales; je preſcriray quelques regles à obſerver avant que les prendre, pendant le temps qu'on les prend, & aprés s'en être ſervy : Commançons par le Bain.

Premierement, le Malade qui vient de bien loin aux Bains, doit être quelques jours en repos avant que de les prendre,

plus ou moins selon l'éloignement du lieu d'où il est parti, & selon la façon d'y être venu, ou en Carrosse, ou en Litiere, ou autrement.

II. Lors qu'il est arrivé il doit prendre l'avis des Medecins du lieu; que s'ils trouvent à propos de les purger, ou de prendre quelques lavemens, il doit suivre leur conseil.

III. On demande, si lors qu'un Malade a besoin de boire les Eaux & de s'y baigner, par quel endroit doit il commancer?

Les Autheurs sont partagez dans leurs sentimens sur cette question, les uns disent, qu'il faut boire & entrer en même temps dans les Bains; les autres qu'il faut attendre de se baigner quelques heures aprés avoir beu. L'on en trouve qui font boire leurs Malades de grand matin & les baignent sur le soir: Ceux qui veulent paroître les plus raisonnables boivent les Eaux pendant un jour & se baignent l'autre: Et tous convienent en ce qu'ils font preceder le boite au bain.

Nôtre sentiment est de dire que les premiers commettent une grande injustice envers la nature, à laquelle ils font cette violence que de la vouloir obliger en même temps à deux mouvemens bien contraires. Boire les Eaux minerales purge les humeurs qui se rencontrent dans les premieres voyes, & attire les plus éloignées, ce que l'Ecole appelle de la circonferance au centre: mais les Bains en ouvrant les pores font passer les humeurs de celuy-cy par celle-là.

Il femble que les feconds font plus raifonnables, mais ils manquent en ce que dans un méme matin ils ordonnent (quoy qu'avec quelque intervale de temps) deux remedes purgatifs qui agiffent par des moyens oppofez. Ceux qui boivent le matin & fe baignent le foir, comme ceux auffi qui pendant quelques jours fe fervent du boire, qu'ils interrompent pour fe fervir du Bain, & les uns & les autres ne pratiquent point une bonne methode; car outre que les Eaux du matin n'ont point encores paffé, ils troublent l'ordre que la nature a commencé; par exemple, de purger les humeurs par en bas; & l'obligent à prendre une autre route, & de les pouffer à la fuperficie du corps.

Les Medicamens font des hôtes affez fâcheux d'eux-mêmes, fans obliger un pauvre Malade de les fouffrir dans toutes leurs façons d'agir; fi bien qu'il fe faut ranger du party de ceux, comme le plus afsûré, qui ordonnent le Bain aprés avoir finy l'ufage du boire; car les Eaux Minerales font trois effets: Elles preparent les humeurs, elles les purgent & elles fortifient les parties du corps; & comme il n'y a prefque point de maladie interne, ou externe qui ne foit caufée ou fomentée par le dereglement des humeurs, il eft aifé de conclurre qu'il faut que le boire precede le Bain, puifqu'il évacuë avec plus de facilité les humeurs dereglées, ou les prepare pour fortir par les pores de la peau; & difpofe tout le corps à recevoir avec un plus

grand avantage les effets bien faisans des Bains qui en bien de rencontres ne doivent estre considerez que comme des remedes topiques.

Nous avons déja dit que Galien compte les Bains parmy les purgatifs universels, ce qui est fort veritable dans un sens ; mais la bonne pratique demande d'avoir preparé les humeurs, avant que de penser de les faire sortir par le cuir, hors que quelque accident pressant nous oblige à changer de methode : Par exemple, lors que la douleur afflige extraordinairement quelque membre du corps, en ce cas & semblables, il faut soûlager la douleur si on peut avant que de pourvoir à la cause de ce cruel symptome. Et aussi lors que quelque partie du corps est affoiblie par une playe, ou par une tumeur, ou par quelque contusion ou rupture, il faut commancer par la fortifier en la baignant, si toutefois quelque cause interne entretient la foiblesse, il l'a faut surmonter par le boire.

IV. Pendant combien de jours peut-on prendre les Bains ? Je ne pense pas qu'on puisse rien déterminer là-dessus, cela dépend du Medecin ordinaire, aprés qu'il aura fait des serieuses reflexions, sur la nature de la maladie qui l'oblige d'envoyer aux Bains son Malade, & du Medecin du lieu qui verra les accidens qui survienent aux gens qui les prenent. Je diray en gros, que si aprés quelques jours on ne s'aperçoit

d'aucun amandement, & qu'au contraire on sente diminuër les forces, en ce cas il faut quiter les Bains, au contraire les continuër si les forces subsistent & le mal diminuë.

V. Faut-il se baigner une ou deux fois le jour ? Si le temps presse pour le Malade, s'il est robuste & vigoureux, il peut entrer au Bain deux fois le jour; mais il faut soigneusement observer que le sejour dans le Bain du soir doit être de la moitié plus court que celuy du matin ; parce que le corps est déja échauffé & lassé.

VI. Combien de temps peut-on demeurer dans le Bain? Tout autant que les forces le permettent, que la maladie le requiert, & qu'on y demeure sans inquietude : L'on en donne quelques regles. Il y a des Autheurs qui disent, qu'il faut sortir du Bain, lors que les doigts des mains & des pieds commancent à se rider ; car pour lors, à ce qu'ils nous en asseurent avec Galien, (*Liv. 1. des Med. simpl. c. 8.*) les mauvaises humeurs qui estoient sous la peau sont sorties. J'ay experimenté que ces rides des bouts des doigts se remplissent de nouveau ; car l'eau du Bain prend la place des humeurs qui estoient sorties : Si doncques on veut dessecher un corps il ne faut pas attendre que ce que je viens de dire soit arrivé, au contraire si l'on pretend de l'humecter, il le faut attendre. Quelques Autheurs donnent une autre marque, c'est lors que la sueur commence

de moüiller le front : car pour lors à ce qu'ils croyent, les humeurs commencent à estre attirees du centre à la circonferance.

VII. Peut-on ordonner nos Bains à une femme grosse ? Ie répons que non ; parceque nos eaux sont apperitives, provoquent les ordinaires, & lâchent le ventre : Mes negations sont fondées sur Hipocrate *Aphorisme* 34. *sec*. 5. *& aph*. 27. *sec*. 7. Avicenne ajoûte que c'est un crime de baigner une femme enceinte, il a raison ; car le bain affoiblit & lâche les ligamens qui tiennent l'enfant attaché à la matrice.

VIII. Quand au boire les eaux, il sera bon de faire d'abord cette reflexion, que bien des choses que j'ay dit des Bains peuvent estre appliquees au boire, sur lequel on demande combien de jours peut-on le continuër? La réponse faite cy-dessus Art. IV. peut servir, en y ajoûtant, que si le Malade rend les eaux aussi claires qu'il les prend, il doit discontinuër : Ce precepte toutefois n'est pas toûjours infaillible. Il arrive souvent que le second ou troisiéme jour on les rend comme on les a beües : Il faut apporter quelque éclaircissement à ce que nous écrivons, & dire que lors qu'on use des Eaux Minerales pour purger, le Malade les doit abandonner au cas proposé, au contraire si on les prend pour temperer, ou pour fortifier quelque partie, il ne faut pas cesser d'en prendre à moins qu'on en sente une incommodité tres-considerable.

IX. Quelle quantité d'eau peut-on boire?

Il n'y a pas nation dans le monde qui fasse une plus grande largesse des Eaux minerales que l'Italienne ; un de ses écrivains nommé Mengus ne les mesure que par cruches, & il en ordonne quatre par jour ; c'est un prodigieux beuveur d'eau, les autres les ordonnent jusques à 20. livres, quelques uns augmentent cette dose. les Alemans sont plus moderés, & les plus prodigues d'entre eux ne passent pas quatre livres.

Pour moy je ne pretens pas prescrire la quãtité des eaux qu'il faut boire que par cette mesure qu'on nomme chés les Grecs Εὐφορία & chés les Latins *bona tolerantia* c'est à dire selon que les malades les peuvent supporter plus ou moins, ou pour m'expliquer plus clairement je ne voudrois pas passer quatre livres de nos Eaux, avec cette circonstance à observer, que les hommes en peuvent boire davantage que les femmes ; les jeunes plus que les enfans, & les vieillards ; les humides & pituiteux, plus que les chauds ; les secs & les melancoliques ; ceux qui ont l'estomach froid, plus que ceux qui l'ont chaud ; les gros & les gras plus que les maigres ; enfin ceux qui y sont accoûtumés les supportent bien mieux que ceux qui ne les ont jamais beües. Quand les parties malades sont élognées de l'estomac, il en faut prendre une plus grande quantité que lors qu'elles en sont voisines ; ceux qui se reglent par l'exemple & non par la raison ; comme il arrive souvent, se détruisent par compagnie.

X. Faut-il prendre toute la quantité d'eau dés le commancement & la continuer jusques à la fin, ou faut-il commancer par une petite dose & toûjours augmenter. Hipocrate dans ses aphorismes 51. *sec.* 2. a répondu à cette demande. *confertim & repente evacuare, vel implere, vel calefacere, vel refrigerare, vel utcumque corpus movere periculosum*, c'est une chose tres-dangereuse que de mouvoir subitement & tout à coup le corps humain, soit en le vuidant ou en le remplissant, en l'échauffant ou en le refroidissant, ou de quelque façon qu'on s'y prene pour y produire quelque mouvement. cette verité est si constante, & si claire qu'elle n'a besoin de nul commentaire pour l'expliquer, & de nulle autorité pour l'appuyer, ou seroit de la seule raison que ce grand homme en donne dans le méme aphorisme. *Omne siquidem nimium naturæ inimicum, verum quod paulatim fit securum est, tum vel maximè si quis ab uno ad alterum transierit.* Tout exces est contraire à la nature, & ce qui se fait peu à peu ne luy fait nulle violence, sur tout lors qu'il faut passer d'une façon de vie à une autre.

Messieurs nos Medecins sont ce me semble obligés d'en croire leur Hippocrate sur cet Article puisque Galien le confirme dans ses Commentaires. Messieurs les malades doivent être aussi persuadés que le Medecin les conseille le plus sagement qu'il peut, pour les remettre en parfaite santé. C'est un vice du siecle de n'avoir pas assés de foy pour son Me-

decin, & c'est ce qui est nuisible en deux manieres, le Medecin se degoûte de son Art, & le malade s'oppose souvent à ses ordonances; pour nos eaux on peut commencer par en boire une livre, & augmenter jusques à quatre; que s'il se trouve des corps ausquels cette quantité ne cause nul mouvement il faut en boire une plus grande mesure.

XI. Doit-on perseuerer à prandre pendant quelques jours la méme quantité d'eau aprés qu'on est monté jusques à la plus haute dose, & doit-on descendre peu à peu jusques à la moindre. Je répons qu'ouy.

CHAPITRE DERNIER.

Suite de quelques Preceptes pour user avec succez des Eaux Minerales.

LEs Sages nous donnent un conseil fort salutaire, lors qu'ils nous aprenent, qu'avant d'entreprendre une affaire nous devons non seulement y penser serieusement, mais encores nous devons nous munir de tout ce qui est necessaire pour la faire reüssir. Sur cet avis j'ose dire qu'il faut faire deux choses; la premiere il faut preparer le corps à recevoir les eaux; la seconde, il faut faire provision de quelques remedes pour fortifier les parties

internes contre la violence des eaux qui les affoibliſſent, ou contre leur ardeur qui les échauffent:Et commetous les Livres de ceux qui ont écrit ſur lamatiere que je traite, ſont remplis de remedes neceſſaires, je ne m'amuſeray pas à en preſcrire de nouveaux.

Toutefois je ne puis me diſpenſer de dire que le meilleur remede externe pour fortifier l'eſtomach, eſt d'y appliquer une emplâtre faite avec la même pâte dont nous-nous ſervons pour mettre ſur la tête des petits enfans; ou pour épargner la bourſe on pourra ſe ſervir d'une grande rotie faite de pain bis, trempée dans du bon vin mêlé avec l'eau de fleur d'Orange, de poudre de Canelle, de Geroſle & de noix Muſcade.

Aprés eſtre arrivé aux lieux où coulent les eaux, & aprés quelques jours de repos, on ne doit entrer dans les Bains qu'environ les ſix à ſept heures du matin, il faut prendre un morceau de pain trempé dans le vin, & ſoupoudré de quelque remede capable de fortifier le cerveau & l'eſtomach, ceux qui n'aiment pas les Medicamens pourront prendre un boüillon.

Il eſt neceſſaire de ſe bien couvrir la tête, & ſe boucher les oreilles en entrant dans les Bains, afin que les vapeurs n'incommodent le cerveau: il ſera bon auſſi d'engreſſer les reins & l'endroit du foye de quelque onguent rafraîchiſſant, pourveu qu'on ne reconnoiſſe en ces parties quelques commancemens d'une intemperie froide. Ie conſeille à ceux

qui

qui prennent nos Bains de s'y plonger peu à peu & non pas tout à coup. Si le mal est dans le bas ventre, il suffit d'en prendre jusques à la ceinture, s'il est plus haut jusques au col; si le mal vient du cerveau il est expediant de s'asseoir seulement dans le bain, la poitrine & la moitié du ventre au dehors.

En pareil cas il faut gousser la tête; c'est le terme du Païs, qui signifie verser de l'eau peu à peu sur la teste lorsqu'un autre la froite avec une éponge ou avec un linge: Le mot de *Gousse* est ce me semble tiré du Latin *Gutta* goutte; les Italiens disent *Ducia*; les bons Grammairiens, *Impluvium, stillicidium, irroratio, irrigatio ex alto*; le terme vulgaire des Medecins est *Embrocatio*, qui est toutefois le plus docte, derivé du Grec, ἀπὸ τοῦ ἐμβρέχειν, qui signifie moüiller.

Revenons de cette disgression, je suis peut-être assés accoûtumé d'en faire, & disons la raison pourquoy il ne faut pas se precipiter dans le Bain, mais y entrer peu à peu. Galien l'a donnée dans son Livre de la santé Chapitre huitiéme, & voicy comme il s'explique. Quand on se precipite dans le bain la chaleur qu'on reçoit tout à coup picote le cuir, & cause quelques trémoussemens qui font retirer la peau, d'où s'ensuit que les pores se retressissent, si bien que l'eau ne penétre pas si facilement qu'elle auroit fait. Cela arrive encore à ceux qui se plongent tout à coup dans l'eau froide qui endurcit d'abord

la peau, & par ce moyen la penetration est empêchée.

Quoy que nous ne traitions icy que des Bains Mineraux, abandonnerons-nous les Malades qui n'ont besoin que de ceux qu'on prepare dans la maison, ce seroit un crime d'y avoir pensé. Ceux là, aprés s'estre preparez doivent prendre garde que l'eau soit tres-pure & de Fontaine, que la cuve dans laquelle ils doivent se baigner le soit aussi; le premier jour l'Eau sera fort temperée, le second un peu plus chaude, le troisiéme encore plus & continüer de la méme maniere jusques à ce qu'on la puisse souffrir sans peine.

Celuy qui a besoin du bain entier commancera le premier jour à se baigner jusques au nombril, le second il y pourra descendre jusques à la poitrine, & le troisiéme s'y plonger jusques au col, il sera bon d'avoir toûjours de l'Eau chaude ponr conserver celle du Bain dans la méme tiedeur, depuis le commancement jusques à la fin; quelques uns ont de coûtume de verser du vin blanc, ou du vinaigre dans le Bain, avantque d'en sortir, ce que j'estime fort indiferent de faire ou de ne faire pas; mais on doit prendre garde sur tout d'estre toûjours en repos dans le Bain & de bannir toutes les passions de l'ame.

Vn des effets du Bain, le plus considerable c'est de delasser l'esprit, & les premiers qui s'en sont servis, n'ont eu autre veuë que celle là. Ce n'est pas par les Malades qu'on a commancé l'usage des Bains

mais bien par ceux qui jouïssoient d'une parfaite santé, & qui estoient en état d'aprendre à nager. Le repos dans le Bain est necessaire comm je dis, mais on ne doit pas le prendre jûques à ce point que d'y dormir ; encores moins faut il imiter ce dissolu Heliogabale qui y mangeoit, & bevoit avec ses Concubines.

Au sortir du Bain il faut s'essuyer & entrer dans le lict pour y attendre les sueurs ; pendant le Bain, on pourra donner quelques petits rafrechissemens aux malades qui auront esté trop échaufés ; ie passe plusieurs autres choses qui sont du devoir du Medecin ordinaire, ou de ceux qui sont chargés du soin de malades.

Ceux qui n'ont pas besoin d'un Bain universel, ne tramperont dans l'eau que la partie malade. Nos Eaux sont fort propres pour fomanter le foye, la rate, les reins, la mere, sans apprehender nullement d'incomoder une partie du bas ventre, lors qu'on pretend d'en guerir l'autre. La boüe ou limon gras qu'on trouve dans nos Eaux est fort propre pour appliquer sur la partie qui aura esté lavée ; si cela se peut faire commodement comme sur un bras, sur une jambe, ou sur un pied.

Ie ne parle pas du regime de vie, parce que nul n'ignore qu'il ne soit absolument necessaire ; l'usage du bain de qu'elle façon qu'on l'envisage, est dans l'ordre des remedes purgatifs, comme nous avons enseigné ;

de forte que ceux qui vont à la Riviere, & qui au fortir du Bain font des excez au boire ou au manger, rifquēt extrememēt leur fanté.

Il arrive fouvent que lors qu'on prend les Eaux Minerales on tombe dans des facheux accidens, qui font grands en nombre : On peut toutefois les ranger fous quatre efpeces. Aux maladies de la tête comme la douleur de ce membre, les veilles, le profond fommeil, le vertige, foibleffe de veuë, les fluctions fur les yeux, fur les dents, & fur les autres parties du corps.

La poitrine reffent par-fois des incommoditez, comme la toux, la difficulté de refpirer, les deffaillances du cœur, la fiévre, la foif & femblables.

Le bas ventre n'eft point exempt de quelques incommodités, car fouvent l'eftomac s'enfle & fouffre de douleurs, on pert l'apetit, fouvent le ventre fe refferre, au contraire quelque fois il devient fi lache, que la dyffenterie s'y méle, l'ardeur du foye, de la rate, des reins, des urines, ou parfois l'entiere fupreffion font de cette claffe.

En dernier lieu la peau eft tantôt écorchée, & tantôt enflammée par des erefipeles : Mais comme tous ces maux doivent eftre traitez de la même maniere que quand ils ne font pas caufez par les Bains, ni par l'ufage des Eaux Minerales ; ie prie mon Lecteur de me difpanfer de luy donner des remedes pour tous ces accidens. Il ne manque pas d'habilles Medecins par tout.

Aprés l'usage des Eaux, il faut se reposer quelque temps dans le même lieu où l'on les a prises; la nature est souvent affoiblie par les medicamens, de sorte qu'aprés les avoir quités, il ne faut plus penser qu'à reparer les forces, à s'exposer peu à peu au grand air, choisir le temps le plus commode pour le retour, ne revenir qu'à petites iournées, car les forces sont foibles, les humeurs agitées, & les pores ouverts, si bien qu'il est tres facile de tomber dans une recheute: Comme aussi il est vray de dire que si un homme de debauche retourne dans le même train de vie, il retombera dans les mesmes maux qui l'ont obligé de quitter sa maison pour aller chercher les Eaux.

J'avois promis de faire un long discours de la pierre aux reins, ou dans la vessie; mais comme j'ay consideré, que l'horrible douleur qu'elle cause, a plus besoin d'estre soûlagée que de paroles, de remedes que de raisonnemens, j'ay crû qu'il suffiroit de dire, que les eaux chaudes de la Fontaine des Bagniez, prises de la même maniere que nous l'avons enseigné pour les autres Maladies, sont d'un tres grand secours : j'ajoûte qu'on en peut boire toute l'année, & pour une plus grande précaution, les trois derniers jours de chaque Lune, & un verre tous les matins, avec une once de Syrop de mauves blanches, ou de limon.

C'est un grand mal que le Calcul auquel les habitans de la Ville d'Aix sont fort sujets,

à cause que leurs vins charrient une tres-grande quantité de tartre, & leurs eaux passent la plus part dans les mines de plâtre: Pline dit que c'est une folie de disputer quelle maladie paroit la plus facheuse; puisque la sensibilité d'un châcun luy fait presumer que celle qu'il souffre est toûjours la plus violante. Toutefois, comme il continuë de dire; Nos peres ont crû la douleur que cause la pierre dans la vescie, accompagnée de la difficulté d'uriner étre la plus insuportable; & j'ose ajoûter, que si les maux nous font entrer dans nous mêmes, & nous font connoistre nos miseres, il n'y a point de si bons Maîtres pour ce sujet, que la Colique, car elle nous fait considerer combien nous sommes foibles; puisqu'il ne faut que trois grains de sable pour nous abatre. Nous portons dans nous mémes une carriere dont les pierres ne sont propres que pour détruire, & nullement pour edifier.

Fin des Bains de la Ville d'Aix.



DES BAINS PARMY les Anciens.

PREMIER DISCOURS.



OMERE conte les Bains parmy les delices de la vie; il asseure qu'ils delassent le corps & l'Esprit : Celuy là en ouvrant les pores pour donner passage aux humeurs qui incommodent les muscles, & celuy-cy en empechant que les vapeurs des entrailles ne remplissent le cerveau : Il les fait prendre à ses Heros, au retour du combat couvers de poussiere & de sang, mais il n'en parle que comme d'une chose qu'on pratiquoit depuis plusieurs siecles, & pour laquelle, on ne se servoit que de l'Eau simple, comme je l'infere du discours de Pline l. 31. c. 6 *Homerum calidorum fontium mentionem non fecisse demiror, cum alioquin lavantes calidè frequenter induceret, videlicet quia medicina tunc non erat hæc, quæ aquarum perfugio nunc utitur.*

Hippocrate les conseille à ses malades, & les censure en divers endroits de ses œuvres,

pris mal à propos : dans le Traité qu'il a fait de l'ancienne Medecine, dans le second Livre de la façon de vie, & là où il aprend comme il faut traiter les maladies aiguës ; c'est à dire presque insurmontables, il n'admet pour les Bains que l'Eau propre à boire, où celle de la mer, laquelle, quoyque salée nous n'appellons nullement Eau minerale, & s'il parle une fois de celle de Melo, ce n'est que par rencontre.

Platon decrivant cette Isle qu'il poste en delà des Colomnes d'Hercule, & que nos Geographes modernes cherchent avec tant de soin & qu'ils ne trouvent point, dit, qu'outre qu'elle abondoit en toute sorte de delices, il y avoit des bains superbement enrichis pour le Roy, pour les Nobles, pour les femmes, pour le peuple, & même pour les juments.

Les Syriens furent les premiers de se servir des Bains volupteux, & c'est d'eux que les Medes l'apprirent; cét usage passa aux Perses, & de ceux cy aux Grecs, qui l'enseignerent aux Romains, ce qui est incontestable puisque tous les noms des apartemens de ces lieux où l'on se baigne, & ceux des vases de service sont Grecs. Alexandre le Grand, fut saisi d'étonnement en voyant la magnificence de ceux du Roy Darius.

Les Lacedemoniens parmi les Grecs, furent les premiers de s'en servir au rapport de Thucidide Auteur des plus accredités & des plus dignes de foy ; il dit qu'ils avoient apris des Asiatiques de luiter nuds, aprés s'étre froités

d'huille & de pouffiere, & l'exercice fini de fe baigner, car ils parurent aux premiers jeux Olympiques fimplement nuds, à la referve d'un petit linge pour couvrir ces parties du corps que la bien feance ne permet pas de nômer, & moins d'expofer à la veuë de tout le monde. Enfin les Juifs aprés le commerce qu'ils eurent avec les Nations étrangeres bâtirent à leur imitation, des Bains, des pifcines & dés lavoirs, ils s'oignirent de divers onguens, fe fervirent auffi de parfums avant que de fe mettre à table.

A cella prés je fuis furpris du peu d'eftime qu'on fait aujourd'huy des Bains, puifque l'ufage en eft fi ancien, & qu'on ne fçauroit trouver un remede plus propre, & plus aifé pour conferver la fanté. Rome qui fe paffa fi long tems des Medecins, & qui ne les receut que la cinq cens trente-cinquiême année aprés fa fondation ne fe fervit pendant tant de fiecles de nulle autre precaution, pour éviter les maladies, que du frequent ufage des Bains, & de quelques fimples, que l'experience avoit fait connoiftre à fon peuple.

La veritable Medecine ne doit avoir autre fin que de fuivre les mouvemens de la nature, & cette fage & fçavante maîtreffe qui feule guerit les maux, a de coûtume de poufferles excremens, & toutes les fuperfluités qui peuvent nuire au corps humain du centre à la circonferance, pour mettre en feureté les parties nobles, & pour purifier par ce moyen le fang. Les Bains font cét effet, car par la chaleur ils attirent en dehors, & à la fuperficie

du corps qu'ils lavent, les mauvaises humeurs dont ils purgent les veines.

Les Bains sont ces purgatifs universels auſquels ces trois qualités des Medicamens apartienét, car un remede doit guerir avec celerité, avec aſsûrance, & avec plaiſir, ce que les Latins ont exprimé par ces trois adverbes *citò*, *tutò*, *& jucundè* : quoy de plus aiſé que d'entre dans un Bain d'Eau chaude, qui d'abord ouvrant les pores du corps, donne lieu aux humeurs d'en ſortir aprés qu'elles ont été attenüées & & rarefiées par la chaleur ? Quoy de plus aſſuré que le ſuccés des Bains quand on les prend à propros, lors qu'au contraire l'evenement des Medecines eſt ſouvent incertain & dangereux.

Enfin il n'y a rien de plus agreable en tout nôtre Art, on n'eſt nullement obligé en uſant des Bains de ſe ſervir de ces horribles potions dont le ſeul nom fait un plus grand mal à l'imagination que ne fait ſouvent la maladie au corps. Le plaiſir que l'attouchement reçoit dans le Bains eſt quelque choſe de conſiderable ; mais celuy que l'eſprit y trouve eſt bien plus grand ; car il y eſt delaſſé de ſes fatigues, ſes deſplaiſirs, & ſes ennuys y rencontrent du ſoulagement.

J'oſe dire que les Medecins en ont tres-mal agi, que de laiſſer perdre l'uſage d'une choſe ſi agreable & ſi utile à la vie, il eſt vray qu'on tache à le renouveller en quelques Villes du Royaume ; mais il faut âvoüer que c'eſt fort imparfaitement ; la plus part de gens ne ſe

ſert plus des Bains que pour guerir les maladies inveterées, & nullement pour les prevenir; dans les ſiecles qu'ils étoient en vogue, ni les demangeſons univerſelles, ni les grateles, ni les abcés, ni les tumeurs, ni les fluxions n'étoient pas ſi frequentes.

Pour lors, on ne connoiſſoit point cette horrible douleur accompagnée de l'angourdiſſement, & peſanteur de tout le corps que nous appelons rheumatiſme, pour laquelle guerir il faut épuiſer les veines, & reduire le malade en un ſi pitoyable état, qu'il a plus de peine de reprendre ſon en-bon-point, qu'il n'a eu de ſurmonter la maladie. Je n'ignore pas que Lazare Riviére Profeſſeur Medecin de Mont-Pelier mon Maître, n'aye crû que le rheumatiſme a été connu d'Hyppocrate & d'écri par Galien; mais je ſçay auſſi que plusieurs autres Auteurs croyēt qu'il ſe peut être trompé, cette maladie, dis-je, eſt cauſée par une intemperie chaude & ſeche du foye qui produit des ſeroſités en abondance, leſquelles ne pouvant plus être contenuës dans les veines, elles les dégorgent dans les muſcles, & dans les membranes qui envelopent les os, & que l'Ecole appelle perioſtes; & elles y cauſent ces douleurs épouvantables, ce qui n'arriveroit pas ſi l'on avoit continué l'uſage des Bains, par leſquels les pores ſe trouvant ouverts, elles ſortiroient ou par les ſueurs, ou par une inſenſible tranſpiration comme nous parlons.

Nous joüirions pareillement du privilege des Anciens qui etoient fort peu *travaillés*

de la Goutte, au rapport de Pline. Aujourd'huy cette Maladie, pour ainsi dire a acquis le droit de Bourgeoisie, & passe pour domestique & hereditaire dans bien de Familles: Elle attaque les femmes, ce qu'Hippocrate avoit dit estre impossible, lors que dans ses Aphorismes, il nous a asseûré, que ce sexe ne devenoit point chauve non plus que podagre.

Peut-être qu'une autre Maladie qui pert l'ame & détruit le corps, & que le Docte Fernel appelle le foüet sanglant & cruel dont Dieu châtie la brutalite des hommes, & les débauches des femmes, la maladie venerienne en un mot, n'auroit pas fait tant de progrez, si avant que de luy laisser prendre des racines si profondes, ont eût fait exhaler le venin par la chaleur des Bains, qui sont d'un tres-bon secours avant que de mettre ces miserables Malades à la gehéne; c'est à dire, avant que de les engraisser avec l'onguent, ou avant que de se servir du parfum: le premier étant le plus asseûré, & le moins dangereux.

Ie ne sçay, si aprés m'estre expliqué de la sorte j'oseray dire, que les Medecins ayant laissé perdre l'usage des Bains, ont pareillement laissé perdre la façon d'embelir les visages, les cheveux, & les autres parties du corps. Nous trouvons chez les Auteurs des remedes pour ce sujet; mais nous ne sçavons pas les mettre en pratique; parce que nous ne sçavons pas nous servir des Bains.

On peut ce me semble appliquer aux Bains mineraux & aux domestiques, tout ce que nous venons de dire ; mais il est juste maintenãt de parler de ceux de la riviere, qui sõt toûjours les plus agreables & les plus divertissãs ; & sans m'embarrasser dans un grand discours, je pretens seulement discourir de ceux de nôtre Riviere de l'Arc, & de dire qu'il semble que la nature travaille dans la conduite de ses eaux, à nous former de temps en temps de petits Bains, aux fõds desquels elle prepare un sable doux & uny, pour n'y recevoir aucune incommodité, soit qu'on y soit assis ou debout, ou étendu ; nous appellons ces endroits des *Gours* qui y sont faits par la nature, comme nous venons de dire, ou par le hazard, afin d'y arrêter une plus grande quantité d'eau, lors qu'en Esté celle de la Riviere est fort basse, d'où il s'ensuit d'ordinaire que le fond de ces bains est toûjours chaud, & la superficie tempetée par une eau qui toûjours coule, & ainsi l'on évite le danger qu'on rencontre bien souvent dans les grandes Rivieres, & les courans impetueux des eaux qui incommodent toûjours.

Ces avantages de nôtre Riviere seroient fort peu considerables, si la bonté de son eau ne les surpassoit ; car il sera bon de remarquer, que la Riviere de l'Arc sort d'une source vive qui est dans le Terroir de Pourcioux, Village à quatre lieuës de la Ville d'Aix : Elle coule du Levant au Couchant, & passant au milieu de cette grande Plaine

de Pourrieres, si recommadable par le Triomphe de Marius, elle y reçoit les premiers rayons du Soleil, ceux du Midy l'échauffent dans ce Valon qui est au pied du *Mont-aiguez*, ou Montagne des eaux, & tout le Couchant n'est qu'une grande Plaine qui va de la Ville d'Aix à celle de Berre, où la Riviere de l'Arc se mêle aux eaux de la Mer.

La même eau de cette Riviere n'est augmentée pendant sa course que des eaux tres-pures de plusieurs sources qui sont le long de son canal, dont quelques unes viennent d'assez loin, & elles y entrent toutes pures: d'où il s'ensuit que l'eau de l'Arc est tres-penetrante; & par consequent tres-propre pour les bains: j'ose dire que parmy tant de sources qui font cette petite Riviere, il y en a des Minérales, & je ne serois pas fort en peine d'en montrer une qui participe du Vitriol.

Ie conseille toutefois à ceux qui s'y voudront baigner, de choisir les endroits qui sont depuis l'Infirmerie des Pestez jusques à la Chapelle de S. Marc; & par ce moyen l'on peut éviter quelques eaux sales qui viennent de la Ville, & qui par fois s'y dégorgent; dans ces endroits les eaux sont fort pures, elles sont remplies des douces influances du Soleil Levant, augmentées de celles du Midy, & l'on évite le Couchant qui est fâcheux & incommode.

Ie conseille sur tout d'éviter le mélange licencieux des deux sexes: Ie ne faits pas icy le Casuiste reformé, ni le Personnage d'un

ſevere Directeur ; mais me tenant dans la ſeule Profeſſion de Medecin, je prouveray toûjours ſans peine qued'eſtre dans un même Bain avec des Femmes, outre que cela eſt fort mal honête, il nuit extrêmement à la ſanté. C'eſtoit une des plus ſales débauches de l'Empereur Heliogabale que de ſe baigner avec ſes Concubines. Agripine fut la premiere d'introduire dans Rome cette dangereuſe coûtume, que Plutarque & tous les Ecrivains du bon ſens ont deteſtée.

O! que des dots perduës. ſi les Loix de ces Sages Empereurs Adrien, Antonin le Philoſophe & Alexandre Severe,avoient leur vigueur dans nôtre ſiecle. O! que de legitimes ſujets de divorce, ſi la Nouvellle cxvij. de l'Empereur Iuſtinian eſtoit obſervée. *Si Mulier non impetrata à Marito venia cum viris laverit.* La ſainte Egliſe n'a pû ſouffrir ce dereglement parmy ſes enfans. L'on en voit la condemnation dans le vj. & dans le ix. chap. des Clementines. Les Decrets du Concile de Laodicée Canon xxx. & de pluſieurs autres Synodes, ont taché de le détruire, & même les Poëtes les plus débauchez ont improuvé cette infâme coûtume. Mais paſſons ce fâcheux gué, tirons-nous de la Riviere pour revenir dans la Ville, & pour conſiderer la Magnificence des Bains de l'ancienne Rome.

Si la neceſſité,qui eſt la mere des inventions, a apris aux hommes l'uſage des Bains, la volupté la mere de la profuſion & des plai-

firs, en a fait tous les ſuperbes ornemens & le magnificence. A peine dans l'ancienne Rome pouvoit-on ſe remuër dans les Bains, ils reſſembloient à des Sepulchres plûtôt qu'à des Lavoirs: Et Seneque nous apprend quelque part qu'on les bâtiſſoit à l'étroit, & d'une dépenſe tres modique, mais que de ſon temps tout y reluiſoit en or & en azur.

Il ſemble qu'aprés que ces grands hommes furent les Maîtres des Nations de la Terre, ils devinrent les eſclaves mal-heureux, de leurs manieres d'agir, de leurs vices & de leurs paſſions : Les dépouïlles des Barbares faiſant leurs plus grandes richeſſes, ils commancerent à mépriſer ce qui avoit eſté dans l'eſtime parmy leurs Ayeuls; pour lors les Bains furent ſi ſuperbement ornez, que tout ce qui ſervoit à cet uſage ne fut plus que d'or ou d'argent : L'eau qui n'avoit accoûtumé que de couler par des canaux de brique ou de plomb, ne coula plus que par des robinets d'or vermeil, ou par des tuyaux de pierreries: : elle y vint en ſi grande abondance, qu'elle y dégorgeoit de toutes parts, & l'on eût dit que ces ſuperbes voluptueux avoient formé le deſſein, de renfermer de larges Etangs & de Lacs profonds entre quatre murailles.

Les vaſtes voutes de ces lieux ne furent plus ſoûtenuës que par des Colomnes de Marbre & de Iaſpe, & tous les endroits ſi bien pavés à la Moſaïque, & ornez de ſi beaux compartimens, qu'on avoit peine à ſe reſoudre

resoudre à cracher dessus. I'oubliois de dire qu'on n'y recevoit le jour qu'à travers d'un Crystal, ou d'une recuite en forme d'Emeraude; & qu'on répandoit les onguens precieux contre les murailles, & sur les planchers.

Pline qui ne pouvoit souffrir cet excés, l'a censuré de si bonne grace; & en de si beaux termes, que je croirois faire tort à mon Ouvrage, si ie ne les rapportois; je doute si je les exprimeray en François ? Non, l'expression Latine le doit emporter; à peine en pourrois-je faire une qui luy fût approchante: toutefois expliquons-nous de la meilleure façon que nous pourrons en l'une & en l'autre Langue, afin de satisfaire tout le monde.

Hac est materia luxus è cunctis maximè supervacui. Marguaritæ enim, Gemmaque ad hæredem transeunt; vestes prorogant tempus, unguenta illicò expirant, ac suis moriuntur horis. Summa commendatio eorum, ut transeunte fæmina odor invitet etiam aliud agentes, exceduntque quadragenarios libræ, tanti emitur voluptas aliena, etenim odorem qui gerit ipse non sentit........ Nec non aliquem ex privatis audivimus spargi parietes balinaarum unguentis, atque Caium Principem solia temperari, ac ne principale videatur hoc bonum, & postea quemdam ex servis Neronis..

Les onguens sont la foible matiere du luxe le plus superflu & le plus inutile. Les perles & les pierres precieuses passent à nos heritiers; les superbes vêtemens nous honorent

pendant les années entieres; mais les onguens ne sont pas plûtôt épanchez qu'ils perissent: Le plus grand avantage qu'on en peut recevoir, c'est qu'une femme musquée attire les regards de ceux devant qui elle passe, & cependant on y employe des sommes tres-considerables, & l'on achete à grand prix un plaisir qui semble n'estre que pour autruy, & fort peu pour celuy qui en fait la dépense & qui s'en sert.... Nous avons apris que quelques particuliers embaumoient les murailles des Bains, & que l'Empereur Caïus avoit de coûtume de faire verser de bonnes senteurs sur ses sieges, mais l'insolence d'un valet de l'Empereur Neron, monta à ce point que de l'imiter, afin que cet avantage ne fût plus pour la seule personne du Prince.

Juvenal pour marquer un prodigue en matiere de Bains, dit de son Tongille, qu'il avoit fait faire une cuve à se baigner de la seule corne d'un Rhinocerot.

...... Exitus hic est.
Tongilli magno cum Rhinocerote lavari
Qui solet ......

Toutefois, Mercurial Autheur accredité assûre que par ce mot Rhinocerot, il faut entendre le nom de quelque rieur avec lequel Tongille avoit coûtume de se baigner; car on disoit dans Rome que les Rieurs avoient un nez aussi long que la corne du Rhinocerot.

Et pueri nasum Rhinocerotis habent.

Sergius Orata, que Ciceron dans ses

Offices, Pline & Valere Maxime dans leurs Histoires, censurent fort aigrement, fut le premier dans Rome de faire des Bains suspendus, ce qui arriva un peu avant que la Republique fût subjuguée par Jules Cesar ; mais cette sorte de Bains ne fut en vogue que sous l'Empire de Neron, par l'approbation d'Asclepiade, qui de Recteur se fit Medecin pour contenter son avarice ; & qui par son caquet, & par une complaisance nuisible en son Art, mais qui agreoit au peuple, fut d'abord accredité, il insinua si fort cet usage de suspendre les Bains, que Pline remarque que Rome & toute l'Italie le receurent. *Imò verò tota Italia Imperatrice, tum primum pensili balnaarum usu ad infinitum, blandiente, l. xxvj. ch. iij. pag. 477.*

Toutefois pour faire justice à cet Asclepiade, on doit dire qne c'estoit un tres-habile Medecin ; car ayant en rencontre un convoy funebre, il connut que celuy qu'on portoit au Bucher respiroit, & l'ayant fait porter dans sa maison, il en prit un si grand soin qu'il le remit dans une parfaite santé. Il trouva encore l'invention de nourrir ses malades attaquez de l'eschinance, par le moyen d'un tuyau par lequel il leur faisoit couler dans l'estomach le boire & les bouillons.

Les Bains publics & ceux des particuliers furent en un tres-grand nombre dans la Ville de Rome. Procope dit que de semblables ouvrages font partie de la beauté des Villes: *In Theatris, Balnäis, Fontibus, Aquarum ductibus,*

& flexibus fœlicitas urbium consistit. Et le grand Cassiodore dans une de ses Epîtres, n'asſûre-t'il pas que Rome n'a jamais esté plus belle que lors qu'on voyoit couler plusieurs Fontaines, & qu'on trouvoit divers Bains dans son enclos. *Respiciamus aquarum copias, quantum Romanis mœnibus prastet ornamentum, nam thermarum illa pulchritudo quid esset, &c.* Cass. *l.7. var. for.6.*

Les Empereurs en firent bâtir dans tous les endroits de la Ville, mais le desordre s'y glissa d'une telle maniere, que Rome semble n'avoir jamais esté plus dissoluë que du temps que les bains étoient en vogue. Heliogabale introduisit cette dangereuse licence de les prendre durant toute la nuit les hommes mêlez avec les femmes. Alexandre Severe son Successeur tâcha de l'abolir, & n'en pouvant venir à bout, pour amoindrir le desordre, il fournît des lampes & de l'huile des deniers de son Epargne; & par ces lumieres il empêcha l'impudicité dans les tenebres, qui sont des aides à la concupiscence, & qui servent comme de rideaux aux impuretez de l'amour.

L'Empereur Adrien fut le premier qui separa les Bains des hommes d'avec ceux des femmes; il fit publier la loy, *Censoria, ne mulieres commune lavacrum intrent cum viris, repudij & dotis amißione*; & une seconde, *Vir qui thermas mulieribus discretas intrare præsumpsisset capite puniatur.* O qu'il seroit à souhaiter que ces Loix fussent observées.

Les Dames qui vont à la Riviere, & qui

entrent dans le bain fort legerement couvertes, plûtôt pour ne rassasier les yeux, que pour paroître modestes, semblables à cette ancienne Popea qui portoit un voile, *ne satiaret aspectum*, comme parle l'Historien; ces femmes, dis-je, sont capables d'alumer des incendies au milieu des eaux.

La pudeur est un des plus beaux attributs du sexe, la nature y a si bien pourveu qu'elle en prend un soin tout particulier lors qu'une femme n'est plus en état d'y pourvoir. Pline l'a remarqué: PRONÆ FLUITANT PUDORI EARUM PARCENTE NATURA. Les corps des femmes mortes flotent sur l'eau le dos tourné vers le Ciel, pour qu'elles ne perdent la pudeur aprés avoir perdu la vie: Et Tertulien loüe les femmes d'Arabie qui ne regardent les passans que d'un seul œil, pour ne montrer tout leur visage à découvert. *Arabiæ fœminæ non caput, sed faciem ita totam tegunt, ut uno oculo liberato, dimidia contentæ sint frui luce, quam totam faciem prostituere.* Si ce tres grave Autheur dit qu'une femme se prostituë qui marche à visage decouvert, de quel terme useroit il s'il voyoit aujourd'huy les femmes & les filles marcher par la Ville à gorges déployées?

Les Curieux qui voudront apprendre quelque chose de la Magnificence des Bains de l'ancienne Rome, prendront la peine de lire Ciceron livre 14. de ses Epîtres, & la vingtiéme. Le second livre chapitre premier de Valere Maxime, l'Epître quatre & vingt-six de

Seneque; celles que Pline le jeune, écrit à Ruffin & à Gallus; & Cælius Rhodigin. l. 30. c. 19. de ses Antiquitez.

SECOND DISCOURS.

Si ceux qui boivent l'Eau de la Fontaine des Baigniés s'en servant comme d'un remede, la peuvent rafraichir avec de la glace.

CE n'est pas assés que la terre, cette mere charitable qui nous reçoit aprés que nous sommes devenus inutiles à tout le monde, fasse couler de divers endroits de son sein, comme par autant de mamelles, des Fontaines tres-pures & tres-fresches pour satisfaire à la soif des hommes & des animaux; il faut encore qu'on luy ouvre les flancs, pour y cacher la nege & la glace, afin de donner moyen aux voluptueux de faire servir à leurs plaisirs, ce qui n'est qu'un fardeau inutile aux plus hautes montagnes, & de trouver le secret de faire glacer l'Eau, & le vin pandant les plus grandes ardeurs de l'Esté. *Hi nives, illi glaciem potant, pœnasque montium in voluptatem gulæ vertunt. Servatur algor æstibus, excogitaturque ut alienis mensibus nix algeat.*

Toutefois quoyque j'aye un tres grand respect pour tous les sentimens du vieux Pline ; j'embrasse en cette rencontre ceux de son neveu qui aimoit à boire frais, & je dis d'abord de l'usage de faire rafraichir l'eau â la glace, ce que j'ay dit autrefois du Tabac.

Vsus habet laudem, crimen abusus habet.
L'usage est innocent, l'abus fait le desordre.

La nature toute sçavante qu'elle est nous aprend qu'il faut boire frais en Esté, faisant évaporer pendant cette saison la chaleur des entrailles de la terre afin que les sources en coulent plus fraiches.

Je ne soûcris non plus à l'explication qu'on fait des paroles du Philosophe Romain, car ce n'est pas ni à la nege, ni à la glace, ni au boire froid que ce grand homme s'en prend, mais aux débauches, & aux excés qu'on commetoit de son temps. *Vnde ad hoc perventum sit, ut nulla aqua satis frigida videretur quæ flueret, dicam quandiu sanus & salubris cibi capax stomachus est, impleturque non premitur, naturalibus fomentis contentus est. Vbi quotidianis cruditatibus non temporis æstus sed suos sentit, ubi ebrietas continua visceribus incedit, & præcordia, bile inquam vertitur, torret, aliquid necessario quæritur quo æstus ille frangatur, qui ipsis aquis incalescit, itaque non æstate tantum, sed & media hyeme nivem hac causa bibunt.* Et le reste qu'on peut lire sur la fin de son quatriéme livre des Questions naturelles, où l'on verra aussi bien qu'en

plusieurs autres endroits de ses Epitres, qu'il invective contre les débauchés de son siecle, & nullement contre l'usage innocent de la glace pourveu qu'il soit moderé.

Pline n'a pas oublié le nom de ce Sage qui cōmença de mettre l'Eau dans son vin, il l'appelle Staphylus fils de Silene, ce qui est bien surprenant, que d'un pere grand yvrogne soit sorti un enfant si sobre; mais ce sçavant Historien n'a marqué nulle part le nom du premier voluptueux qui fit garder de la nege pour la saison de l'Esté.

On dit ce me semble qu'Alexandre le Grand, entre les preparatifs qu'il fit pour assieger la Ville de Petra en Arabie, ordonna qu'on creusât de profondes fosses, & qu'on les remplit de nege, aprés qu'on les couvrit de fueilles de Chaisne. En ce temps on prenoit la nege toute pure pout la méler avec le vin, ou avec l'eau qu'on boivoit, car à mon avis les carsons n'étoient pas encores en usage.

Quoy qu'il en soit, & sans nous donner tant de peine pour sçavoir le nom de ce premier friand, il y a long temps que Martial nous l'a apris par ce distique.

Non potare nivem, sed aquam potare rigentem
de nive, commenta est ingeniosa sitis.

La seule soif donques est l'inventrice du boire à la nege, dont ce Poëte étoit charmé, puis qu'en un autre endroit il donne le titre de

Dame, à la nege, & qu'il fait une malediction du boire chaud.

Setinum dominaque nives densique trientes
Quando ego vos Medico non prohibente bibam
Stultus & ingratus, nec tanto munere dignus
Qui mauult hæres divitis esse Midæ.
Possideat Lybicas messes, Hermumque, Tagumque
Et potet calidam, qui mihi laudat aquam.

On doit faire une petite reflexion sur le second vers de cette Epigramme, & dire que du temps de Martial, les Medecins aussi bien qu'aujourd'huy deffendoient le vin aux malades, si bien qu'on ne doit pas tant crier contre ceux de nôtre profession qui suivent leur exemple. Les Anciens Maîtres de l'Art, comme Hippocrate, Galien, Avicenne se sont étudiés serieusemenr à inventer de moyens pour rendre la tisane fraiche, & quelques alimens que leur malades prenoient, mais ils ne leur ont jamais permis de boire la nege ou comme dit Seneque de la ronger. *Nivem rodunt æstuantis stomachi solatium*, c'est des femmes qu'il parle pour faire voir qu'elles étoient aussi débauchées que les hommes.

Ce seroit sans doute une chose fort divertissante pour mon lecteur, de luy apprandre les moyens desquels ces grands hommes se sont servis pour venir à bout de leurs desseins, mais elle me seroit trop penible. Il suffira de dire en gros, qu'ils ont employé l'air de la nuit, les vents, la terre, l'eau, & ce qui est

de plus étonnant le feu méme. Pline semble nous en donner une façon tres facile, lors qu'il asseure que la fleur du Houx glace l'eau, il est vray qu'elle l'épessit, mais elle ne la rend pas plus froide, encores moins l'endurcit-elle comme la glace.

Le Houx est une espece de Chesne verd dont les fueilles sont armées de pointes tout au tour, & ne tombent jamais que la nouvelle ne soit sortie. Cét arbre ayme les montagnes, c'est L'ἀγρία de Theophraste, l'*Aquifolia* ou *Agrifolium* de Pline: en un mot, l'arbre que nous voyons au pied de la sainte Baume, & dont on fait des bâtons pour les voyageurs, est celuy dont nous parlons.

Hyppocrate dans le sixiéme des maladies vulgaires, section quatriéme, nombre sept & huit, dit qu'il faut étre indulgent aux malades, & leur accorder quelques fois des choses qui ne leur peuvent pas aporter un grand prejudice, c'est dans ces endroits que ce grand homme apprend un moyen pour rafraîchir la tisane des malades, que nous expliquerons, aprés avoir remarqué que le terme dont il se sert est celuy de χάριτες qui signifie une pure grace, un passe droit, comme on parle vulguairement, que nous faisons à quelqu'un pour acquerir son estime, afin qu'il nous donne creance, & qu'il nous obeisse.

Galien fait un tres-grand cas de cette belle façon d'agir, & non plus qu'Hippocrate, il ne veut pas qu'un Medecin soit severe jusques au dernier point, ny semblable à celuy

qui a fourniâ Martial, une riche matiere d'Epigramme.

Lotus nobiscum hilaris, cœnavit & idem.
Inventus mane est mortuus Andragoras.
Tam subitæ mortis causam Faustine requiris
In somnis medicum viderat Hermocratem.

Mais comme les commancemens des Arts sont toujours defectueux, & qu'il faut du temps pour les perfectionner, aussi Hippocrate sans faire beaucoup de façon se contentoit de faire boüillir l'eau, & de l'exposer au serein dans un vase qui ne fût pas remply jusques au bord, afin que la chaleur estant une fois évaporée l'air y prît sa place, & le vuide du vase qu'il faloit couvrir promptement pour le remettre dans un lieu frais.

A cette façon d'agir il en survint un autre plus facile, & plus prompte, lors qu'on remplissoit un vase d'eau boüillante pour le descendre au fond d'un puys, où elle devenoit tres-froide, ce que j'experimente tous les jours avec satisfaction. Andromaque Medecin de Neron ayant apris dans Hippocrate ce que nous venons de dire, y ajoûta du sien, de couvrir le vase d'eau boüillante avec de la nege, & par ce tour d'adresse il merita l'estime de l'Empereur, & pourveut en méme temps à sa santé & à ses plaisirs, car par ce moyen joignant l'utile à l'agreable, il évita les incommodités que la nege mélée avec l'eau, ou avec le vin pouvoit causer, il purifia l'eau par cette cuite, il rendit le boire plus froid, &

comme il étoit un Medecin de Cour, il publia ce secret sous le nom de son Empereur, & c'est ce que les Romains ont apellé *Caldam Neronis*, ou *decoctam Neronis*.

Et pour faire voir que cette delicatesse n'est deüe qu'au seul peuple de la capitale du monde, il sera bon de remarquer que lors que Galien en parle dans le septiéme Livre de sa methode il se sert du mot latin, qu'il habille à la grecque quand il dit *δήκοκταν*. Martial à mon avis ne haïssoit pas cette façon de rafraichir l'eau, puisqu'il donne le titre de noblesse au froid qui en provenoit.

Spoletina bibis vel marsica condita cellis
Quò tibi decocta nobile frigus aqua.

Quelque curieux pourroit me demander pourquoy l'eau qui a passé par le feu devient plus froide; je répons que l'eau en bouïllant devient plus rare & plus attenüée; si bien que la fraicheur du puys ou de la nege chassant les parties ignées qui y étoient entrées, la penetre avec plus de facilité & y remplit de plus grands vuides.

Si ce discours de la glace a pû refroidir mon Lecteur, je suis dans le sentiment de l'échauffer par celuy du boire chaud, & de luy faire voir que les Anciens usoient dans le méme répas & de l'eau chaude & de la froide; mais satisfaisons en premier lieu quelques critiques qui rejetent la glace comme une nouveauté introduite pour dêtruire la santé, & qui font cette demande. Nous mangeons di-

sent-ils la soupe & les viandes lors qu'elles sont chaudes, & en méme temps nous boivons à la glace, quelle apparence que nôtre esthomac puisse souffrir deux contraires si violants?

Je répons qu'il y a deux appetits differans dans châque estomach, l'un excite la faim; & l'autre la soif, celuy-là a son objet à ce qui est chaud & sec, & celuy-cy a ce qui est froid & humide; le premier est émeu par le deffaut de ce qui doit nourrir les parties du corps; & le second, par la secheresse qu'elles ressentent, si bien qu'il faut manger les viandes lors qu'elles sont chaudes pour satisfaire au premier, & boire frais pour contenter le dernier.

Boire chaud est du vieux temps, & Pline a creu que la nature n'y avoit nulle part, & que le seul homme, entre les animaux, avoit cherché cette delicatesse: *Notandum nullum animal, prater hominem scilicet, calidos potus sequi, ideo non esse naturales.* Toutefois il est vray de dire que les Anciens ont beu de l'eau chaude, & de la froide dans un méme répas, les Poëtes nous l'aprenent, Juvenal dit sur ce sujet.

Quando vocatus adest calida, gelidaque minister.

Et Martial s'en explique plus au long,

Caldam poscis aquam, sed nondum frigida venit,

Alget adhuc nudo clausa culina foco.

Le méme Poëte convie un sien amy, & il luy dit:

Frigida non desit, non deerit calda petenti,

Sed tu morosa ludere parce siti.

Alexis dans son Mādragorizomene se moquant des diverses façons de faire des hommes tout-à-fait oposées, comme il me souvient d'avoir leu dans Athenée; ne dit-il pas que lors que nous-nous disposons de boire à la glace, nous grondons contre un valet si l'eau chaude n'est pas bien preparée? Seneque dans ses traitez de la côlere, Amian Marcellin dans ses Histoires, invectivent fortement contre la cruauté de ces Maîtres Barbares, qui assoûmoient à grands de bâtons leurs Esclaves pour n'avoir pas eu tout le soin necessaire de faire chauffer l'eau. Plaute dans ses Comedies parlant d'un Débauché, il dit qu'il frequente, & qu'on le voit toûjours dans le *Termopolium*, c'est ainsi qu'il appelle le lieu où l'on vendoit l'eau chaude à boire: Comme aujourd'huy dans la Turquie il y a des endroits publics destinez pour boire le Café. Toutefois j'oserois croire que l'eau chaude n'avoit pas assez d'attraits pour attirer les Débauchez; sans doute qu'on vendoit dans ces lieux quelques potions mêlées, & qu'il faloit boire chaudement. L'Empereur Caligula au rapport de Dion, fit mourir un Cabaretier, comme un impie Ministre de la volupté, pour avoir vendu de l'eau chaude le jour des Funerailles de Drusilla.

Venons maintenant à la question; sçavoir si lors qu'on doit user de l'eau chaude de la Fontaine des Bagniez, comme d'un remede, on la peut faire rafraîchir à la glace? la demande n'est du tout point inutile, & faite à

plaisir ; Quelques Medecins en avoient introduit la pratique aux depans de la vie de leurs malades. On demande si l'on peut faire chauffer les eaux minerales froides avant que de les boire, pourquoy ne demandera-t-on pas si l'on peut faire rafraichir les chaudes ?

Je dis que non, car nos eaux minerales n'agissent que par la chaleur qui fait agir les esprits de souffre, de Bitume, & de Nitre qui s'y trouvent, si donques on chasse cette chaleur, par le froid qui prend sa place, & qui empêche non seulement le mouvement de ces esprits, mais qui méme les fait sortir de l'eau qui d'elle-méme est fort subtile, legere, & rare, & par consequent fort penetrable; ne doit-on pas conclurre que c'ét un tres-mauvais usage, & tres-nuisible à la santé, de faire boire à un valetudinaire l'eau de la fontaine des Bagniés fraiche, ou à la glace ? car en voulant le guerir & être trop indulgent à ses appetis on le tüe.

Regles pour boire ou ne boire pas à la glace.

IL faut rafraichir l'eau à la glace ; mais nullement méler la glace avec l'eau, ou avec le vin. La raison en est prise dans Galien lors qu'il dit que le froid chasse de l'eau qu'il glace toute la chaleur qui s'y trouve, & il n'y

laisse qu'une qualité mal-faisante & nuisible.

La glace doit estre prise des eaux pures & coulantes; Car si l'eau sale est mal-faisante, que sera-ce de la glace, qui par la raison du froid qu'elle enferme, n'est jamais sans quelque petite incommodité? La grande quantité de sable qu'on mêle avec la glace pour la conserver, n'y est nullement necessaire, & elle incommode la bourse.

Ceux qui n'y sont pas accoûtumez s'en doivent priver, & ceux qui en sont incommodez ne doivent pas attendre l'avis des Medecins, non plus que les gens grêles, & ceux qui sont d'un temperament froid.

Ni ceux qui ont les nerfs foibles, & qui sont sujets à des tremblemens, *Aph.* 18. *sec.* 5. cette Regle se peut étendre à ceux qui sont menacez d'apoplexie, & sur tout ils ne la doivent point boire à jeûn. Avicenne dit, que l'eau prise à jeûn, affoiblit l'estomach, le cerveau, & provoque les fluxions.

Ceux qui sont sujets au mal des dents s'en doivent abstenir.

Boire à la glace grossit le gosier, nuit aux écroüellez, parce qu'il congêle le phlegme qui aborde incessemment à cette partie.

Les enfans qui n'ont pas atteint l'âge de neuf à dix ans, doivent s'en abstenir, & les vieillards qui entrent dans la decrepitude; les femmes tant que leurs ordinaires, & leurs grossesses durent, celles qui sont sujettes aux suffocations de la mere, lors qu'elles proviennent d'un amas de mauvaises humeurs dans

cette partie; car lors que le chaud y contribuë la glace est d'un tres-bon usage. Celles qui desirent avoir des enfans, n'y doivent nullement boire, hors qu'elles soient d'un temperament fort chaud ou sanguin.

Je donne pour avis à Messieurs nos Advocats que quand ils ont fait quelque grand Plaidoyer, & qu'ils se sont échaufez dans le Barreau, de ne boire pas si tôt à la glace; & que s'ils veulent parler avec plus d'aisance, de se servir du remede que le Rheteur de Martial prenoit avant que de parler en public, & dont il fait mention dans ses Epigrammes: je dis de méme à Messieurs nos Predicateurs. Si le Café eût esté connu du temps de ce Poëte, sans doute que son Rheteur s'en seroit servy; car il est meilleur en cette occasion que la simple eau chaude qu'il beuvoit.

Il faut se priver du boire extremement froid aprés un grand exercice dans lequel on s'est grandement épuisé. Il n'y a qu'à voir là-dessus Hippocrate, Galien, Celse, Amat de Portugal, & les Histoires de Quinte-Curce pour Alexandre le Grand, de Guillaume de Tyr, de Gagin pour Galeace Duc de Milan, & plusieurs autres remplies de funestes accidens, pour avoir beu trop frais aprés de grandes & extraordinaires fatigues.

Les Debauchez envers les femmes consulteront sur cet article les Medecins, qui sans doute auront leu Avicenne, car l'honêteté ne me permet pas de m'étendre sur une matiere de laquelle on n'écrit jamais sans quelque danger.

Lors que la colique tire ſon origine de la chaleur des entrailles, ceux qui y ſont ſujets peuvent boire frais; que ſi elle eſt cauſée par les vents ou par la pituite, la glace n'y eſt nullement propre.

Le froid eſt contraire à la poitrine de quelque façon qu'on le puiſſe entendre.

L'aſthme cauſé par les gros phlegmes n'a nul beſoin de glace, elle peut eſtre de fort bon uſage à l'aſthme cauſé par la chaleur des entrailles, dont les vapeurs chaudes preſſent le diaphragme, où les ſeroſitez bilieuſes remontent dans la poitrine par le battement du foye. Ces ſeroſitez ſortent de ces veſſies, que quelques Novateurs diſent avoir trouvées autour de ce parenchime, comme parle l'Ecôle, & qu'ils nomment en leur langue *Vaſa Lymphatica.*

Les eſtomachs foibles & froids, les groſſes rates, les perſonnes opilées n'ont pas beſoin de boire à la glace.

C'eſt une erreur groſſiere & populaire de croire que de boire extrêmement puiſſe rafraîchir davantage les entrailles, au contraire ſes parties internes ſe reſſerrent par l'approche d'un grand froid, & la chaleur naturelle ſe concentre davantage.

Si l'excez eſt toûjours blâmable, on ne peut l'excuſer dans l'uſage exceſſif de la glace. Pompée Colona Cardinal, & Vice-Roy de Naples du temps de l'Empereur Charles-Quint mourut en ſa cinquante-troiſiéme année pour avoir trop mangé de figues-fleurs ra-

fraîchies à la nege, comme a remarqué Paul Jove en sa vie, & Cardan dans le Commentaire sur le Livre des Eaux, de l'Air, & des Lieux d'Hippocrate, assûre que de son temps deux Cardinaux moururent dans Rome pour avoir beu trop frais.

Hippocrate & Avicenne conseillent de boire froid à ceux qui sont d'un temperament chaud, ou sanguin. Mais il faut entendre que ces grands hommes ne le permettent que pendant l'Esté & les grandes chaleurs. Que dirons nous de ceux qui boivent à la glace pendant l'Hyver, si non qu'ils sont des dereglés en toutes les saisons, & ceux qui font rafraîchir le vin à la glace sont des corrupteurs du meilleur present que la nature fasse aux hommes du sang de la terre, & du laict des viellards.

Galien veut que le boire à la glace ou fort frais (afin qu'on ne trouve pas matiere de censure) puisse chasser la pierre des reins, & je conseille de l'experimenter, pourveu qu'on le fasse de la maniere que ce Sçavant a laissé dans son Livre de la Maladie des reins, chapitre quatriême.

Les gens d'étude & ceux qui s'occupent à de grandes affaires qui dessechent, & échauffent le cerveau, boiront sans danger à la glace par le sentiment du même Galien.

Ceux qui ont des rougeurs au visage s'ils ne ressentent point de douleur en quelque partie de leurs corps, pourront boire aussi froid qu'ils voudront.

L'usage du boire à la glace augmente l'ap-petit. Galien dit la dessus, que l'eau froide fait que nous mangeons beaucoup; mais que l'estomac cuit fort peu, car l'eau froide & la glace sont privées de chaleur qui est la seule cause de la cuite des alimens.

Enfin les gens gros & charneus sont les moins subceptibles des incommodités que put causer le boire trop froid.

TROISIE'ME DISCOURS.

Si l'eau de la Fontaine des Bagniés est propre pour faire bouïllir le Caffé.

L'Homme a droit de s'élever par dessus les bêtes, puisqu'il en est le Maître; mais il n'a nulle raison de les mépriser, puis qu'elles le servent, & qu'elles luy ont apris bien de choses, & de celles qui sont pour le soulagement de ses maux, ou pour l'entretien de sa santé. L'Hirondelle nous a montré la chelidoine propre pour les yeux; & le Serpent le fenouïl; la Belette & le Lezard, la rue contre la morsure des Serpens; le Pourceau nous a enseigné que les Ecrivisses de Riviere sont

propres contre les mêmes morsures, puisque piqué par un Serpent, il cherche en même temps ces animaux desquels il attent sa guerison; & le Cerf le dictame contre les venins; l'Ibis oyseau d'Egypte nous a apris la maniere de donner les lavemens.

Nous devons à l'Hippopotame ou Cheval du Fleuve du Nil, la façon de faire les Saignées: car cette bête se sentant chargée & apesantie par l'abondance des humeurs, elle sort de l'eau pour chercher sur le bord la pointe de quelque rozeau nouvellement coupé, par le moyen duquel il s'ouvre une veine à la cuisse, & aprés qu'il sent que son corps est devenu plus leger par la perte du sang, il bouche la playe avec du limon. *Hippopotamus in quadam medendi parte, etiam magister existit; assidua namque satietate obesus exit in litus, recentes arundinum casuras speculatus, atque ubi acutissimum videt stipitem imprimens corpus venam quamdam in crure vulnerat, atque ita pro fluvio sanguinis morbidum alias corpus exonerat, & plagam limo rursus obducit.* Plin. *lib. 8. cap. 26. & 27.*

Mais pour entrer dans nostre dessein, il sera bon de remarquer que les Chévres & les Chameaux ont découvert par hazard ce fruit avec lequel on compose la boisson dont les Turcs se servent, nommée parmy eux, Cahvé ou Café, & la composition de laquelle ils nous ont appris par le commerce qui unit toute la terre, & qui de ce vaste & pesant élement, qui semble divisé par tant de Mers,

par tant de Rivieres, & par de si hautes Montagnes, n'en fait qu'un tout, communicable en toutes ses parties.

On nous apprend sur ce sujet du Café, qu'un Berger de l'Arabie heureuse, paissant ses troupeaux de Chévres & de Chameaux, remarqua que toutes les fois qu'il passoit par un certain endroit de la Montagne, la nuit suivante ces animaux bien loin de reposer & de dormir, ne faisoient que courir & que sauter: il en avertit l'Abbé du Monastere, auquel ces troupeaux appartenoient.

En ce temps, le Pays n'estoit point infecté des erreurs de Mahomet, & ne gemissoit pas sous la tyrannie des Ottomans, la Religion Chrétienne y florissoit, & les Moines ne s'occupans qu'à la Priere, remplissoient les Deserts, & faisoient un Paradis des solitudes les plus affreuses. L'Abbé du Monastere à qui ces troupeaux appartenoient, comme j'ay dit, crût que cet effet surprenant, provenoit de quelque vertu secrette du pâturage, il s'achemina sur les lieux, où il trouva une tres-grande quantité d'arbres chargez d'un fruit qu'ils portent enfermé dans une gousse rouge.

Cet Abbé en fit cueillir, & pour en faire l'épreuve, il les fit rôtir, les fit mettre en poudre, avec laquelle & avec de l'eau, il en fit une Ptisane pour ses Moines, qui aprés en avoir beu, ils remarquerent qu'ils veilloient les nuits entieres avec plus de facilité, & vacquoient avec moins de peine à la Priere & au Chant. Depuis ce temps-là, les Arabes con-

servent cherement la memoire du Sciadli & de Aidrus qui furent les deux premiers Moines desquels ils ont apris l'usage du Café.

L'Arbre qui porte le Bon ou Bonchun (qui est le nom que les Arabes donnent à la graine dont on fait le Café) est semblable à nôtre fusain, au rapport de Prosper Alpinus Medecin Venitien, qui dit l'avoir vû dans le Iardin du Bey d'Egypte, qu'il avoit fait venir d'Arabie; pour doncques avoir quelque idée de cet Arbre qui porte le Bon-Café; les Curieux prendront la peine de s'aller promener au Terroir de cette Ville, du côté de la Bastide de Monsieur le President de Ragueusse ou de Monsieur d'Espagnet, ou de celle de Monsieur de Rougnac.

Toutes ces promenades sont tres-agreables celle-là est le long d'un ruisseau, & celle cy aboutit à la Riviere de l'Arc, & a de tres-belles Prairies: I'y vis fait quelque temps dans une allée, un fusain aussi haut qu'un amandrier. Nos Païsans appellent le fruit & l'arbre du fusain, *Bounet de Capelan*; à cause de la gousse dans laquelle il est enfermé qui est d'un rouge vermeil, & d'une figure carrée, fort semblable aux bonnets dont les Prestres se servent dans l'Eglise. Ce fruit ou graines sont d'un jaune brun quand elles sont meures, elles approchent des lupins les plus petits. Nos Paysans s'en servent mises en poudre, comme d'un remede souverain contre cette sale vermine qui grouïlle sur la

tête des petits enfans, ce que j'ay experimenté fort souvent, lorsque j'avois l'honneur d'être un des Recteurs de l'Hôpital de la Charité de la Ville d'Aix. Il sera bon de remarquer que si les Chévres mangent l'écorce du fusain, ou la fueille, ou le fruit, elles en sont incommodées.

Avicenne qui vivoit l'an neuf cens soixante & dix, dans le Livre second de son Herbier Chapitre quatre vingt & huit, dans le rang de la Lettre B. parle du Café par interrogats selon que son Traducteur a disposé ses écris, & qu'il luy fait dire: *Bunc vel Bunchum quid est? Est res delata de Iamen; Quidam autem dixerunt quod est ex radicibus anigailem cum antiquatur & cadit. Electio. Melius est citrinum & leve, boni odoris, album verò & grave est malum. Natura: Est calidum & siccum in primo, secundum quosdam est frigidum in primo. Operationes. Confortat membra, mundificat cutem, exsicat humiditates quæ sunt sub ea, abscindit odorem psilotri, est bonum stomacho.*

Qu'est-ce que le bon? C'est une chose qu'on apporte de Iamen, quelques-uns disent que c'est la racine de l'Arbre Anigailem, lors qu'elle tombe de vieillesse: Le meilleur est celuy de couleur de citron, qui sent bon; le blanc est pesant & mauvais, il est d'une qualité chaude & séche au premier degré, quelques-uns disent qu'il est froid: il fortifie l'estomac, desseche les humeurs qui sont sous la peau, embellit le teint, communique une bonne odeur par tout le corps, chasse celle

que le dépilatoire y pût laisser, & fortifie les membres.

Pemplius qui a commenté Avicenne, dit que *Iamen* signifie l'Arabie heureuse : Il y a erreur à ce mot *Anigailem*, ou *Amgailem* ; car si le Bon tombe lors qu'il est meur : Comment peut-il être racine, puisque les Arbres n'ont ces parties que dans la terre ? Le Scholiaste d'Avicenne compare l'Arbre du Bon au *Mythidanum* de Dioscoride. Beitharidés Arabe qui a écrit des simples, dit que le Bunch est le *Nascaphtum* de Dioscoride, je ne sçay si les Sçavans en conviendront.

Prosper Alpinus que nous avons déja cité, écrit dans son quatriéme Livre de la Medecine des Egyptiens, Chapitre premier & troisiéme : *Decoctum chaova dicunt & semem Bon vocat arboremque ipsam vidi in viridario Turcæ Bey ex Arabia delatum quæ Evonimo similis est* : Par ce témoin nous convainquons d'erreur ceux qui disent que le Bon-Café est la Fêve d'Egypte, puis qu'on ne cueille pas les legumes sur les Arbres.

Le même Prosper croit que le Bon-Café est composé de deux substances, la premiere est grossiere & terrestre, par laquelle il a la vertu de corroborer les membres, & principalement l'estomac ; la seconde est fort subtile & deliée, laquelle participe du chaud, quoy que la qualité froide moderée prevale en tout le fruit : & par cette raison, dit nostre Autheur (auquel il faut beaucoup deferer comme à un fidele Experimentateur) le Bon-Café

échauffe un peu, deterge & débouche les conduits ; Il asſûre auſſi qu'Avicenne n'a écrit du Bon-Café qu'aprés Raſez, & qu'il ſemble que c'eſt de celui-cy que l'autre a pris tout ce qu'il en dit.

Il y a peu de voyageurs dans les terres du Grand-Seigneur qui n'ayent goûté ou parlé de cette boiſſon Cahué ou Café; car dés qu'on fait quelque viſite, en même temps qu'on eſt entré dans l'apartement de celluy qu'on veut voir, un eſclave ſe preſente pour vous parfumer avec des ſenteurs, & un autre aporte le Café preſ-que boüillant dans des vaſes de porcellaine, & ce ſeroit une tres-grande incivillité de reffuſer ce preſent ; il y a auſſi parmy les Turcs des tavernes publiques, où à toutes les heures du jour on peut boire le Café.

Paſſons à deux demandes qu'on peut me faire ſur cette drogue. La premiere ſi elle eſt propre pour les Provenceaux : J'y rêpons avec cette diſtinction, & je dis que l'uſage du Café nuit à ceux qui ſont d'un temperament bilieux, melancolique, ſec, & qui ſont ſujects aux inſomnies, ou qui ne dorment pas facilement: car abatant les vapeurs qui des parties baſſes montent à la tête pour humecter le cerveau, il cauſe des éveils.

Comme auſſi provoquant les urines, il empeche que les ſeroſitez ne montent à la tête, pour délayer un certain ſuc qu'on appelle nerveux, qui bouchant les pores externes du cerveau cauſe le ſommeil, où humectant les eſ-

prits animaux fait qu'ils retombent dans leur centre, où ils se reposent, & laissent tout le corps dans une profonde quietude.

On peut aussi dire que la Boisson-Café, contient certaines parties brulées (desquelles le goust & l'odorat s'aperçoivent) qui se melants avec le sang montent au cerveau & y donnant un nouveau mouvement aux esprits causent les veilles, d'où il arrive que l'usage du Café trop frequent desseche, & amegrit : d'autant que ces mesmes parties, que nous supposons brulées, font un sang recuit & incapable de fournir une bonne nourriture, elles privent les nerfs de leur propre suc, & causent la paralysie & l'inhabilité d'engendrer.

La seconde question demande si nos Eaux chaudes sont propres pour faire boüillir la poudre du Bonchun ; je répons qu'ouy ; car si le sentiment de ceux qui croyent que le Bonchun est la feve d'Egypte, il faut conclurre que nos Eaux des bains sont tres-propres, parceque par leurs esprits nitreux, dont elles abondent elle font cuire toute sorte de legumes avec plus de facilité. Que s'il n'est qu'un fruit il est toûjours vray de dire que nos Eaux chaudes sont meilleures pour le faire cuire.

Les personnes grosses, & grasses, les temperamens humides peuvent user du Café, qui est fort propre pour les femmes sujettes aux vapeurs, & aux maux de tête ou migraines, elles n'ont pas un meilleur remede contre les suffocations. Le Café est merveilleux

contre les foiblesses de l'estomac & les vomissemens. L'usage de cette boisson regle les ordinaires aux filles, & je conseille à celles qui les ont, mais en petite quantité, de prendre du Café pendant qu'ils coulent pour aider ce mouvement si necessaire au sexe feminin pour être preservé de mille incomodités.

Le souhait le plus juste qu'une femme mariée puisse avoir, c'est celuy de mettre des enfans au monde, & de donner des hommes à la Republicque, car à cella prés elles sont fort inutiles. Si doncques cette juste passion fait les inquietudes de celles qui ne peuvent être meres qu'avec bien de la peine, elles useront du Café, pourveu que la cause de leur sterilité ne provienne pas de la mauvaise conformation de ces parties, ou de leur temperament froid & sec. Enfin il n'est point de meilleur remede pour les femmes que le Café, & pour empécher les fluxions, qui de la tête se déchargent sur les autres parties du corps.

Il sera bon de remarquer que le Café profite à toutes les maladies de la tête qui provienent d'une ttop grande humidité: Mais au contraire si le tremblement ou l'angourdissement des nerfs, si les palpitations du cœur, si les vertiges, & les migraines, provienent de ce que les parties attaquées de ces maux sont dépourveuës des esprits necessaires pour leur usage, en ce cas dis-je, le vin est meilleur que le Café, qui est pour lors non seulement inutile mais nuisible, & mal faisant.

Il me reste à conclurre par un advis fort salutaire, qui regarde les hommes & les femmes, de ne prendre jamais le Café au matin, sans avoir mangé deux à trois mourceaux de biscuit, ou de pain sec; la raison en est prise de ce que parmy les Turcs l'usage en est tel, ausquels il faut defferer nous ayant monstré celluy du Café.

J'ajoûte que pendant la nuit & pendant que nous dormons, nos estomacs se remplissent de pituite qui coule du cerveau, si doncques nous boivons le Café la dessus, il entraine toutes ces humiditez de de l'estomac dans le foye, dans la rate, dans les reins, ou dans les autres parties du bas ventre, & ainsi il fait plus de mal que de bien; au contraire ces morceaux de pain secs avalés attirent à eux les humiditez qui se rencontrent dans le ventricule, & preparent un libre passage au Café. J'ay conseillé ce remede de manger deux à trois morceaux de pain, le matin à jeûn, à des personnes travaillées de maux de cœur, & de nausées an sortir du lit, & elles s'en sont fort bien trouvées.

QUATRIEME DISCOVRS

Du ferain de la Ville d'Aix.

L'Air eft le feul élement qui refte libre pour l'ufage des animaux, l'avarice des hommes a divifé la terre, & elle a établi les Empires, les Royaumes, les Provinces, dans un petit efpace, qui à proportion de l'Vnivers, n'eft confideré que comme un petit point. Elle a impofé de tributs fur les eaux, & ne pouvant enfermer le feu elle vend cherement le bois qui eft fon aliment le plus propre; mais je la deffie d'empefcher que tous les animeaux qui ont des poumons ne refpirent, & n'atirent l'air dans leurs poitrines.

L'air eft le premier des Elements qui entre dans noftre corps pour rafrechir le cœur & dés que les femences font unies dans le ventre de nos meres & qu'elles ne font plus qu'un tout qui s'envelope par luy mefme dans une peau, comme a remarqué Hippocrate, toute la chaleur s'enferme dans un petit endroit de ce tout où elle eft dans un perpetuel mouvement & l'air qui l'environne luy fervant de nourriture, elle commence à travailler avec application à former cet animal admirable, à qui nul des autres ne peut difputer l'Empire de la terre, & les grands hommes qui fe favent diftinguer

n'ont pas de commencemens plus nobles les uns que les autres, les Roys que leurs sujets, les sçavans que les ignorans, les sages que les fous.

Pour lors cette chaleur s'étendant au large fait deux alongemens semblables à des veines, dont l'un monte en haut, & l'autre descend en bas, & tous deux sont les principes, le bas du foye, & le haut du cerveau, sans d'etruire celuy du milieu, qui s'endurcissant s'épessit en une petite masse de chair, lessant dans son interrieur deux éspaces ou antres, comme deux petites forges; s'il m'est permis de parler de la sorte, où la savante nature travaille sans cesse avec le secours de l'air que nous respirons, à la fabrique des esprits vitaux, qui sont les premiers instruments de l'ame. Il ne falut qu'une seule parole à Dieu pour faire un Monde enrichi de tous les E'tres dont la nature abonde; mais il employa son soufle divin à former l'homme, lors qu'il luy inspira cet air vivifiant, & principe de vie, qui le rendit immortel, & la plus parfaite des Creatures dans l'ordre de la nature.

Je me guinde peut-estre un peu trop haut dans les airs: j'oublie de dire que le Serein est fort proche de nos têtes, mais pour revenir de ces élevations, considerons en premier lieu les avantages que nous recevons de cet Element dont nous parlons, & aprés nous marquerons les incomodités qu'il nous cause, car c'est de l'air comme Pline parle, qu'il nous arrive de tres-grands maux, *hinc plurima mortalium mala, & rerum natura pugna. l.2. chap. 38.*

La vie & la respiration marchent d'un pas égal, car la chaleur qui est l'organe de l'ame qui est conservée par celle cy, qui n'est que l'atraction de l'air externe pour le porter dans les poumons, si necessaire pour la santé qu'il fait des plus grandes impressions sur nos corps, que ne font le boire & le manger, ce qu'on peut tres-facilement observer en temps de peste, lors que quelques vapeurs pernicieuses exhalent des marais, ou des ouvertures de la terre, qui portées par les airs causent des mortalités universelles. Hyppocrate nous a fait voir fort clairement le pouvoir des vens, qui ne sont rien plus que l'air coulant, & combien le changement des saisons en l'alterant causent de maux à nos corps.

Toutefois la Ville d'Aix est dans une situation assés avantageuse pour jouir d'un bon air, nous l'avons marquée & d'écrite fort au long dans son Histoire que nous avons composée, les maladies y sont d'ordinaire en petit nombre, elle est bien persée & êlognée de toutes sortes de marais, sont terroir est un peu sec & montagneux par le Levant & le midi; mais ce qui cause les plus grandes incommodités que nous ressentons, & qui est l'origine de toutes le fluxions dont nous sommes si souvent attaqués; c'est que sans passer par un milieu temperé, nous venons du chaud au froid, & de celuy-cy à celuy-là. Vne seconde raison qu'on peut ajoûter est tirée de la malignité du serain, contre lesquels les étrangers & nos habitans font des plaintes perpetuelles.

Le mot de serein signifie deux choses. La premiere, nous disons l'air est serein, c'est à dire, beau, clair, pur & sans broüillards : ce que les Latins expriment par divers termes comme, *Serenus est aër, apertus, hilarus, lætu amanus, &c.* Par la seconde, nous entendons l'air du soir, que les mêmes Latins nomment *Cœlum vesperum, vespertinum, grave, vespertini vapores, &c.* Mais icy nous ne devons entendre autre chose, que ces dernieres vapeurs que le Soleil a attirées sur son couchant, & qu'il n'a pû dissiper, & lesquelles retombent dés que ce bel Astre du jour s'éloigne de nous, & qu'il a passé au-delà de nostre Hemisphere. Les dernieres vapeurs de la nuit que la chaleur de l'air a élevées, & que le Soleil fait retomber peuvent être apellées serein ; car elles ne sont pas moins mal-faisantes que celles du soir, & souvent pires, comme nous ne remarquons que trop souvent par le dégast des fruits qu'elles causent ; car il y a fort peu de difference entre le serein, & ces diverses sortes de meteores qui désolent nos Campagnes, & que nous appellons souvent, *neblos, aigaignos, melados*, & semblables, car elles contienent toute la malignité du serein dans un corps plus épais.

Le serein doncques, comme nous venons de l'expliquer, est mauvais par toute la Ville, mais il est pire au quartier d'Orbitelle, tres-dangereux à la Place des Précheurs, plus moderé dans le quartier du Bourg. Tâchons de donner la raison de tous ces divers effets, &

commançons par la generale qui convient à tout le ſerein dans quelque quartier de la Ville qu'on le puiſſe conſiderer ; & pour la bien établir :

Il ſera bon de ſe ſouvenir du fondement que nous avons pris dans Hippocrate, lorſque nous avons fait voir avec ce grand homme que par tout où il y a des eaux chaudes il ſe trouve des mineraux ; nous avons encore fait voir que nos eaux avoient les teintures du Soufre, du Nitre & du Bitume. Les Colines qui nous couvrent du côté du Septentrion, & du Couchant d'Eſté, ſont toutes pleines de plâtre ; & j'ay ſouvent remarqué que le vin qu'on recueille de ces endroits ſent le plâtre.

Les qualitez du plâtre ſont tres-mal-faiſantes, elles nuiſent à la poitrine, cauſent des difficultez d'urine, fixent trop le ſang, ſont cõtraires à la generation ; les vapeurs qui s'élevent de ces mines de plâtre, ſont acres & piquantes, deſſechent & bouchent les pores du cuir : ſi bien que tant de diverſes exhalaiſons de Plâtre, de Nitre, de Bitume & de Souffre, qui s'eſtoient élevées retombans avec le ſerein, percent aiſément nos corps, entrent en foule par les oreilles, par les yeux, par les narines, par la bouche, penetrent le cerveau, y cauſent parmy les humeurs un trouble qui eſt ſuivy d'une inſomnie ; & le froid du ſoir joint aux atomes plâtreux, reſſerrant la peau & bouchans les pores, ſont la cauſe externe des maux de tête qu'on ſouffre aprés avoir pris le

ferein; parce qu'ils empêchent que ces vapeurs émuës ne sortent : & ainsi elles coulent dans la poitrine, sur les yeux, sur les oreilles, sur les dents, sur le gosier, & presque sur tous les membres du corps, d'où s'ensuivent, la difficulté de respirer, la relaxation de la luëte, les eschinances, les siflemens d'oreilles, les inflammations des yeux, les sciatiques, les rheumatismes & semblables fluxions.

Les aisémens qu'on bâtit sur le toit des maisons, contribuënt beaucoup à la malignité du serein par la corruption dont ils infectent l'air voisin, & par les vapeurs soufrées & nitreuses, que les excremens exhalent : & voilà les causes en general qui font la malignité du serein de la Ville d'Aix, entrons dans les particulieres qui augmentent celle de divers quartiers.

Le serein qui tombe dans le quartier d'Orbitelle est le pire, parce que c'est l'endroit le plus bas de la Ville, & le moins exposé au vent de Bise ; parce qu'il en reçoit tous les égouts qui charrient les immodices des ruës dont les plus sales sont ceux qui viennent du côté des Taneries, toûjours remplis d'eau puante de la laveure des peaux, & de la chaux avec laquelle on les prepare : & par la regle des contraires le serein est moins mal-faisant au quartier du Bourg, parce que par l'élevation du lieu l'air y est plus pur & plus exposé aux vents du Septentrion, qui dissipent les vapeurs. Pour celuy de la Place des Prêcheurs, il est le plus subtil ; car les Arbres qui

sont au tour, attirent & retiennent les parties les plus crasses & les plus humides du serein.

Tellement qu'il faut conclurre de ce que dessus, que ceux qui craignent le serein se doivent retirer dans leurs maisons, & fermer les fenêtres des appartemens dans lesquels ils demeurent avant qu'il tombe. Les chassis de papier sont en ce rencontre d'un meilleur usage que ceux de verre. Il faut éviter les promenades des cours, l'ame & le corps y sont en danger, en tout cas on doit preferer le cours de la Porte-S.Louys à celuy d'Orbitelle; la promenade *d'Encaignano*, & celle de Belle-Garde aux autres: mais la meilleure, la plus saine & la plus divertissante est celle qu'on peut faire avec quelques amis en sortant par la Port-Nostre-Dame, pour monter dans le chemin qui tire droit à S.Eutrope en dessus l'aire du Chapitre S.Sauveur.

L'air y est pur, la vüe y est divertie par l'aspect de la Ville du Cours-S.Louys, & par la vaste étenduë du Couchant. Si ceux qui ont soin de la chose publique, nous vouloient faire reparer le chemin de *Loubassano*, je ne pense pas qu'il y eût une meilleure promenade au tour de la ville d'Aix. Sans doute que quelqu'un pourra me dire que ce seroit une grande gehéne que d'observer toutes ces regles; & je pourray toûjours luy répondre, que la santé merite bien qu'on souffre quelque chose pour la conserver, puisqu'elle est un bien sans lequel tous les autres biens sont mal-agreables.



DISSERTATION
DES
VIPERES DE PROVENCE.

Non est fateri rerum natura, largius mala an remedia genuerit.



E ne sçay pas mon cher Philotime, si nous devons blâmer la nature, de ce qu'elle a semé des venins par toute la terre; ou si nous devons accuser la méchanceté des hommes qui s'en servent, comme des instrumens cruels de leur haine & de leur vangence. Pline cet illustre sçavant, qui l'a étudiée à fond, ou plûtôt à qui elle-méme a découvert ses secrets les plus cachés, l'a déja deffenduë, lors qu'il dit: *Quin & venena nostri miserta instituisse credi potest; ne in tadio vita dira famis mors, terra meritis alienissima lenta nos consumeret tabe, ne lacerum corpus abrupta dispergerent, ne laquei pœna praepostera, incluso spiritu cui quareretur exitus, ne in profundo quæsita morte sepultura pabulo fieret, ne ferri cruciatus*

scinderet corpus. Ita est miserta, genuit id cujus facillimo haustu, illibato corpore, & cum toto sanguine extingueremur, nullo labore, sitientibus similes, quales deffunctos, non volucris, non fera attingeret, terraque servaretur quod sibi periisset; & si verum fateamur, terra nobis malorum remedia genuit, nos illud fecimus venenum.

Ce qui étoit si peu contesté parmi nos Anciens Marseillois, que leurs Magistrats appellés Thimouques, jugeoient en plein Senat des raisons de ceux qui vouloient boire la Ciguë, pour se delivrer des miseres de la vie, ce qui n'est plus receu dans le Christianisme. Mais la malice des hommes a mal répondu, aux justes intentions de la nature. Les poisons ne sont plus la fin de nos desplaisirs, mais bien les commencemens funestes des crimes publics : Voyons cher Philotime, cette verité toute nuë dans les écris de ce sage Romain que nous venons de citer. *Nos & sagittas ungimus.* dit-il dans le méme endroit, *ac ferro ipsi aliquid nocentius damus. Nos & flumina inficimus, & rerum naturæ elementa, fateamur ergo culpam, ne in his quidem quæ nascuntur contenti, etenim plura eorum genera manu fiunt.*

En effet l'Autheur de la Nature n'a rien fait en elle de si bas, & de si vil qu'il ne serve à quelque chose, & ce n'est que nôtre ignorance qui le fasse juger absolument inutile. Il n'a point creé de venin qui ne soit propre à l'usage de quelque Artisã ou pour la nourriture de quelque animal. La Ciguë engraisse les étourneaux & dõne la mort à Socrate, les poisõs sont plûtôt salutaires que nuisibles & mal faisans

aux Canes du Pont, au raport d'Aulugelle, *l. 17. c. 16.* & les abeilles d'Heraclée, comme dit Pline, *l. 21. c. 13.* se nourissent utilement du suc, & de la substance des herbes les plus venimeuses, & elles y cuillent le miel, qui est un mortel poison sans qu'elles en soient endomagées. *Mirum tamen est venena portantes ore, fingentesque ipsas non mori, nisi quod Domina illa rerum omnium, hanc dedit repugnantiam apibus, quid sibi vult nisi ut cautiorem minusque avidum redderet hominem*, l'arsenic qui détruit tout ce qui à vie reausse l'éclat de la pourpre; & qui l'eût creu que le suc de Mandioca doux & agreable au goût, fit crever les bêtes qui en boivent, & que sa racine desséchée dont ceux du Brasil font leur pain engressât les hommes qui en mangent? Nous voyons que la Medecine se sert de la chair des Viperes, contre leur propre venin; ce qui n'est pas moins surprenant, qu'il est difficile de sçavoir, & de penetrer la raison pourquoy, on la mise en usage.

Le hazard apparemment en a fait connoitre la vertu, car il a beaucoup de part en nôtre Art, ce qui n'est pas trop à l'avantage de nôtre raison qui s'applique methodiquement à plusieurs autres choses, qui ne sont pas de si grande importance. Nul ne doute que nous ne luy devions la connoissance de plusieurs plantes & Galien nous aprend, que des moissonneurs ayant trouvé quelques Viperes étoufées dans leurs bouteilles, crurent rendre un bon service, à un lepreux de luy en

donner le vin à boire ; car dirent-ils sans doute qu'il l'étoufera , & nous le delivrerons d'une vie l'anguissante , pire que la mort méme ; mais ils furent bien surpris lors que ce malade recouvra la santé.

Vn pareil cas ariva à un autre lepreux de la Ville de Mysie: Celuy-cy avoit une Esclave fort bien faite, qu'il traitoit rudement par un motif de jalousie, car cette Asiatique n'étoit pas des plus reservées ; il arriva que cette servante, un jour que son maître étoit aux étuves, laissa la bouteille plaine de vin dans un lieu où il y avoit des Viperes , plusieurs desquelles se noyerent dans cette liqueur. La fille prenant l'occasion aux cheveux, dans la pensée qu'elle conceut de se deffaire de ce maître incommode, elle luy fit boire tout ce vin, qui par un effet contraire à son attente, rendit la santé à ce malade.

Nôtre Autheur, ce grand homme qui faisoit profit de tout ce qu'il croyoit devoir luy servir dans l'exercice de la Medecine, nous assure qu'il a employé la chair des Viperes pour des semblables maladies avec un succés favorable ; & il dit aussi qu'ayant raconté ces choses à un Philosophe de ses amis atteint de la lepre , ce sçavant en profita si bien, qu'il se guerit avec le vin des Viperes. Vn autre recouvra pareillement la santé, par l'usage des Viperes cuites de méme qu'on apréte les anguilles.

Toutefois lors que Galien tache d'ajoûter la raison à l'experiance, & de nous expliquer

pourquoy l'on se sert de ces serpens dans la Medecine, il ne dit rien qui réponde à la grandeur de son esprit, encores moins à l'estime qu'il s'est acquise parmy les Doctes.

Il veut que la chair des Viperes soit toute penetrée de son venin, mais que le moindre correctif en diminuë, ou en aneantisse la violance & la malignité. Il se moque de la raison que ceux qui l'ont devancé allegoient, il la traite méme de ridicule, & de fabuleuse; il ne veut pas donner dans leur sens, lors qu'ils disent, que les Viperes donnent la mort par leur seule morsure, & lors que la bave de leur gencive se méle avec le sang de la playe.

Si toutefois ce sentiment ne satisfait pas, les plus attachés à leurs opinions, qu'ils apprenent, s'il leur plait, que dans la Medecine nous n'avons pas un meilleur maître que l'experience, à laquelle bien souvent, malgré que nous en ayons il faut ceder le premier pas. Elle met bien souvent la raison à la géne, & apres avoir fait connoître aux yeux ce qu'elle sçait faire, elle la laisse embarrassée pour en donner son juste sentiment.

C'est cette méme experiance qui autorise l'usage des trochisques de Viperes contre la morsure des Serpens, & contre toute sorte de maladies contagieuses. La raison tache de la confirmer, mais il faut avoüer que c'est avec fort peu de certitude. On peut ce me semble dire, que la béte laisse dans la playe qu'elle fait, & avec l'humeur jaune qu'elle y verse une quantité surprenante d'esprits irrités,

dont chacun porte l'idée de petites Viperes (pour Philosopher, selon les principes si judicieusement rétablis par nôtre incomparable Provencal l'illustre Gassendi) qui se glissent dans les veines & dans les arteres, pour attaquer en foule le cœur, & les hypocondres ausquels ils donnent des atteintes mortelles.

Nous fremissons à la veuë du Serpent (car il n'y a rien dans la nature sans son contraire) & ce pauvre cœur se tremousse; la peur le saisit, elle glace le sang dans les vaines, elle interromp le cours regulier de son mouvement, elle met le desordre dans toutes ses parties, elle en trouble l'economie, elle empeche leur fonction, elle teint le visage d'une couleur pâle & bleme, elle étoufe la chaleur naturelle, & enfin aprés tant de maux, elle donne la mort le dernier de tous; si un prompt secours ne chasse bien loing ces esprits mal faisans, par l'horreur qu'ils conçoivent de leur chair privée de vie.

On pourroit aussi ce me semble, soûtenir que cette chair, par une vertu secrete, & qu'on appelle magnetique dans l'école, attire tous ces esprits, & qu'elle tue & fixe leur action; car si le Serpent apliqué sur la playe, qu'il a faite par sa morsure, en attire le venin qu'il y a versé, pourquoy pris & mangé, ne pût-il pas rapeller dans l'estomac ces esprits errans & les empécher d'aller au cœur, qui sont ensuite chassez du corps avec les excremens, soit par le bas ventre, ou par les vomissemens.

Et pour ne rien laiſſer paſſer de tout ce qui peut ſatisfaire un curieux, trouvera-t'on eſtrange, ſi ie dis que la bave des Viperes a qu'elque choſe de ces acides nitreux, qui fixent & glacent le ſang, & que par ce moyen ils empechent le libre comerce des eſprits, & la circulation de cette precieuſe liqueur ſi neceſſaire pour l'uſage de la vie, & par laquelle l'ame ſemble eſtre attachée au corps, & qu'au contraire la chair a le pouvoir d'empecher tous ces funeſtes effets; car nous voyens que toutes les bétes venimeuſes iouïſſent de la vie, quoy qu'elles portent la mort dans leur ſein. Quant à la Lepre; il eſt apparément probable d'aſſurer que nos anciens maîtres l'ont conſiderée comme un venin, qui par une excellente pourriture, comme parle l'école, détruit le temperemment, ſe communique par contagion, & change la forme exterieure du corps qui en eſt infecté, ſi bien qu'outre l'experience qui leur fit connoiſtre que ce reptile gueriſſoit cette maladie, ils l'ont conſideré comme un puiſſant contre-venin, & ils ont hazardé de s'en ſervir contre la peſtilance, & contre les maladies contagieuſes, qui ſont toûjours des maux envenimés: d'autant qu'au raport de Galien *des ſimples medicamens Livre premier*, la chair des Viperes fortifie les parties internes, les reſſerre, & elle cauſe cet effet, que de les aider à pouſſer les mauvaiſes humeurs à la ſuperficie du corps, ce qu'aprés le vomiſſement eſt le veritable remede du poiſon & la plus parfaite des criſes

que la nature entreprand pour surmonter les maladies.

Enfin qu'il y ait une mortelle antipatie entre l'homme & le serpent & qu'il fremisse à sa rencontre ; c'est une chose si peu contestée, qu'elle n'a besoin d'aucune preuve, & cette inimitié est du même âge que le monde, lors que son Autheur condamna le genre humain, à la mort,& lors qu'il mit une haine irreconcilliable entre la semence de la femme & celle du serpent.

Mais je ne prevois pas, cher amy, que je m'engage insensiblement à des questions bien embarrassantes, & que je m'écarte de mon dessein, qui est de traiter cette matiere plûtôt en Historien qu'en Philosophe. je vous diray donc, cher Philotime, ce que ma memoire qui vieillit, & qui a besoin de tabletes, me fournira sur ce sujet que je traite.

Monsieur Charles Patin, un des plus éloquent Medecin de nôtre temps, me fait souvenir, par ses narrations Historiques, que les serpens sont de fort bon presage, que les Nicomediens s'en sont bien trouvés au bâtiment de leur Ville, que le peuple d'Israël ne se conserva dans le desert qu'en regardant le serpent d'Airain, que les Romains leur doivent la guerison d'une maladie populaire, & j'ajoûte que les petits Afriquains de la montagne *Serra-Leone*, jouent avec les gros serpens en leur donnant à manger sur la main, & que tous ceux de la nation n'oseroient faire du mal aux Viperes, parce qu'elles sont les fidelles

gardienes des perles. . . . . *Rubris aquoribus custos preciosæ Vipera conchæ.*

Et il est fort à propos, ce me semble, que vous remarquies encores que la chair des Serpens n'est pas une viande de rebut pour tout le monde. Elle est si savoureuse au goût des Cannibales, & parmy ceux de l'Isle de Cuba, que c'est un grand crime de ne la reserver pour la table du Roy, qui en fait un grand regale aux Princes ses voisins ou aux principaux de ses sujets lors qu'il les traite. Ceux des Antilles mangent les Serpens; ceux de l'Isle de Ceylon les prenent avec des crampons de fer les font faicher au Soleil, & aprés s'en nourrissent.

Que si j'avois assez du credit pour faire un mot nouveau, je dirois que la plus part des Ameriquains, des Affriquains & des Asiatiques sont des Tyriophages, *Mangeurs de Serpens* comme nous en asſûrent divers Navigateurs qui ont fait la découverte de leur Pays. Mais pour dire un mot en passant de la cruelle invention des poisons.

Il ne sera pas hors de propos, ni je ne m'écarteray pas de mon discours, si je vous prie de remarquer, cher Philotime, que les Barbares ont les premiers inventé les poisons, tant pour avancer la mort de leurs ennemis, que pour augmenter la douleur, & l'impossibilité de la guerison d'une playe faite avec un instrument envenimé. Il faut avoir l'ame bien barbare & brutale pour nourrir des sen-

timens si cruels & si inhumains, & pour executer une méchanceté si noire; la genereuse au contraire n'entreprend rien que par les voyes d'une juste & honête defense.

Les Orientaux sont les plus perfides à s'en servir; & plûst-à-Dieu que leur malice fût bornée par la large étenduë des Mers, & par la profondeur des Rivieres qui les separent de nôtre Continent; mais ie doute fort si aujourd'huy dans certains endroits de l'Europe, on ne surpasse pas l'adresse, & la malice du gendre du Roy Bua.

Ce Prince a regné depuis peu d'années dans le Tonquin, & ce gendre ennuyé de la longue vie de son beau-pere, le convia à dîner; mais comme il sçavoit qu'il aimoit les melons sur tous les fruits, il prit un tres-grand soin d'en faire chercher des meilleurs qu'il fit servir à table: Il en ouvrit un, avec un coûteau dont la lame étoit empoisonnée d'un côté tant seulement par un artifice nompareil. Il prit la tranche que le venin avoit infecté, la servit au Roy: & pour mieux déguiser sa mêchanceté, il reserva l'autre qu'il mangea en presence du Roy son beau-pere. Cet infortuné Vieillard ne se doutant de rien moins que de la malice de son gendre, mangea sans hesiter ce qu'on luy avoit servy du melon, & en mourut dans peu de jours.

Cette perfidie avoit esté pratiquée long-temps auparavant par une femme, (& nous en avons vû ces années passées executer une dans Paris, qui a surpassé tout ce que l'Hi-

stoire raconte sur de pareils sujets.) J'ay leu quelque part dans Plutarque, que Parisatis mere du Roy Artaxerces, conçeut une si grande haine contre sa belle-fille Statyra, qu'elle resolut de l'empoisonner ; ce qu'elle fit avec cette adresse d'envenimer un côté seulement de la lame du coûteau, dont elle se servit pour couper un petit oyseau fort delicat à manger que ceux du Païs appellent *Ryntax* : Cette megere de belle-mere en presenta la moitié à la Reine, qui l'a mangea, & en mourut.

Semblables actions qui n'ont rien de l'humanité, & que difficilement on peut éviter, ont porté les hommes à trouver des remedes pour pouvoir s'en deffendre, & de composer des Antidotes qui fussent d'un prompt secours en cas de pareilles surprises. La Theriaque a toûjours esté estimée la meilleure : Ce qu'a fait dire à nôrre Pline, qu'elle est de l'invention de quelque genie plus éclairé que n'est l'esprit de l'homme. *Excogitata luxuriæ compositio ex rebus externis cum tot remedia sufficerent, quo Deorum perfidiam istam monstrante, hominum enim subtilitas tanta esse non potest; Ostentatio artis & portentosa scientiæ venditatio manifesta est, &c.*

La Theriaque toutefois semble n'estre rien plus que la cadette du Mitridat ; ou pour parler plus juste, elle en est un substitû un peu déguisé. Sans doute que le Roy Mitridates qu'on a crû l'Autheur de celuy-cy, & auquel il a donné son nom, ne possedoit pas toutes les belles qualitez, ni tous les riches avantages, qui sont capables d'acquerir l'a-

mour & l'estime des sujets, qui seules établissent les Monarques, & affermissent leurs Trônes. Au contraire ce lâche Prince qui s'étoit inhumainement souillé du sang de sa mere, de celuy de son frere, & de six de ses enfans, apprehendant la juste peine à laquelle son crime le destinoit, il voulut s'accoûtumer aux venins, & commanda qu'on luy en servit tous les jours à sa table ; si bien que par le frequent usage qu'il en fit il devint impenetrable aux poisons ; jusques-là même, qu'ayant esté vaincu par le grand Pompée, & apprehendant d'être conduit à Rome chargé de chaînes, pour servir d'un spectacle malheureux au Triomphe de ce Conquerant, il fit dessein de s'empoisonner, à quoy il ne peut pas reüssir.

Pompée ayant trouvé dans les coffres de ce Roy la composition du Mitridat écrite en Grec, commanda à son Affranchy *Laneus* excellent Grammairien, de la traduire en Latin, & cette Traduction fut une belle matiere de raillerie pour ceux qui la leurent, n'y trouvant que de remedes fort communs ; ce qui me fait dire que cette grande & ennuyeuse Composition, à laquelle nos Apotycaires donnent le nom de Mitridat, n'est pas celle que le grand Pompée trouva, & qu'il faut s'en tenir à ce que Q. Serenus Precepteur du jeune Gordian en a écrit.

Bis denum rutæ folium, salis & breve granum,
Iuglandesque duas, totidem cum corpore ficus.

Hæ

Hac oriente die, paruo conſperſa Lyæo,
Sumebat metuens, dederat quæ pocula matri.

Vn petit grain de ſel, & vingt fueilles de rüe,
Deux figues & deux noix, avec un peu de vin,
Font un contre-poiſon au venin qui nous tüe,
Priſes de bon matin.
Ce fut le grand ſecret du Roy de Mengrabie:
Ce Monarque inhumain qui d'un barbare effort
Fit perir celle-là, dont il tenoit la vie,
En luy donnant la mort.

Ne croirez-vous pas Philotime, que ſi ce qu'õ dit eſt veritable, que la nature fait les Poëtes, la fortune en fait auſſi quand il luy en prend fantaiſie. Neron qui monta au Trône par la mechanceté de ſa mere Agripine, laquelle empoiſonna ſon mary Clodius pour luy en applanir le chemin, craignant que cet attentât & les deſordres de ſa vie dereglée, ne luy fiſſent encourir le même mal-heur : Neron, dis-je, fit tout ſon poſſible pour trouver quelque excellent remede duquel il pût eſperer un prompt ſecours, en cas qu'on entreprît contre ſa vie, ce qu'on avoit bien oſé contre celle de l'Empereur Clodius.

Andromaque ſon Medecin, à qui on donna ce ſoin, crût que le Mitridat eſtoit le plus

aſſuré de tous les remedes; mais par un coup d'adreſſe, & pour introduire la nouveauté qui ſeule eſt capable de faire recevoir ces ſortes de remedes avec agreement, & qui même ſi nous en croyons Pline, fait bien ſouvent toute l'eſtime d'un Medecin, *Et hoc artibus, ac Medicorum placitis ſeſe novitate aliqua commendantium*; Ou pour faire accroire que la recepte étoit de ſon invention, & le fruit de ſes études, il en déguiſa un peu la compoſition y ajoûtant les Trochiſques de viperes, dont l'uſage étoit déja connu: & comme ſi ce remede eût eu la force de donner le calme aux humeurs dereglées, il luy impoſa le nom de Tranquille.

Galien ce grand, mais ſage parleur, qui a vêcu fort peu de temps aprés Andromaque nous la décrite, & nous a laiſſé de riches Commentaires ſur la nature des ſimples qui la compoſent, il prenoit le ſoin de la faire, aidé de l'appuy des Empereurs, & de la Bource des plus Puiſſans de Rome, pour avoir de bonnes drogues, & pour la compoſer fidellement. Jugez par là, cher Philotime, ce que peuvent faire nos Apoticaires des petits lieux, lors qu'ils entreprenent de la diſtribuer, auſquels bien ſouvent toutes choſes manquent avec la bource, auſſi ſe ſervent-ils d'un tas de ſubſtitus, comme ils parlent; & s'il plaît à Dieu, de nous conſerver la vie, nous en ferons voir l'inutilité, lors que nous donnerons au public l'Herbier de Provence qui contiendra toutes les plantes communes & rares qu'on y trouve.

DIVERSES QVESTIONS *sur les Viperes:*

LEs Grecs nomment la Vipere *ἔχις* ou *ἔχιδνα*; quelquefois ces mêmes écrivains se servent du terme *ὄφις*, Qui signifie Serpent, comme qui diroit serpent par excellence: les Grecs modernes l'appellent *ἔχενδρας*; & nous Provençaux avec les Catalans *Escorsons*, ou *Estourchons*, peut-être, parceque les Viperes sont les plus courtes entre les Serpens. C'est à nostre exemple, ce me semble, que *Sueßanus* & *Nicolas Florentin* les appellent *Escursones*. Les Arabes qui ont remarqué que ces bêtes estoient les plus feroces entre les reptiles, ont emprunté de Galien & de quelques autres Grecs du même âge, le mot de *θὴρ* ou *θηρίον*, pour les nommer *thirios*, & le Traducteur de Galien, dit *pastillos tierinos* pour les Trochisques de Viperes.

Ceux qui parlent bien Latin, ayant consideré que ce serpent engendrant dans luy-même, écloit ses petits, lorsque les autres ne pondent que des œufs qu'ils couvent sur le sable, disent qu'il doit estre nommé *Vipera*, comme qui diroit dans la langue des Sçavans, *Vivos pariens fœtus*, deposant ses petits en vie. . . .

C'eſt une Fable tres-groſſiere, de croire que *Vipera* tire ſon origine de *Vi pariens*, ceux qui tiennent ce ſentiment diſent auſſi que les petits vipereaux venans aux monde, rongent le ventre de leur mere pour en ſortir plûtôt & pour vanger la mort de leur pere, qu'on preſſuppoſe d'avoir eſté tué par la femelle, dans le temps de l'accouplement. Ils allêguent Pline, qu'à mon grand regret ie ne puis excuſer, puiſqu'il s'en explique fort clairement : *Viperæ mas caput inſerit in os quod illa abradit voluptatis dulcedine..... Perrumpunt latera occiſa parente.* Sans doute qu'il n'y a pas pris garde de bien prés ; & ce cœur intrepide que l'incendie du Veſuve n'a pû autrefois ébranler, a eu peur du ſiflement de ces inſectes, & il s'eſt laiſſé emporter aux erreurs populaires.

Il y a ſujet d'étonnement, Philotime, que de grands hommes ſe ſoient leſſez emporter dans ce ſentiment. Il ſemble que l'Ecriture Sainte l'ait ſuggeré à la bouche d'or de l'Egliſe Grecque: lorſque Jeſus-Chriſt & S. Iean-Baptiſte comparent les Scribes, les Phariſiens, & les Saducéens, aux Vipereaux. J'oſe dire qu'ils n'ont pas bien examiné les paroles du Verbe Incarné, ni celles de ſon Precurſeur. La morſure des Viperes eſt toûjours tres-dangereuſe, & bien ſouvent mortelle, de même que la langue, & les diſcours de ces tertufles & faux devots : il y a long-temps qu'Appollonius chez Philoſtrate, a fait voir l'impoſſibilité de cette croyance.

Ariſtote auparavant luy s'en eſtoit expliqué, & il nous aſſure que la Vipere pouſſe ſes petits hors de ſon ventre, envelopez chacun d'une membrane qu'il déchire le troiſiéme jour aprés ſa ſortie; & comme elle en conçoit pluſieurs à la fois, & bien ſouvent juſques au nombre de vingt, dont les derniers preſſez de voir le jour, rompent dans le ventre de la mere la membrane qui les envelope, & c'eſt ce que Pline à fort negligemment exprimé par ces paroles *perrumpunt latera occiſa parente*.

Que ſi Ariſtote avoit beſſoin de noſtre apuy, nous dirions avec verité, d'avoir veu un vipereau dans le ventre de ſa mere, que nous avions étoufée dans l'eſprit du vin, avec la tête hors de la mambrane qui ne couvroit plus que le reſte du corps. Nous avons auſſi trouvé dans la queſſe dans laquelle on nous apporta les Viperes, des petites qui ne faiſoient que d'éclorre & les unes & les autres en vie; ſi bien que, comme on ne peut pas dire, que l'homme venant au monde ſoit le meurtrier de ſa mere, parce qu'il déchire l'arrierefaix qui l'avoit detenu comme enchêné pendant neuf mois, de meſme ces Serpens ne ſont pas des matricides, puiſqu'ils ne font nulle violance à leurs meres, ſi non que de rompre la membrane qui les envelope, & laquelle aprés le part eſt inutile.

Du terme Grec θὴρ eſt derivé celuy de Theriaque. Galien nous aprend qu'Andromaque fut le premier de la compoſer & de luy impo-

ser le nom de Tranquille, mais que le Medecin Crito, & ceux qui l'ont suivi, le changerent en celuy de Theriaque, qui signifie une composition faite avec la chair de Serpens pour en guerir la morsure.

Ce terme toutefois est équivoque, puisqu'on le prend pour toute sorte de contrepoison par le témoignage de Galien, & d'Avincenne. les Grecs appellent cette aymable liqueur qui ne montrant rien que de pacifique en elle même, trouble tout le monde, & fait des fous pour des momens : Cette liqueur que le plus sçavant des Romains considere comme le plus pur sang de la Terre, le Venin en un mot, est dit une Theriaque souveraine. Mais bien plus clairement Pline quelque part de son Histoire, decrivant cette excellente composition trouvée dans le Temple du Dieu Esculape use de ces termes, *hac heriaca magnus Anthiocus usus est adversus omnia venena*; & toutefois la chair des Serpens n'entre nullement dans ce remede. Il faut doncques dire que l'usage ce Tiran des langues, auquel il faut obeïr malgré nous, veut que par ce terme, Theriaque, nous entendions cette celebre composition, qui depuis l'Empire de Neron jusques à nous, a tant fait du bruit & dont la Vipere est l'ornement le plus recherché.

Du nom passons à la connoissance de la nature de ce Serpent, qui commance de quitter ses caches au mois d'Avril, s'estant enfouy dans la terre dez le mois de Novembre,

mais ce n'eſt pas ſans marquer un tour admirable de ſa prudence. Sa nature & ſon inſtint luy ont fait connoiſtre que les Souris sont friandes de ſa chair, & qu'elles ſont toûjours aux aguets pour les devorer, pour ſe parer contre les inſultes, & les attaques de ces ennemis importuns, avant que de s'enterrer il amaſſe diverſes ſortes d'alimens propres à nourrir ces animaux incommodes, & malfaiſans, qu'il met autour de ſoy par precaution & pour une plus grande ſurté, & par ainſi il dort en aſſurence, & il évite le danger d'en eſtre devoré; euſſiéz vous crû Philotime que Pline eut fait cette remarque, c'eſt portant luy ſeul qui ma donné le moyen de vous en faire prendre garde *Brumaldi ſidere infirmior ſerpens, a ſoricibus infeſtatur, quo argumento, ante hyemem, parat circa ſe quibus illa veſcantur, & parcant.*

Pendant que la Vipere repoſe, agitons une queſtion peut eſtre auſſi curieuſe que neceſſaire, touchant le temperement de la bête & de ſon venin, que nous eſtimons froid, comme auſſi de preſque tous les autres ſerpens.

Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis.

Galien l'a écrit en divers endroits? mais particulierement dans le Livre des affections des parties. Mercurial à taché de le prouver dans ſon ſecond traité des venins: toutefois cette verité n'eſt pas reçeuë de toute l'école. Plu-

ſieurs ſçavans la rejettent, fondez ſur la nature de quelques Symtomes qui ſurviennent à ceux qui ſont mordus par ces animaux; comme une ardeur, & une ſoif inſuportable dont ils ſont travaillez, ils preſupoſent auſſi de le prouver par la doctrine du meſme Galien, qui en cet article ne convient pas trop avec les experiances faites dans nos jours, ce qui me fait apprehender que nos anciens n'ayent confondu les Aſpics & les Dipſas, avec les Viperes. La queſtion en eſt fort problematique. Car ſi les morſures de ces Serpens cauſent des accidens par leſquels on peut conjecturer que leur venin eſt chaud, comme par les inflamations qui ſurviennent aux parties mourdues, elles ſont pareillement la ſource funeſte, de pluſieurs qui nous aſſurent du contraire; comme de glacer & fixer le ſang dans les veines, de provoquer les ſueurs froides, d'éblouir la veuë, de faire enfler les levres, & de les rendre livides, comme les modernes ont marqué. O! que la nature des venins eſt impenetrable, & on en peut dire ce que Iules Ceſar Scaliger en a ècrit ſur pareilles difficultez. *Humanæ ſapientiæ pars eſt quadam æquo animo neſcire velle.* Ces accidens diſſemblables, arrivent bien ſouvent, ſelon le different temperement de ceux qui ſont mordus, ou ſelon la qualité du venin reçeu en certain temps ou en certaine ſaiſon; quoy qu'il en ſoit la Vipere eſt un ſerpent dont la morſure eſt toûjours tres-dangereuſe, & le plus ſouvent funeſte, puiſqu'elle tuë dans peu

de temps, & qu'elle cause des symptomes, que le seul dêreglement des humeurs n'est pas capable de procurer.

Toute l'antiquité l'a crû, les doctes l'ont connu, & les moins sçavans en conviennent. Pline s'en explique. *Viperæ dentes* dit-il *gingivis conduntur, hæc eadem prægnans veneno, virus impressu dentium effundit in morsu.* Comme on ne doute nullement de cette verité, on ne sçait pas encores, de quelle partie du corps cette humeur mortelle est portée aux gencives, ou si elle s'y engendre, ou enfin si elle y decoule du cerveau, & s'y amasse peu à peu. Monsieur Rhedi Gentil-homme & Medecin du grand Duc de Toscane, a fait tous ses efforts pour la découvrir; il a donné à manger à des animaux les entrailles des Viperes, parfois la tête & la queuë, sans qu'il en soit arrivé aucun funeste accident, mais ayant blessé un poulet sous l'aile, & rempli la playe de cette humeur jaunatre qu'on trouve dans les gencives, il en mourut: d'où il conclud avec Pline, *sed venenum earum si sanguinem attigerit & vulnus recens fuerit*, & si on la boit avec quelque liqueur elle ne fait aucun mal, ce noble sçavant s'apuye sur un endroit de la Pharsale de Lucain, que nous expliquerons. Au contraire Mr. Charas Apoticaire de son Altesse frere unique du Roy, ayant fait la même experiance, le Poulet ne soufrit autre mal que celuy de sa blessure. Si cette derniere experiance a lieu, il faut ce me semble conclurre que la fureur & la colere de la Vipere irritée,

altere si fort cette humeur, qu'elle devient venin presque dans un moment, ou que la même passion l'attire de tout le corps dans lequel il étoit répandu, ou de quelque endroit particulier dans lequel il etoit caché, & le porte justement aux dents, qui sont ses seules defenses, & toute sa force, où ce venin & ces esprits envenimez se mêlent à la bave des gencives, d'où ils s'évaporent dés que l'animal est privé par la mort de sa chaleur naturelle, selon le Proverbe commun, qui dit, *Morte la beste, Mort le venin.* Quoy que le Docte Fernel nous ait asfûré, que des Chasseurs furent attaints de l'hydrophobie, aprés avoir mangé d'un Loup enragé, & qui avoit esté apprêté en diverses façons. Surius dit aussi que le même accident arriva dans le Duché de Vvitemberg, à certains Voyageurs ausquels un Cabaretier violant le droit d'Hospitalité, servit quelques pieces de pourceau qui estoit mort enragé. Un Juif n'y eût pas esté pris.

Je n'oserois me fier à toutes ces experiences douteuses. Il faut que la suite des années & l'usage qu'on en fera les confirme. Je parle dans le sens de Galien. *Qui evidentibus fidem abrogat, sensus est expers, qui vero de dubiis prompte pronunciat temerarius est, quod evidens est prompte accipiamus, quod vero dubium per ocium queramus.* Et dautant mieux que la raison dont on s'est servy, comme nous venons de marquer, ne parle d'aucun mêlange du sang ou de la chair des Viperes, fait avec quelque liqueur qu'on puisse boire. Jugez-le, Philo-

time, par vous-même? Voicy l'endroit du Poëte en Latin, & traduit par Monsieur Brebuf.

Ductor (c'est Jules Cesar) *ut aspexit perituros fonte relicto,*
Alloquitur; vana specie conterite lethi
Ne dubita miles, tutos haurire liquores.
Noxia serpentum est admisto sanguine pestis.
Morsus virus habent, & fatum dente minantur,
Pocula morte carent, dixit, dubiumque venenum
Hausit. - - - - -

Ne craignez pas, dit-il, ces insectes hideux,
Bien qu'ils soient dans les eaux, le trépas n'est qu'en eux.
La piqueure est funeste & leurs dents sont mortelles:
Mais ils ne rendent pas les ondes criminelles.
Il finit, & joignant son exemple à la voix
Boit le premier de tous. - - -

Vous voyez que par ce terme: *Pocula morte carent.* Le Poëte n'entend parler que de l'eau de la fontaine dans laquelle les Aspics n'ageoient, & qu'il faloit par necessité boire ou perir.

Mais en attendant que le temps nous découvre des experiences plus fortes, & plus asseurées; disons que peut-être le venin des Viperes est semblable à celuy du suc de cette

plante que nos *Gavots* cueillent fur les dernieres montagnes de Provence, un berger me la fit connoiftre fait quelques années, & la nommoit *Touëro* fans doute du mot grec *Tora*, on en tire le fuc duquel on frotte une fleche ou une efpée & le moindre petit coup en eft mortel, lors que le fuc avalé par la bouche ne fait aucun mal. La Providence Divine n'a pas laifsé ce mortel poifõ fans remede, la plante qui y croit auprés, & que ceux du lieu appellent *antoüe ro* eft fon antidote fouverein. Ie ne fçay pas fi l'on trouvera mauvais que je faffe part d'une petite remarque que j'ay obfervée en lifant de vieux papiers, touchant cette plante.

Je diray donc que René d'Anjou Roy de Sicile & Comte de Provence fit une Ordonnance tres-fevere contre tous ceux qui vendoient le fuc de cette herbe, & en méme temps il donne la permiffion à un feul Droguifte d'Aix de la debiter. Ie vous affeure Philotime que cela m'a furpris toutes les fois que j'ay leu cette façon d'agir. Ie difois que le Roy René avoit jufte raifon de deffendre ce mortel venin à caufe des abus, & d'autant mieux qu'il n'ignoroit pas que l'Adiflas fon predeceffeur au Royaume de Naples avoit été empoifonné avec ce fuc, fort brutalement, par un Medecin dont il avoit enlevé la fille, & par un des plus fales endroits du corps, & d'autre part le Roy veut qu'un feul le vende. La raifon ce me sēble eft, que pour lors on n'avoit pas l'ufage de la poudre à canon pour la chaf-

ſe, on ſe ſervoit de l'Arc, & de l'Arbalête, & afinque la plus petite bleſſure fût mortelle aux groſſes bêtes, comme aux Ours, Sangliers, Cerfs, & ſemblables l'on empoiſonoit avec ce ſuc la pointe des fleches, ou les matras quand on alloit à la chaſſe du Lievre & du Lapin.

Pourſuivons maintenant nos Viperes dont la morſure eſt tres dangereuſe, c'eſt pour ce ſeul ſujet que nos anciens ſe ſont toûjours étudiés à chercher des remedes pour la guerriſon de ceux qui en ſont mordus; mais entre tous ceux qu'ils ont invantés, je n'en trouve pas un plus agreable que celuy de Theophraſte au raport d'Aulugele, qui nous aſſure ſur la foy de cet Hiſtorien, que la muſique, & le ſon des inſtrumens gueriſſent la morſure des Viperes; il eſt vray qu'on nous dit que le venin de la Tarante cede à ce remede. J'avoüe n'avoir jamais leu un plus merveilleux effet de la muſique, que celuy que Digbi raporte dans ſa phyſique. Eſtienne de Roſmaden Marquis de Molac étoit malade, tous ceux qui le ſervoient le creurent mort le trentiéme de ſa maladie, ſi bien qu'on pourveut à tout ce qui étoit neceſſaire pour ſes funerailles, & on l'habilla d'un ſuaire pour le porter le landemain en terre. Mais pandant la nuit ſon écuyer qui le veilloit, crût pouvoir la paſſer avec quelque douceur, & ſoulager ſon chagrin & ſa doleur s'il joüoit quelques airs ſur ſon Lhut, il ſe prit à le pincer proche le lict du malade, & aprés quelques acords le Marquis tourna la tête du côté par ou venoit le ſon de

l'armonie. Il demanda en méme temps de l'eau pour boire, il ouvrit les yeux, & en suite une apostume parut exterieurement au defaut des fausses côtes du côté droit, & la guerison s'en ensuivit aprés qu'il en eût craché tout le pus. Passons aprés tant de detours & des charmes de la musique à la composition des trochisques des Viperes.

Pline dit que les Grecs les ont inventés. Galien que c'est Andromaque Medecin de l'Empereur Neron. Iacques Fontaine l'ornement de nôtre écolle de Medecine, que le merite & la doctrine firent premier Professeur Royal, & aujourd'huy une faveur aveuglé nous les donne. Fontaine, dis-je, veut que ce soit ce Dioscoride surnommé Phacas, celebre Medecin de la Reyne Cleopatre ; quoy qu'il en soit ; les plus sçavans tombent d'accord que Nicandre fut le premier qui fit boire la téte des Viperes détrempée dans le vin contre la morsure des Serpens & qu'il l'appliqua aussi sur la playe. Cette question ne semble étre proposée que pour satisfaire la curiosité ; cherchons en une plus utile, & voyons en quel temps il faut prendre les Viperes, pour de leurs chairs en faire des trochisques.

Andromaque chés Galien semble nous insinuer celuy de l'Autonne, & de nous ordonner de guetter la Vipere lors qu'elle cherche la graine de fenouil pour sa nourriture ; en effet ce sentiment paroit le plus juste, & le plus conforme à la raison ; car de les prendre au commancement du Prin.temps, elles sont

trop seches & trop maigres, puisqu'elles ne sont que de sortir de leurs caches, où elles ont demeuré enfermées pendant six mois, celles qu'on prend sur la fin de cette saison, sont pleines doeufs, & par cette raison, Galien les rejette; il n'y a personne ce me semble, qui ose dire de les prendre en Esté, puisque pour lors elles sont en fureur, il reste doncques à conclure que l'Autonne est la veritable saison pour faire les trochisques, car c'est en ce temps qu'elles sont grasses, freches, & vigoureuses. On pourroit encores demander si les mâles sont meilleurs que les femeles, & l'on put répondre que celes-cy l'emportent, parce qu'elles sont moins seches, & plus humides.

Quant à la preperation des Trochisques Dioscoride *l. 11. c. 16.* nous enseigne qu'il suffit de couper la téte & la queuë de la béte & de se servir du reste du corps, parce que, dit-il, cés parties sont dépourveuës de chair. *Oportet detracta pelle, caput & caudam, quod in illis nulla caro est amputare; fabulosa enim ad mensuram partium amputatio est: exemptis deinc interaneis, in frustra dividenda, & in oleo vinoque, addito exiguo sale coquenda.* Galien veut qu'on coupe la tete qu'on croit venimeuse, laissant la liberté de se servir de laqueuë, il est vray pourtant de dire qu'il en parle diversement comme vous pourrés remarquer, si vous ne l'avés fait, vous qui étes un homme d'une prodigieuse lecture, c'est dans *l'onziéme des simples medicamens Chapitre de la Vipere, &*

dans celuy qu'il a dressé à Pison qui étoit son Mecenas, aujourd'huy on dit son patron, terme qui a été introduit depuis que le Cardinal Mazarin eut part au ministere, mais il faudroit rapeller celuy de Mecenas puisque le Roy qui nous commande n'est pas moindre qu'Auguste.

Les Modernes croyent d'avoir trouvé une methode plus courte pour faire ces trochisques, ils se contentent de prendre la Vipere, de l'étoufer dans l'esprit de vin, de l'écorcher, & de la secher à l'ombre jusques à ce qu'on la puisse reduire en poudre pour avec la goume dragan dissoute dans quelque eau cordiale, en former des trochisques, qu'ils froitent avec du Baume, & qu'ils font secher. Permetés, mon cher amy que je fasse quelque petite reflexion sur la conduite de ces Novateurs; ils veulent qu'il n'y aye rien de dangereux dans la Vipere morte, & ils rêjettent la peau de la composition des trochisques, ils disent que la chair de ce serpent est un puissant contrevenin, & ils ont recours à quelque eau cordiale pour en former des trochisques, & enfin ils asseurent que ces trochisques ainsi preparés resistent à la pourriture & ils n'ont pas le pouvoir de s'en garentir eux-méme, puisque pour les conserver ils ont recours au baume dont ils les froitent.

I'avoüe que la nouveauté est toûjours bien reçuë quand on croid qu'elle possede quelque chose de bon, & de beau, que l'esprit de l'homme cherche toûjours, & que bien souvent il ne

ne trouve pas; elle attire nôtre estime, & nous fait admirer ce que nous ne connoissons pas, elle chatoüille les sens aprés avoir flaté l'imagination de quelque chose de grand, elle emporte la volonté, & à la fin elle nous fait souvent malgré nous, embrasser ce que nous avions rejeté du commencement. Mais cela est fort suportable pour la bagatelle, & pour ces choses que nous appellons à la mode ou de peu d'importance, ou presque indifferantes, comme pour les habits & pour les meubles; car pour lors il n'y a pas grand danger quand la folie d'un particulier se repand sur plusieurs. Mais lors qu'il s'agit de la santé, ou de la vie des hommes, & d'introduire de nouveaux medicamens, ou de nouvelles façons de les composer; il faut en pareils rencontres marcher sur ses gardes pour n'être pas trompés *Anceps & lubricum rerum omnium novarum principium*, dit Pline dans la Preface de son Histoire: & nôtre Hippocrate nous assure au commencement de ses aphorismes que l'art est long, la vie courte, le discernement des maux, & des remedes tres-difficiles & l'experiance trompeuse.

Ce n'est pas que je vueille condamner entierement cette façon d'agir, puisque les raisons de ces novateurs me semblent tres-fortes, si elles ne sont toutes conveincantes. Car en premier lieu il n'est pas necessaire de rejeter les extremités, puisqu'elles n'ont aucun venin & que la raison de ce qu'elles sont dépourveües de chair est nulle, puisque tous

les os de la bête possedent un sel fixe, comme ils parlent; tout rempli de vertu, qu'on pert en les abandonnant; ils en allegent une seconde tirée de l'ancienne preparation des Trochiques. L'eau, disent-ils, dans laquelle on fait cuire la chair des Viperes fournit une si grande humidité aux Trochisques qu'on a toutes les peines du monde de les preserver de la pourriture, enfin tous les anciens Autheurs, à leur conte, sont dans le sentiment que le principal remede contre le venin reside dans le Serpent, d'où ils concluent fort à propos, ce semble, qu'il le faut prendre tout pur & sans melange; & ils font voir que par la coction les parties les plus subtiles de la bête qu'ils apellent le sel volatil, rempli, comme ils assûrent de mille vertus, s'évapore, ou il reste dans l'eau avec le fixe, dont on rejette la plus grande partie: & j'ajoûte pour le pain qu'on mêle dans les anciens Trochisques que Galien nous assurant, qu'il n'en faut que tout autant qu'il en est necessaire pour donner quelque solidité à cette matiere delayee avec l'eau, il avouë tacitement que ce pain n'a aucune vertu alexitaire, comme on parle dans l'école de ce grand homme

Les Indiens, & sur tous ceux de la Chine & du Iapon, font certains Trochisques, dont ils cachent le secret autant qu'il leur est possible, & qu'ils appellent Pierre de Serpent; le secret à ce qu'on croid est de la sorte. Prenés une once de poudre faite du cœur, & du foye de la Vipere & preparee dans le mois de Iuin,

demi once de poudre de Crapaux, & autant de poudre d'Ecrivisse preparées en méme saison, une once de terre scellée qu'on aura auparavant bien imbibée de decoction de racines de Scorsonere, & de Contra yerva avec une once de Licorne minerale pulverisée, mettés le tout dans un mortier de verre, puis incorporés le avec de la gelée de Viperes faite avec la decoction de Contra yerva ou de Scorsonere, & vous en ferés des Trochisques de l'épaisseur d'un double que vous faites fecher à l'ombre.

Le maniere de s'en servir, est d'apliquer un Trochisque sur la partie morduë par le Serpent; que si elle n'est pas entamée, il y faut faire une incision afin que le sang en sorte, & alors la Pierre attire tout le venin, qui s'amasse tout au tour, & elle ne tombe pas que lors qu'elle l'a attiré entierement.

Pour la netoyer on la met dans du laict de Femme ou de Vache, & là elle se décharge dans l'espace de dix ou douze heures de tout le venin qu'elle avoit attiré, & le laict qui s'en remplit prend alors une couleur d'apostume. *Tiré du Iournal des Sçavans du mois d'Aoust 1677.*

Ie ne ferois nulle difficulté de me servir de ces Trochisques contre les poisons qu'on a avalés, contre les maladies contagieuses & pestilentes. Nous donnons sans rien aprehander la poudre de Vipere. L'experiance nous a confirmé l'usage des Ecrivisses, de la terre scellée, des Racines de Scorsonere de Con-

tra yerva, & je suis assuré que la poudre de Crapaux preparée est un excellent contre-venin.

ANATOMIE DES VIPERES.

AUPS est une Ville de Provence, située au commencement des Alpes d'où elle tire son nom. L'Air y est fort temperé, le froid & les grandes chaleurs l'alterent rarement. Mont-Ferrat, Château double, Laignes, & la plaine de Betorguez sont des lieux qui l'environent dont les terroirs sont tres-fertiles, leurs colines sont chargées de bois, & produisent de tres-bons simples à l'usage de la Medecine, leurs valées sont tres-divertissantes par une agreable quantité de prairies, arousées des eaux pures & claires. C'est dans ces endroits qu'on prend les Viperes, & sur tous dans ceux qui sont exposés au midy & à couvert de la bise. C'est aussi de ces lieux qu'on en apporte à nos Appoticaires. Monsieur Berthier un deüx, nous en fit venir par trois diverses fois. La premiere le 26. du mois de May. La Seconde le 9. Iuillet, & la derniere le 29. Octobre 1674.

Ces mêmes lieux ont tous les avantages que les Autheurs demandent. Ils sont temperés, ils sont éloignés de la Mer, des Marêcages &

des bourbiers, ce qui contribuë à rendre les Viperes moins dengereuses. On remarque dans ces mêmes lieux, que ceux qui en sont mordus guerissent fort facilement, pourveu qu'on ait soin de les panser, & les Medecins de ces quartiers, nous asseurent qu'ils ne trouvent pas un secours plus prompt, ni un remede plus assuré que d'apliquer sur la playe, une Vipere evantrée; ajoûtons de l'adveu même de ceux qui ont ècrit des Viperes dont les Apoticaires de la Ville de Lion font leurs Trochisques, que ceux qui les écorchent santent aux mains une demangeson presque insuportable, ce qui n'arrive pas des nôtres. Il est vray toute fois de dire que celles que nous écorchames l'an 1675. qui étoient fort maigres & extenuées & qu'on avoit prises au commencement du printemps causerent quelque prurit (pardonnés ce terme qui est de l'Art) à nos doits; la raison, ce me semble, fut de ce que cette année le froid dura presque jusques à la S. Iean, & par ainsi elles n'étoient pas encores bien purgées de leur venin; d'où on pourroit tirer cette consequance que pour se servir des Viperes on ne doit pas prendre ces Serpens au commencement de la belle saison.

Vous sçavés, Philotime, depuis long-temps, que les Lieux d'autour de la Ville de Potiers n'ont pas des plantes semblables aux nôtres ni de leur vertu, la nourriture change le temperament, & de mauvais le rend bon, ou moins mal faisant: le Serpent a cella de propre, que la blessure qu'il fait, est plus ou

moins dangereuſſe, ſelon la bonté, ou la malice des alimens dont il uſe. Ceux du Royaume de Pont n'ont aucun venin, parce qu'ils mangent l'Abſynthe, comme nous en aſſure nôtre Sçavant Pline. Et le Pere Kirker donne la meme raiſon pour ceux de la Chine qu'on rencontre ſur le mont Kechian qui eſt dans la Province de Cuțien. Il me ſouvient d'avoir leu quelque part, que les Serpens de Phænicie tuent les hommes par leur ſouffle, car ils ne ſe nourriſſent que de tres-mauvaiſes plantes chargées de venin, peut être bien que la même choſe arrive à cet inſecte, que nos Paiſans nomment *Alabreno* qui fait enfler & tuë un Bœuf par ſon ſoufle. J'ay dit quelque part que c'eſt le *Bupreſtis* de Pline dans la diſſertation contre Saumaiſe, & ſi je ne me trompe j'ay remarqué dans quelque Ecrivain, que les Viperes qui rampent proche les arbres qui diſtilent le baume ne ſont pas mal faiſantes. Les Scorpions de la Ville d'Aix, & ceux de ſon terroir ſont ſans venin Galien *c.* 21. écrivant à Pamphile ſur le ſujet des Viperes. *Melius autem eſt*, dit-il, *recenter captas, quæ enim multo tempore concluſæ venenoſiores corporis conſtitutione ſunt* Paul d'Egine & Avicenne veulent qu'on en cõpoſe les Trochiſques en même temps qu'on les a priſes. Je demande, ſi on peut aprés ce que je viens d'avancer, prendre des juſtes meſures, avec celles qu'on aporte de la Ville de Lyon, & ſi les nôtres ne doivent pas leur être preferées?

Les moins verſés dans la connoiſſance des

plantes sçavent que la Provence produit presque par tout le Trefle bitumineux fort propre contre la morsure des Serpens, le persil des Montagnes, le Panax Heracleum, l'Asclepias, & semblables; aussi on peut remarquer toute sorte de climats en Provence. On trouve le long de la côte de la Mediterranée les memes fruits, qu'en celle d'Affrique. Nous avons dans la haute Provence, tous ce que les parties les plus Septentrionales de l'Europe possedent, & la regalisse provient aussi facilement dans la banlieuë de la Ville d'Aix qu'en Espagne, & le long du Vuolga. Les Isles d'Hieres nous donnent les plantes de l'Arabie heureuse, toutes les Nations ne se peuvent passer du Sezeli dont nos Campagnes d'Aix abondent, quoyqu'on le surnomme de Marseille où il ne croit pas. Les vins de la Ciotat, de Cassis, de Crau & de S. Laurens valent celuy de Candie. Que si les plantes flerrissent, & les fleurs se fanent avec perte de leur vertu: Que peut-on esperer de bon de celles qu'on nous aporte de bien loin? vaudroit-il pas mieux, nous servir des plantes de nôtre Province? Et par là concluons à l'advantage de nos Viperes, qu'elles sont tres propres pour la Theriaque: ce qu'on remarquera encores mieux, si nous faisons voir qu'on trouve toutes les marques des bonnes Viperes, & dont parle Galien, à celles de Provence.

Approchons doncques les Viperes, lisons ce qu'en dit Galien, lors qu'il écrit à

Pison Cah. 18. *Sit ergo Vipera fulva pa-rumper, & ad motum valde prona, quæ collum præ-cipuè attollat. Oculos aliquamtulum rubros ha-beat, atque audacter & torvè aspiciat, præterea ca-pite lato.* Galien n'eut pas mieux décrit une Vipere d'Aups, s'il eût esté dans nos Conférances : car nous avons observé toutes ces marques, & les avons trouvées si vigoureuses que nous ne pouvions les étouffer dans l'esprit de vin qu'avec bien de la peine. Cet Autheur poursuivant son discours dans le même chapitre, nous enseigne que les Viperes ne doivent pas estre prises dans les lieux humides, marécageux, ou proche de la Mer, moins encore dans ceux qui sont exposez aux grandes ardeurs du Soleil, d'autant que celles-là sont moins vigoureuses, & que celles-cy causent une ardeur insuportable, & une soif perpetuelle, à cause de la secheresse de leur chair. Celles d'Aups sont exemptes de ces défauts, & toutes les marques dont parle Galien leur conviennent; comme l'on pourra remarquer par la suite de ce discours.

Nous fimes diverses Assemblées chez Monsieur Berthier Appoticaire, pour ouvrir des Viperes, & pour chercher la verité dans ses Originaux, donnant des yeux à la raison, & de la raison aux yeux. La plus nombreuse fut celle du dixiéme Juillet, où furent Messieurs Broiglia Professeur Royal en Medecine, duquel, sans craindre la censure, nous sommes obligez de dire, qu'il étoit non seulement doüé d'une grande éruditiõ, mais encore qu'il étoit l'orne-

ment de l'Univerſité de la Ville d'Aix, & un des plus éloquens de nôtre ſiecle; Berthier Medecin, Berthier pere & fils Appoticaires, avec leurs Collegues, Nicolaï, Gautier pere & & fils, Chaſſignoles qui m'aida beaucoup, Margaillan, Pelegrin, & par occaſion Bigarron de Marſeille, tous habiles Pharmaciens & gens de merite. Les mêmes furent preſens lors de la diſpenſation du Theriaque, & ce jour-là nous eûmes une recruë de quelques autres Appoticaires de Marſeille, qui ſe trouverent par occaſion dans Aix, à la pourſuite d'un procez.

Dans cette Aſſemblée illuſtre, nous agitâmes diverſes queſtions qui me fourniroient une tres-ample matiere pour compoſer un gros volume, ſi j'étois d'humeur à preſent de paſſer pour Autheur du premier étage, je me contenteray du dernier pour cette fois; mais ce ne ſera pas ſans dire un mot de la queſtion la plus conteſtée.

Elle fut émuë par les Appoticaires de Marſeille, qui ſoûtindrent qu'il faloit prendre ce qui ſe trouvoit de plus épais dans la veſſie du Caſtor, les nôtres au contraire ce qui étoit de plus liquide, pour moy je crois que tout en eſt bon; le ſolide & le liquide (qui n'eſt que le premier fondu) ſont également ſalutaires, toutefois j'oſerois aſſûrer que le premier n'eſt que pour l'uſage de la bête; car cet animal voulant plonger durant long-temps dans l'eau, prend de cette humeur liquide en léchant ſa bourſe, pour s'engraiſſer tout le

corps, afin que l'humidité ne penetre pas jusques dans ses entrailles.

Ie souhaiterois que dans l'Europe il n'y eût que des querelles semblables à celle-là, & qu'il n'y eût que ces Guerres innocentes, qui se passent sans malice, & dont le Public tire toûjours quelque instruction : elles feroient quelque bruit, mais ce seroit comme ces bruits de Cascades qui divertissent les gens, bien loin de les alarmer. Si nos Apoticaires doivoient toûjours disputer aussi agreablement qu'ils le font, je ne leur conseille pas de s'accorder jamais, & je me mêleray de leurs querelles, non pas comme Iuge, ni comme Arbitre *Eruditæ voluptatis*, mais comme un Entre-meteur interessé, qui apprendray toûjours quelque chose dans leurs broüilleries.

Philotime, si vous en voulez sçavoir davantage priez nôtre cher Cleante de vous communiquer ce que je luy ay écrit, vous y verrez bien de choses curieuses sur le Castor, & aprés tout cette conclusion.

N'attendez pas de moy, mon aimable Cleante,
La fin du different,
Mon esprit ne sçauroit fournir à vôtre attente,
Le sujet est trop grand.

Peut-étre bien, Philotime, que vous me direz, que les digressions que je fais de temps en temps, n'ont gueres de raport à la matiere que je traite; je vous l'avoüe, mais accordez-moy aussi, s'il vous plaît, qu'elles sont à mon

ſujet, ce que les Cadres & Brodures ſont aux Tableaux, je veux dire, pour les embelir. Aprés quoy revenons à nos Viperes, dont la couleur eſt jaunâtre, & paroit bien plus le long du ventre que ſur le dos, qui eſt tant ſoit peu griſatre, tout marqueté de taches noires faites en forme de caracteres, qui ont du raport les uns aux autres. Il faut toutefois remarquer que la peau eſt plus ou moins haute en couleur, ſelon l'éloignement du temps de la muance ; car nous en avons écorché dont la peau étoit tres mince, ſe rompant facilement, & celles là étoient griſatres, au contraire la peau des plus jaunes étoit plus dure, & plus difficile à être ſeparée de la chair, les caracteres plus éclatans, & les ecailles plus fortes. Le dos n'en a que de tres petites, faites en forme de fer de pique ; celles du ventre regnent d'un bout à l'autre par la largeur, & ſont renforcées d'une petite de chaque côté ; leur figure eſt en demi cercle, un peu recourbées en dedans, couchées les unes ſur les autres : mais lorſque la bête rampe elle les heriſſe, & s'en ſert comme de petits pieds, qu'elle remuë avec une viteſſe nompareille, & la peau du ventre s'élargit.

Les plus longues n'ont tout au plus, que vingt-quatre poulces ; la tête eſt plate, elle s'élargit en derriere faiſant paroître de petites boſſes, ou inégalitez qui renferment la ſubſtance du cerveau & les glandes qui ſont à côte. La pointe ſuperieure du muſeau eſt plate en devant, & un peu recourbée en haut

comme le groin d'un pourceau, deux petits troux un de chaque côté, forment deux canaux pour recevoir les odeurs ou les sons, les yeux manquent de paupieres, ils brillent, ils sont rouges, & etincelans, leur regard est orgueilleux & fixe, le col est toûjours élevé quand elles sõt en action, fort delié aux femelles, plus qu'aux malés; le reste du corps épois, plus ou moins selon leur âge, ou qu'elles sont grasses ou maigres, fort actif & remuant, qu'elles pourtant n'élevent pas si haut que les autres serpens, parce qu'elles n'ont pas les veines d'autour du cœur si grosses qu'eux; la queuë est fort courte, finissant tout à coup à deux ou trois doigts prez le trou des excremens. Je n'ignore pas ce que la sainte Ecriture dit des Aspics, ce que Pline écrit de tous les animaux qui font leurs petits en vie, ausquels il donne des oreilles exterieures, excepté au Veau marin, au Dauphin & à la Vipere, à la place desquelles la nature leur a donné des trous, qui ne sont autres pour les Serpens que ceux des narines selon plusieurs; je confesse de n'en avoir pas trouvé d'autres, quelque curieuse recherche que j'aye sçeu en faire; hé! comment un même organe, peut-il recevoir des especes si differantes?

Toutefois je n'oserois dementir cette opinion, puisque saint Ierôme & saint Augustin la confirment; & disent aprés le Prophete Royal David, que l'Aspic bouche ses oreilles, afin de se deffendre des enchantemens du Magicien, qui entreprend de le faire cre-

ver par la force de ses paroles. Nôtre Illustre Evêque de Vence nous le donne aussi à connoitre par cette élegante traduction.

Quand la colere les enflâme,
Et qu'une detestable erreur
Se rend maîtresse de leur ame,
Un Serpent a moins de fureur,
Comme un Aspic bouche l'oreille
A la voix du Sage Enchanteur;
Ainsi quand quelqu'un les conseille,
Ils sont sourds, s'il n'est pas flateur.

La nature est admirable dans la fabrique de ce qui nous paroit de plus vil & de plus petit. *Rerum natura nusquam magis quàm in minimis tota est*; dit Pline, *l.11. c.2.*

Aprochons-nous de plus prés de ces bêtes sans crainte de leur venin, voyons le dedans aprés avoir consideré le dehors. Nous avons remarqué dans la gueule, une membrane produite par l'œsophage, adhérante à la machoire superieure & s'elargissant sur le devant, pour former de châque côté une petite bourse ou vessie contre les gencives qui se remplissent d'eau jaunatre, & tres-claire & arrêtent par leur base les deux dents crochuës que nous décrirons : la mesme membrane n'est attachée à la machoire inferieure que par les bors touchans les gencives, lessant un trou sur la pointe par lequel les Serpens siflent & respirent par le mesme, aussi ils dardent continuellement la langue qui est située sous cet-

te membrane & sur la machoire.

I'aurois tort, cher Philotime, si ie passois un si bel endroit sans reflexion ; admirés ie vous prie l'Auteur de la Nature, qui a formé tous ses ouvrages avec tant de sagesse & d'œconomie : La Vipere & les Serpens avalent d'assés gros oiseaux, & des insectes tous entiers, car leurs dents ne sont point propres pour macher : i'ay ouy dire à des chasseurs que les couleuvres avalent des lapins & des lievres; si doncques leur langue qui est extremement deliée, estoit au milieu du palais, & non pas située de la maniere que ie viens de vous dire, elle seroit en état d'estre bien souvent reduite en peloton, par ces gros morceaux qui remplissent toute la geule, car elle est fort longue, mince comme un filet, noiratre, forchue & detachee par les bors, de toute sorte de ligamens pendant la longueur d'un poulce & demy ; aprés elle se prend à des petits filamens jusques à bien proche du cœur, la machoire superieure est toute d'une piece, & l'inferieure de deux qui s'unissent par le bout.

Les Viperes ont de deux sortes de dents, des mouventes & des fixes Celles qui se meuvent, sont deux en nombre tant aux mâles qu'aux femeles, & les premieres de la machoire superieure une de chaque côté : elles sont vuides en dedans, elles ont une base ronde & large, & ne ressemblent pas mal à un petit entounoir, la pointe est trés fine recourbée en crochet depuis le milieu, elles ne sont pas

attachées à la machoire; mais seulement entourées en leur base par la membrane remplie d'eau jaune, c'est de la maniere qu'elles sont arrêtées, la bête les cache dans la meme membrane, comme le chat ses ongles lorsqu'elles ne font point d'action. On ne les peut pas arracher si facilement. I'ay presenté à diverses fois mon mouchoir à une Vipere, qu'elle prit & mordit, & l'ayant retiré fort promptement, & avec violance les dens n'en furent pas ébranlées, mesme jusques à la quatriéme fois que la gueule fut toute ensanglantée. Les autres dents sont fort petites, rangées en forme de sie dans l'une & l'autre machoire. I'en ay compté un plus grand nombre en la superieure, & toutes ensemble excedent rarement celuy de trente, & il n'en faloit pas moins à ces petits animaux. Par la raison que nôtre sçavant en dône, *vt turba vulnerùm molliant quæ atritu subigere nequeunt*. Les deux premieres de la machoire inferieure sont plus longues & plus crochuës que les autres de la méme partie. I'ay trouvé trois dēts mouventes à une Vipere, deux en un méme côté une dans l'autre, la premiere sur le point de tomber, & la seconde fortement attachée, ce qui me fait dire que ceux qui en ont trouvé jusqu'à quatre ne se sont pas trompés, mais aussi ils n'ont pas pris garde, que cét animal faisant un continuel effort & mouvement de ces premieres dents, qui à la fin les affoiblit & les use, la nature a pour eux une singuliere prevoyance de les reparer; si bien que lors

que la nouvelle est en état de servir, la vieille commance à se détacher. Mais ie n'accorde pas à Nicandre & à Avicenne deux celebres écrivains, la distinction qu'ils font des Viperes mâles d'avec les femeles, lorsqu'ils disent que celles-cy ont quatre dens mouvantes, & que celles-là n'en ont que deux; pour moy ie n'ay pû reconnoistre cette difference de sexe, que par les parties qui servent à la generation. Il est vray de dire avec ces Auteurs que pour la composition de la Theriaque les femeles doivent étre preferées aux mâles.

L'Esophage qui s'élargit fort facilement côtinuë depuis la geule tout le long du corps, s'épessissant & se reduisant en forme de bourse au milieu du ventre, & c'est ce qu'on apelle le ventricule, aprés suit le boyau qui à proprement parler n'est que l'estomac alôngé; il est de figure ronde épais & chargé de graisse qui aboutit à un trou proche la queuë. Ce trou est double aux femeles par la raison que nous dirons; J'ay trouvé dans ce boyau des excremens secs sans odeur, parfois des liquides fort puans.

La trache artere qui est composée de petits aneaux cartilagineux ioints par une membrane, est envelopée, à la longueur d'un grand poulce de la téte, d'une matiere spongieuse tirant sur le blanc mélé de rouge parsemée de petites veines & nous appellons cette partie le poumon, proche duquel jay veu en deux seulement une membrane fort subtile & deliée

liée faite en forme de vessie, remplie d'air, comme celle qu'on remarque dans ce poisson que les Grecs apelent ψῆττα & les Latins *passer*; c'est le *Capelan* de nos Mers, ou encores au *Gournaud*, que ceux là & ceux cy noment λύρα à cause du bruit qu'il fait avec ses nageoires. Nous avions tenu ces Viperes fort long temps dans l'esprit de vin, nous les y avions étoufées avec bien de la peine; ce qui me fait croire, que lorsque les Serpens veulent passer une Riviere, ils hument un grand air avant que de se jetter dans l'eau, qu'ils conservent dans cette vessie, pour y pouvoir durer.

Entre le poumon & l'artere un peu au-dessus du cœur & à l'endroit où elle pert son mouvement, il y a une petite glande ronde & plate comme une grosse lentille, mais un peu plus large remplie d'une humeur transparante tirant sur le jaune paillé. Si les Viperes avoient des arteres, & des veines distinctes les unes des autres, je dirois que cette glande tient lieu de fagouë; mais comme il n'y a qu'une seule grosse veine qui jette plusieurs petits rameaux, & que je nomme artere par fois, pour distinguer la partie qui avoisine le cœur, & dans laquelle on remarque un mouvement tres sensible, on ne doit pas, ce me semble, appeller cette glande une fagouë, parce qu'il n'est besoin d'aucun appuy en cet endroit.

Si j'estois amateur de la nouveauté & de

mes sentimens, j'oserois asſûrer que c'eſt peut-être le receptacle & le reservoir du venin, qui eſt porté aux gencives : car elle a communication avec ces veſſies, dont nous venons de parler dans le discours de la tête. Ce qui me confirme dans cette penſée, c'eſt que cette glande paroit fort conſiderable, & pleine d'eau lors qu'on étouffe la bête, ou qu'on l'étrangle sans l'irriter, au contraire nous avons remarqué à quatre Viperes fort vigoureuſes que nous étranglâmes aprés les avoir travaillées long-temps, & qui de rage pouſſerent hors du ventre les inſtrumens de la generation, & nous jetterent un eau claire contre le viſage, nous y remarquâmes, dis-je, que cette veſſie ou glande étoit toute vuide, & qu'en échange les veſſies d'autour, les gencives étoient fort enflées. J'ay auſſi remarqué la même choſe dans une que j'étouffa dans l'esprit de vin avec peine, dans lequel aprés l'avoir laiſſée ſix heures je l'ouvris & trouvay le cœur encores dans ſon mouvement, & qui faiſoit paſſer le ſang de la veine dans l'artere, c'eſt à dire pour me mieux faire entendre, de la partie de la veine qui eſt au-deſſous de ce viſſaire à la partie qui eſt au-deſſus, & que j'appelle artere ; il ſera bon de remarquer, cher Philotime, que cet eau que la Vipere me jetta contre le viſage, me fit un peu de peur, je la croyois venimeuſe, mais il ne m'en arriva rien de facheux, ſi bien que ſouvenez-vous en ce rencontre du Poëte Lucain.

Noxia Serpentum est admisto sanguine pestis.

Et que le venin duquel les Scythes se servent pour empoisonner les flêches, n'est composé que de la pourriture de la chair des Viperes, & de celle du sang humain.

Le cœur est au milieu de la poitrine, enfermé dans une membrane, qui luy sert de pericarde étant toute pleine d'eau: Il est fort petit, de la couleur, & de la figure d'un rognon, fort actif & vite dans son mouvement, qui est d'une durée extrêmement longue aprés la mort, si on peut dire une bête estre morte tant que ce principe de vie se meut: il n'a qu'un ventricule; l'artere sort de sa partie superieure, formée par la membrane qui l'enveloppe, comme la veine aussi est faite de la même membrane, & prend son origine de la partie inferieure. Cette artere est couchée sur le poumon, qu'elle nourrit avec toute la téte & le col; d'où vient que les Viperes & les autres Serpens tiennent ces parties élevées pendant que les autres rampent, mais en échange elles perdent plûtôt le mouvement. Il ne sera pas inutile de remarquer encores en passant que les Viperes que nous faisions mourir en les étranglant, ou en leur coupant la téte, conservoient plus long temps leur mouvement, que celles que nous étoufions dans l'esprit de vin, car le corps de celles-là méme mis par morceaux, se mouvoit les heures entieres. Les Philosophes trouveront icy une trés-ample matiere de raisonnement, pour moy je me re-

serve à en discourir dans mon Histoire universelle des choses rares de la Provence, & lors que je parleray des Serpens des Bains de Digne.

Pour revenir à ce que j'apelle artere, son mouvement est de beaucoup plus elevé & plus sensible que celuy du cœur. On peut y remarquer un perpetuel flux & reflux qui sort & r'entre dans le cœur, & passe mesme jusques dans la veine : tellement que quand le cœur s'arreste, les deux autres mouvemens, au milieu desquels il est placé, s'élevent. C'est en ce rencontre que le Philosophe est tres-veritable, nous asśurant que toutes les veines & les arteres tirent leur origine du cœur. Cette veine est couchée le long du foye & de l'épine du dos, remplie d'un sang noir jusqu'à ce qu'elle aye atteint la vessie du fiel dans laquelle elle décharge cette teinture noire pour en prendre une vermeille, puis suivant le boyau, & toutes les parties du bas ventre, elle y porte la nourriture necessaire. On ne trouve rien qui separe les parties vitales d'avec les animales, comme aux autres bestes qui ne rampent pas.

Le foye est dessous le cœur, & fort voisin de l'estomach. Pline parle juste, lors qu'il dit que toutes les entrailles des Serpens sont longues, le ventricule ressemble à une bourse faite en ovale, à côté duquel on trouve une glande large, longue & solide, ayant un endroit un peu plus épais, & un peu rouge; tout le reste de la glande étant tres-blanc : on

croit que c'eſt le pancreas ou la rate, j'oſe aſsûrer que c'eſt l'un & l'autre, la plus grande partie qui eſt la plus blanche eſt le premier, & la plus petite la ſeconde.

Le boyau eſt un, la matrice eſt double, compoſée de deux membranes; la premiere, où l'exterieure eſt charnuë; la ſeconde, où l'interne eſt ridée en dedans la capacité. Chaque matrice a un allongement comme un boyau, qui monte fort avant dans le ventre, & eſt fortement attaché à l'épine du dos par des petits ligamens, c'eſt dans ces endroits où l'on trouve les œufs rangez, & quand ils en ſont pleins ils deviennent fort déliez, & abreuvez de petites veines rouges: c'eſt une obſervation tres-ancienne faite par l'Hiſtorien de la Nature. *Viperis vulva duplex annexa pracordiis.* Ces œufs ſont unis les uns contre les autres, & ſemblent eſtre enfilez par les bouts comme de chapelets; la ſubſtance en eſt jaune viſqueuſe & gluante, ils ſont enveloppez d'une membrane qui leur eſt propre, ils ſont rangez d'un côté & d'autre du ventre, il y en a un plus grand nombre du côté droit que du gauche. Les reins ſont deux longs & blancs, & ne ſemblent pas mal à ceux d'un veau, eſtans compoſez de petites glandes entacées les unes ſur les autres: les mâles ont deux membres pour la generation, dont la teſte eſt faite comme la graine d'Epinars, toute parſemée de petites pointes; ces membres ſemblent eſtre faits de deux nerfs caverneux unis par une membrane, ils ſe rempliſſent de ſang

noir, & ils sont vers la queuë, où pareillement on y rencontre les testicules qui sont blancs, remplis d'une humeur gluante, & ne ressemblent pas mal à ces petits vers qui grouïllent dans le fromage.

Aprés tout ce discours, il me reste à conclurre que les Viperes de la Ville d'Aups, sont excellentes pour la composition des Trochiques qui entrent dans celle de la Theriaque, puis qu'on trouve dans elles toutes les bonnes qualitez, & les marques essentielles que Galien & les autres Autheurs demandent.

LETTRE DE CLEANTE A ARISTE.

VOus demandés les choses de si bonne grace qu'il est bien difficile de vous rien refuser, & puisque vous desirés d'apprandre ce que je fais à la campagne, je vous diray que j'y travaille tant que je puis à n'y rien faire, & toute mon occupation n'est que de passer à mon aise les chaleurs assoumantes qui sont plus grandes sur la fin du mois d'Aoust, que lors des plus grands jours de la Canicule.

Je receus visite de nótre Medecin, & de nos amis Alcibiade & Eraste, qui m'ont fait l'honneur de passer quelques jours avec moy, & j'ay fait mon possible pour les bien regaler. Nous promenames le premier soir dans ces

prairies, où les peupliers & les fraînes sont si toufus, qu'à peine le Soleil en peut chasser la nuit. Nous y considerames ce torrent impeteux qui baigne leur bord, & cause plus de domages dans un jour à nôtre terroir qu'il n'y fait du bien dans une année; duquel souvent on peut dire.

Rien n'est seur en son rivage,
Ce qu'il trouve, il le ravage,
Et traînant comme buissons,
Les chesnes & leur racines,
Oste aux campagnes voisines
L'esperance des moissons.

Nous nous disions, que les colines, que l'Art ayant surmonté la nature, par un soin étudié, randoit pour lors verdoyantes, communiquoient aux raisins qu'elles nous faisoient voir, toute l'odeur du Thin, & du Rômarin dont elles étoient autrefois chargées. Il faisoit beau les voir dans le courant de l'eau, surquoy Eraste ne manqua pas d'apeller Ausone à son secours.

Tota natant crispis juga montibus, & tremit absens
Pampinus, & vitreis turget vindemia in undis.

On voit nager les colines qui sont sur le bort de l'Arc, la pampre des vignes tremble dans ses ondes quoy qu'elle en soit élognée; les Raisins grossissent dans le Christal de ses

eaux & semblent flater l'esperance du Vigneron d'une grande recolte.

Dés que nous fumes assis sur les gazons, Alcibiade nous fit part des belles reflexions qu'il a faites sur vos sçavantes remarques de la Languefrançoise, ce qui fit toute la conversation de cette soirée, aprés laquelle nous nous retirames. Eraste comme vous sçavés craint le serein ; & nous primes le chemin de la bastide, pour y chercher le repos & le someil, aprés avoir beu du Sorbet à la glace, ce qui n'est pas trop d'un bon usage pour la santé, & j'aprehande que nous ne devenions Mahometans en la Religion, comme nous le sommes déja par le boire, par le manger & par la façon des habits en l'usage des Carpas, des Indienes, & des Cimarres. Le lendemain dés que, comme parle Voiture.

La nuit se retirant dans sa grotte profonde,
Les oyseaux commançoient leur ramage charmant
Zephire se levoit & les fleurs r'animant,
Parfumoit d'un doux air la campagne feconde,
L'Aurore en cheveux d'or se faisoit voir au monde,
Belle comme elle étoit aux yeux de son amant,
Et d'un feu tout nouveau le Soleil s'animant,
Dans un char de rubis sortoit du sein de l'onde.

Ce fut par cette raison qu'aprehendans les pointes de ces Rubis, nous fumes promener sous la Tonne de Iasmin, & en suite nous asseoir dans le pavillon qui est au bout de l'allée de Cyprés. Là Eraste voulant

mettre en jeu nôtre Medecin, qui sçait fort bien que le plus court discours est toûjours le plus prudent, & qu'on peut comparer à ces sages steriles qui couvent incessamment les Biblioteques sans jamais rien engendrer, Eraste donques commançe à dire.

Plusieurs Philosophes du vieux temps, & quelques uns de nos jours ont fait tous leurs efforts pour prouver que les bêtes participent à la raison; mais il faut âvoüer que si cet avantage leur apartenoit, il seroit plûtôt deu, & à meilleur titre au Chien qu'à nul des autres animaux, car il fait souvent des choses si surprenantes qu'un homme d'un esprit le plus fin ne s'en demêleroit pas avec plus d'adresse ou avec plus de prudence.

Vous aves raison repartit Alcibiade; le seul Chien est memoratif du nom qu'on luy donne; & nul animal excepté l'homme n'a meilleur memoire. Toutes les Histoires sont remplies de sa grande fidelité envers ses maîtres, de son adresse à la chasse & de sa generosité dans les combats. Celuy dont le Roy d'Albanie fit present à Alexandre le Grand, ne daignoit se lever de terre pour combatre les Ours, les Tigres, les Sengliers, ni pour courir le Cerf, mais dés qu'on luy relançoit un Lion ou un Elephant il se mettoit en état de l'abatre & de l'étrangler.

Ie voulus bien me meler dans ce discours, & faire part à la Compagnie de ce que j'avois veu dans le Lieu de S. Chamas. Vn Chien destiné à la garde d'un Asne lorsqu'on le laissoit

paitre à la campagne, fit un tour d'une conduite admirable, & dans lequel l'homme le plus éclairé n'eût pas mieux fait paroistre son jugement. L'Asne paissant au bord d'un grand fossé plein d'eau, y chût dedans, le Chien ne luy pouvant donner aucun secours courut au Village, & comme il fut arrivé à la maison il prit avec les dens le bout de l'haut dechausse de son maître&l'obligeant d'en sortir, cõmença à courir vers l'endroit ou l'Asne se trouvoit en danger, & le maître à le suivre.

Dés qu'ils furent à deux cens pas de la maison le maître prenoit le chemin à gauche, & le Chien mordant de nouveau le bout de l'haut-dechausse le tira sur la droite, & ne l'abandonna plus qu'il ne l'eût conduit justement au lieu où l'Asne se noyoit. Jugés par ce recit si ce que nous appellons instint peut faire de semblables choses ; & cepandant je prie Mr. le Medecin de nous dire comment une bête si utile à la societé humaine, si officieuse envers l'homme, devient si forcenée de rage, que ne reconnoissant plus ceux qui luy faisoient du bien, elle court les ruës & mord tous ceux qu'elle rancontre, leur communiquant sa rage, sa fureur & une aversion mortelle pour l'Eau, & pour toutes les choses liquides.

Ie le veux bien répondit nôtre Medecin, ce m'est beaucoup d'honneur d'étre de la partie, mais je vois tant de contradiction parmi les Autheurs qui ont parlé de l'hidrophobie, c'est de la façon qu'on appelle la maladie de ceux

qui sont mordus des Chiens enragés, & n'ayant rien de nouveau à debiter, j'ayme mieux vous aprendre un grand remede contre leur morsure. Tout autre que moy s'en fût fait un secret, si je n'eusse toûjours crû que c'étoit un crime de cacher au public ce qui luy peut être utile.

Nos peres sur la fin du siecle passé étoient assemblés dans la Ville de Tarascon pour y tenir les Etats de Provence, cette année il y eut grand nombre de Chiens enragés qui coururent par la Ville & mordirent plusieurs personnes de condition. Le Marquis de Trans fut du nombre. Tout le monde fut allarmé de tant de facheux accidens, & il fut resolu d'un commun accord d'envoyer querir un bon homme du Lieu du Luc nommé Caissan, qui avec son ongent guerit tous ceux qu'on luy remit entre les mains, ce qui obligea, l'assemblée de luy donner une grosse somme d'argent pourveu qu'il aprit la composition de son remede, à quoy il s'acorda, & la voicy.

Prenés vieilles noix, oignons, graisse de Porc jeûne & mâle laquelle ne soit point salée, miette de pain de bon froment, batés le tout dans un mortier de marbre jusques en consistance d'onguent qu'il faut conserver dans un pot de terre vernissé.

Vn second onguent sera fait avec suc d'ache, iaunes d'œufs, huille rosat, farine de froment, le plus recent est toûjours le meil-

leur. Ce qu'il y a à faire c'est tout premierement, de bien netoyer la playe & aller jusques au fonds avec une petite bougie, pour en essuyer tout le venin, ensuite la remplir du premier onguent pendant quelques jours & bien netoyer la playe à tous les nouveaux appareils & aprés se servir du second remede.

Il ne faut pas laisser passer le troisiéme iour, il ne faut non plus purger ou saigner le blessé au commancement, mais bien dans la suite s'il en a besoin, si la morsure est à la bouche, il faut faire vomir le malade avec la decoction des fueilles de raves : les bêtes sont traitées de la mesme façon, ou seroit qu'il les faut faire toûjours vomir, qu'il les faut laver dans l'eau courante, qu'il leur faut faire avaler un peu de l'onguent blanc, & appliquer un fer rouge sur la playe. Et enfin vous remarquerez que la poudre qu'on trouve dans les noix en est la meilleure partie.

Mais puisque nous sommes sur le Chapitre des Onguens il me prend envie de vous rendre des bons Apoticaires, & de vous en aprendre un troisiéme qui n'est pas moins precieux que les deux premiers, & dont ie viens d'en remarquer l'effet merveilleux en la personne d'un des plus illustres & des plus sages Magistrats de nôtre Ville, qui fut attaqué de la gangrene au bras gauche dans la quatre-vingt année de son âge.

Premierement, preparez un petit fourneau pour y faire alumer vos charbons, une spatule de bois & un poêlon. Ensuite, il faut avoir

cire jaune, raisinée, gomme de pin, ou de colophone une livre de châcun,& les conquassérez.

Vous jetterez cette cire dans le poëlon que vous mettrez sur le feu pour la faire fondre, estant toute fonduë vous y aioûterez la raisinée que vous mélerez l'espace de demy heure avec la spatule,ensuite vous y mettrez la gomme de pin ou la colophone mélât le tout afin de l'incorporer avec la cire l'espace d'une heure à petit feu,crainte qu'elles ne se condansent au fonds du poële; aprés vous le retirerez du feu pour le laisser tiedir jusques à ce qu'il soit capable seulement de fondre quatre livres de beurre frais du mois de May & non salé, que vous y mélerez avec la spatule durant une heure, & hors du feu.

Au bout de ce temps ayez grand soin d'y mélanger un peu plus de demy-once de verd de gris biẽ pulverisé,& tamisé un quartd'heure aprés que vous y aurés ietté le beurre, battant sans cesse, & mélant jusques à ce que le verd de gris soit incorporé avec les gommes & le beurre, dont vous vous apercevrés lors que le verd de gris aura changé sa couleur en verdure; alors vous mettrés la poële sur les cendres chaudes, & mélerés encore le tout l'espace de demy heure. C'est là qu'il faut prendre garde que l'onguent ne bouille; parce qu'il se perdroit.

Aprés cette demy heure vous le passerez par un linge fort & clair, pour purger & se-

parer l'onguent d'avec les ordures des gômes & raifinee, recevant dans un pot de terre verniffé ce qui diftillera par le linge & le conferverez foigneufement pour vous en fervir dans le befoin, car c'eft un medicament miraculeux pour les brufleures, pour les charbons Provanceaux, & pour la Gangrene.

Erafte d'abord demanda de quelle maniere il fe faloit fervir de cet Onguent, & nôtre Medecin reprenant fon difcours; vous eftés un veritable Provançal, Erafte, luy dit-il. Vous n'avés jamais patience qu'on acheve: avant que de vous enfeigner comment il faut ufer de cet Onguent, il faut que vous apreniez la compofition d'une eau toute Divine, qui en doit preceder l'ufage.

Prenés quatre onces d'Ariftoloche ronde (c'eft une plante qui s'ayme dans les vignes & même elle communique fon odeur au vin, nos Païfans l'apellent *Fouterlo*. Il y en a de trois fortes, de longue, de ronde, & celle que les Herbiers noment *Clematis*. Oftez en l'écorce, coupez-la en roüelles menuës, que laverez trois fois dans du vin blanc, aprés ayés un pot de terre bien verniffé dans lequel vous ietterez les racines, demy livre de fucere fin, & y verferez un pot & demy de bon vin blanc; faites boüillir le tout à petit feu, & prenés gard que voftre pot foit bien bouché à ce que fa fumée n'en forte Il faut que le vin fe confume d'un tiers, enfuite pafferez cette decoction par un linge, & la faut confer-

ver dans une bouteille, cet eau est admirable non seulement pour la Gangrene, mais encores pour bien d'autres maux qui affligent le corps humain, satisfaisons maintenant Eraste & aprenons luy la methode de se servir de l'eau.

Prenez de cette eau, mettés-la dans un plat de terre & quand elle sera tiede trampés y un linge blanc, & estuvez la partie malade durant assés de temps: Ensuite faites un emplâtre sur une toille commune de la largeur de l'inflammation; l'ayant appliqué, couvrez le d'un linge ployé en quatre, & imbu de cette eau qui passe au delà de l'emplatre de quatre doigts; il faut reiterer ce traitement de six en six heures, & vous verrés bien-tôt un cercle entre la bonne & mauvaise chair, que vous enleverés peu à peu avec le Bistory & continuerés de penser le malade jusques à entiere guerison sans rien changer ny ajoûter ou diminuer.

Aprés que nostre Medecin eût achevé, il faut avoüer, reprit Eraste, que Monsieur Piton est genereux, tout autre Medecin que luy reserveroit ces remedes comme des secrets tres precieux; & j'aprens qu'il les veut donner au public. Vous avés raison répondit nostre Medecin, mais souvenez vous de ce que j'ay dit quelque part. Que nous ne sommés pas dans le monde pour nous seuls, qu'il nous faut partager entre la partie & nos amis, & que j'ay toûjours crû qu'il n'y avoit rien de plus inutile qué l'estude des belles Let-

tres, s'il ne nous profitoit ou pour la santé, ou pour la gloire, ou pour passer doucement nostre vie parmi tant de miseres, *nihil inutilius literis, si non aut ad gloriam, aut ad sanitatem, aut ad vitæ tranquillitatem, in hoc peregrinandi statio, studioso comparant.*

Ne sçaves vous pas que j'ay toûjours meprise ces ames basses & avides d'amasser des richesses: Ie tiens avec Balsac tous ces gens que vous connoissez pour une colonie de sauvages, qui se sont habitués dans nostre Ville, & qui ne connoissent ny beau ny honnéte, ny Muses ny Appollon: ces ames petries de boüe doivent aprendre que les richesses ne font nullement l'honneste homme, mais que pour le devenir il faut ce qu'il leur est impossible d'acquerir.

Je n'estime point tous leurs superbes ameublemens au prix de mon petit Cabinet coronné de Livres choisis & tapissé de fort belles estampes: à ce propos ie vous veus faire part d'un Antouziasme qui me prit sur ce sujet.

Dans ce reduit rempli de Livres curieux
Ie passe doucement le reste de ma vie.
I'y goûte des plaisirs les plus delicieux.
Et nul mortel heureux, ne me fait point d'envie.
Là, sans craindre la mort, ny sans la desirer.
I'attans fort constamment, même sans soûpirer
L'heure qui doit finir ma triste destinée.
Grand Dieu qui m'as creé pour benir ton Saint Nom
Fais que sans t'offenser je passe la journée,
Et de tous mes pechez, m'accorde le pardon.

Là

La conversation finit avec ce dixain, & nous nous retirames : Mais dés que

Le Soleil qui tomboit dans le sein de Thetis,
Nous permit de sortir, & de voir la Riviere.

Eraste vint encores à la charge contre nôtre Medecin, & il commança de dire que la medecine estoit un étrange mestier, qu'elle n'aprenoit qu'à se defaire des hommes, que c'estoit une honneste charlatanerie de Ruelle, où l'on s'en faisoit à croire parmy les femmes, & où l'on êtourdissoit souvent un pauvre malade de raisons frivoles de son mal, & d'un flus de paroles, mêlées avec des termes qui dans le fond ne signifient rien, pour l'amuser par l'usage de certains remedes bons ou mauvais en attendant que la nature le tue ou le guerisse.

Je n'eusse jamais crû répondit fort froidement le Medecin, que vous eussiez leu nostre Hippocrate, il y a long-temps qu'on a fait les mesmes plaintes, car l'homme est un animal grondeur au dire de Pline, *animal natura querulum est* : Mais Eraste aprenés s'il vous plait de distinguer l'Art d'avec l'Artisan, aujourd'huy la Medecine est méprisée parce que tout le monde s'en mele, grands & petits, hommes & femmes, Moines & Païsans la veulent pratiquer, d'où il arrive ce qu'autrefois ce sçavant Jacques Roy d'Angleterre a remarqué dans son Livre de la nouveauté *Hinc in odontolgia & colicis doloribus Æsculapios quotidie habemus novos, Callosos agricolas, anus*

deliras, simplices ancillas: hi sacram scilicet exhibent ægris antidotum, suisque aut amicorum periculis notam, admitit credulitas, sanat fiducia, nesciunt ægritudinis suæ perodos, quæ cum ad vigorem accessit, aut ægrotantem extinguit aut ad sanitatem inclinat.

C'est chers amis, comme parle ce Roy le plus éclairé de tous ceux qui ont porté la couronne de la Grande Bretagne : que si i'osois ajoûter quelque chose du mien à de si nobles sentimens, ie dirois, que ce qui fait le mêpris de l'Art, vient de ce que ceux qui le pratiquēt sōt trop decisifs, il seroit toûjours à propos qu'ils mêlassent un grain de septique parmy leurs discours, car l'évenement ne répond pas souvent à ce qu'ils promettent. Il faudroit rapeler la memoire de ce celebre Vranius, qui au raport d'Agathias vouloit introduire le Pyrrhonisme dans l'école de la Medecine, & à vous dire ce que j'en pense, je suis fort dans le sentiment de Platon & de Galien, qui disoiēt que nôtre Art n'est qu'une connoissance imparfaite entre la doctrine & l'ignorance. En effet nous voyons que les Medecins les plus excellents sont tres-embarrassez dans le chois des remedes dont ils se doivent servir pour sauver un homme d'une maladie mortelle, & qu'ils consultent long-temps, & examinent avec soin l'état du malade avant que de rien ordonner.

Vous ajoûterés, s'il vous plait, ce que nous voyons aujourd'huy, qu'entre ceux qui se di-

ftinguent par le caractere du doctorat, le plus étourdy l'emporte fur fon compagnon, p urveu qu'il foit le plus hableur, & ils ne fçavent pas ce proverbe Grec.

Ηαθρω'ς οδ'ὸλεςκως νοσε'νδλι σα'κιμ νὸσος.

C'eft une fatalité ordinaire en toutes les fciences, les plus fçavans ne font pas les plus employés. Le bon heur d'un Medecin dépend d'une fortune aveugle, que je ne vous fçaurois expliquer, mais qui dépend d'ordinaire de la voix du peuple, j'entends des perfonnes qui ne s'y connoiffent pas. Vn pauvre Malade fe laiffe aifement perfuader à celuy qui luy promet la guerifon en un jour, ou le remede à tous fes maux ; mais il ne fe trouve pas fouvent en état de remercier fon Docteur. Ha ! fi le bon homme Pline, comme parle Voiture, revenoit au monde, il rediroit fouvent, *difcunt periculis noftris, & experimenta per mortes agunt, medicoque tantum hominem occidiffe fumma impunitas. Lib.* 29. *C.* 1.

A quoy bon interrompit Alcibiade, nous méler fi avant dans cette queftion, j'ay toûjours dit que c'eftoit une grande fotife de blâmer une fcience de laquelle tôt ou tard on veut fe fervir : Il eft de la medecine comme des modes que les fages font obligez de fuivre malgré eux aprés les avoir méprifées : les opiniatres difent qu'il faut mourir par les

formes : enfin l'inconſtance des hommes eſt ſi grande en ce point, que ce qu'on dit ſur ce ſujet lorſqu'on eſt en parfaite ſanté, n'eſt pas toûjours ſuivi, lors qu'on l'a perduë. Mais parce que le ſerein commẽce à tomber, allons à la ſale baſſe & là Monſieur le Medecin achevant la converſation il nous expliquera ce proverbe: *Qu piſſo clar fa la figuo au megi.*

Dés que nous fumes arrivés & que châcun eut pris un fauteuil, laiſſant la chaiſe de commodité pour le Docteur qui ſe prit à dire: Le proverbe dont Alcibiade fait mention, repond à celuy des Latins. *Bene valentibus non opus eſt Medico.* Mais c'eſt dans des termes un peu vilains, pour ne dire tout-à-fait ſales. Car faire la figue, c'eſt autant que de dire *medium oſtendere digitum*, façon de parler peu honneſte delaquelle Perſeιne ſe ſert, que pour marquer un homme perdu d'honneur & de reputation.

Mandaret laqueum, mediumque oſtenderet unguem.

En bon François faire la figue, c'eſt ſe moquer de quelqu'un. Monſieur Menage dans la Requete pour les dictionaires.

Tous vos puriſtes font la figue,
A quiconque dit un intrigue.

Parmi les Italiens *far la fiché*, ſignifie quelque choſe de ſale & de vilain. Pour moy j'oſe

aſſeurer que nos Provençaux ſemblent par ces termes dire au Medecin : Maintenant que je ſuis en ſanté vous m'étés inutile & de nul ſervice. Un inſigne railleur du vieux temps, a dit un Dieu de figuier, ce que nous diſons un Saint qui ne fait point de miracles, cet arbre n'étant propre à rien, & n'ayant peut-étre jamais été employé que par le ſculpteur d'Horace qui en fit le gardien des jardins.

Olim truncus eram, ficulnus inutile lignum,
Dum faber incertus, ſcamnum faceret ne Priapum.
Maluit eſſe Deum.

Si le bois de figuier eſt de nul uſage, ſon fruit eſt excellent. Je vous prens à témoins pour les bourjanſotes que Cleante nous a ſervi, nous faiſons tort à cette ſorte de figues, nous leur devrions donner le titre de Nobleſſe & non pas celuy de Bourgeoiſie. Toutes les nations ont eſtimé les figues. Les Hebreux en ont fait cas, les Grecs auſſi (qui comme vous ſçavés étoient Grecs en tout, en cuiſine, comme en affaires) vous connoiſſés bien la parantaiſe, elle eſt de celuy de qui Menage a dit.

Et les tendres diſcours du Celebre Coſtar.

Homere loüe les figues à cauſe de leur grande douceur qu'Ariſtophane prefere à celle du miel. Quand Herodote parle d'une ſolitude, il croid tout dire quand il dit qu'il n'y a point

de figues. Le Philofophe nous affeure que ce fruit eft un prefervatif contre le poifon, & l'Empereur Julien l'Apoftat envoyant un panier de figues à fon Medecin Serapion luy en marque toutes les bonnes qualités ; mais pour revenir à nôtre proverbe j'en veus achever l'explication par une Hiftoriete.

Lors du malheureux Schifme qui mit trois Anti Papes fur le Trône de l'Eglife, l'Empereur Frideric Barbe-rouffe pour châtier l'infolence de ceux de Milan, qui avoient bien ofé prendre les armes contre luy, & l'ataquer proche le Lac d'Iffe où ils furent defaits MCLX. leur impofa de tres-grands tributs apres la bataille gaignée. Un jour l'Imperatrice ayant eu la curiofité d'aller voir cette Ville fi fameufe, les Habitans prirent cette Princeffe, la mirent fur une Aneffe, le vifage tourné contre la queuë qu'ils luy donnerent en main au lieu de bride, & en cet état la promenerent par toute la Ville. L'Empereur juftement irrité de l'affront fait à fa femme les ayant affiegés, & forcés de fe rendre, rafa la Ville jufques aux fondemens, fit labourer la place par des Bœufs & par indignation il y fit femer du fel au lieu de bled. Quelques Auteurs écrivent que ceux qui furent pris, ne peurent fauver leur vie, qu'à cette condition honteufe, qu'ils tireroient avec les dents, une figue du derriere de l'Aneffe fur laquelle ils avoient monté l'Imperatrice. C'eft de là qu'eft venu cette forte d'injure, qui fe pratique aujourd'huy

parmy les Italiens, lors que montrans le gros doigt entre deux autres ils se disent par moquerie *la fiché*. Là nous finimes nos discours, mais je ne finiray jamais d'être.

Vôtre serviteur CLEANTE.

FIN.



ADVERTISSEMENT.

APrés avoir fait imprimer ce que j'ay écri de la Fontaine de la place du marché à fol. 24. elle a été reparée par les ſoins de nos Conſuls, & elle fait un des plus beaux ornemens de la Ville.

Je faiſois religion de declarer un remede de nos Eaux Minerales pour une maladie honteuſe, de peur que la facilité de la gueriſon, ne ſervit d'occaſion prochaine au mal, toutefois j'ay fait deſſein de le divulguer & d'enſeigner la methode pour guerir la gonorrée veneriene.

Premierement il faut prendre un lavement commun & le jour ſuivant un bolus de Caſſe; aprés ſi la ſaignée eſt neceſſaire il faudra s'en ſervir, & en ſuite,

Prenés Reſine de Terebinthe une once, faites la bouillir dans l'eau de la fontaine des Bagniés jusques à ce qu'elle puiſſe être reduite en poudre; il faut que le pot de terre verniſſé, dans lequel la Reſine bouillira ſoit bien bouché, à ce que la fumée n'en puiſſe pas ſortir : de cette poudre avec une dragme Creme de Tartre, & un peu de poudre de Regaliſſe & du ſyrop

d'Argentier il en faut faire un bolus pour le prendre de bon matin.

Si l'ardeur d'urine est grande à la place du creme de tartre il faudra prēdre demi dragme du sel prunelle : cela fait, le grand remede consiste à prendre pendant le cours de la maladie, & châque matinée un plein verre d'eau des Bagniés avec un peu du Sucre candi & du jus de Citron, les delicats se serviront du syrop de Limon.

Et pour les ulceres, chancres & autres faletés qui surviennent aux parties, il n'est rien de meilleur que de les laver souvent de l'eau d'Aristoloche cy-dessus dêcrite & d'en faire des injections, l'onguent verd est aussi excellent pour les vieilles ulceres, il sera bon de finir par la purge de Casse, & de Resine de Terebinthe.





TABLE
DES CHAPITRES.
LIVRE I.

CHAP. I. DIVERSES Opinions pour l'origine des Fontaines. Page 1.
CHAP. II. *Celle d'Aristote, & de quelques Novateurs.* p. 7.
CHAP. III. *Nôtre opinion.* p. 14.
CHAP. IV. *Les sources de la Ville d'Aix.* p. 19.
CHAP. V. *Les Eaux Chaudes de la Ville d'Aix.* p. 26.
CHAP. VI. *D'où procede la Chaleur des Eaux.* p. 32.
CHAP. VII. *Divers feux souterreins.* p. 39.
CHAP. VIII. *Nôtre Opinion sur la chaleur des Eaux.* p. 46.
CHAP. IX. *Preuves de cette Opinion, & Réponses aux Objections.* p. 51.

LIVRE SECOND.

CHAP. I. *LES moyens pour trouver les mineraux dans les eaux.* p. 57
CHAP. II. *Trois Mineraux qu'on trouve dans les Eaux de la Ville d'Aix.* p. 60.
CHAP. III. *Les qualités des nos Eaux minerales.* p. 67.
CHAP. IV. *Quelle de nos Eaux Chaudes est la meilleure.* p. 74.
CHAP. V. *Du temps à prendre les Eaux.* p. 79.
CHAP. VI. *Plusieurs choses à observer dans l'usage des Eaux.* p. 85.
CHAP. VII. *Suite des mémes preceptes.* p. 93.

DISCOURS.

I. *DES Bains en general.* p. 101.
II. *Si l'on peut boire nos Eaux Chaudes pour un remede, rafraichies à la glace.* p. 116.
Regles pour ceux qui boivent à la glace. p. 125.
III. *De l'Eau des Bagniés pour faire bouillir le Café, & de l'usage de cette drogue pour les Provençaux.* p. 130.

IV. *Du serein de la Ville d'Aix, pourquoy il est si mal-faisant.* p. 140
Dissertation des Viperes de Provence. p. 147.
Diverses questions sur ce sujet. p. 161.
Anatomie des Viperes. p. 178.
Lettre de Cleante à Ariste, où l'on trouvera les Remedes contre la morsure du Chien enragé, & contre la Gangrene. p. 196.

Fin de la Table.



IN ZOILUM.

Quæris cur noſtras verpus contempſerit undas.

Per Calidas podicem non habet unde lavet.



Corrections à faire.

A La fin de l'Avant-Propos Eleuse *lisez* Eleves.

Page 5. ligne 10. dans son quatriéme, lisez dans le quatriéme.

Pag. 7. l. 12. lis. absurdité.

Pag. 14. l. 3. lis. passés.

Pag. 22. l. 26. lis. &.

Pag. 36. l. 1. lis. *permisti*.

Pag. 43. l. 27. lis. vaporeux.

Pag. 54. l. 22. lis. sous la terre.

Pag. 61. l. 14. lis. cette.

Pag. 65. l. 18. lis. jette.

Pag. 70. l. 27. lis. quantité.

Pag. 76. l. 13. de cœur lis. de cour.

Pag. 78. l. 2. contantion, lis. Constantin.

Pag. 81. l. 16. lisent, lis. donnent.

Pag. 95. l. 28. poces, lis. pores.

Pag. 110. l. 2. le lis. la.

Pag. 124. l. 10. à grands. ajoûtés. coups.

Pag. 128. l. 23. extremement froid. *id.* lis. les. *id.* lis. la.

Pag. 135. l. 18. *vocat*, lis. *vocant*.

Pag. 157. l. 18. a toûjours été estimée la meilleure. lisés a toûjours été estimé le meilleur.



